This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

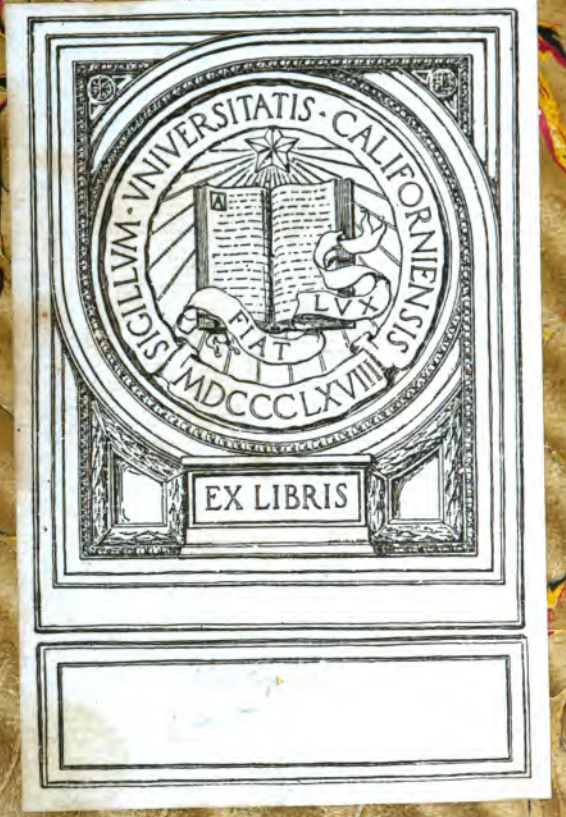
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA VIVANTE
ROUMANIE

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

UN BAGNE RUSSE — Hachette et Cie
Couronné par l'Académie française. Prix Montyon. — 4 fr.

LES RUSSES EN EXTRÊME-ORIENT — 4 fr.

LES LAMAS DE SIBÉRIE — 4 fr.

SUR LES GRANDES ROUTES DE RUSSIE
Couronné par l'Académie française. Prix Fabien. — 3 fr. Librairie Doin

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

PAYSANS SERBES AU MARCHÉ.

Digitized by Google

PAUL LABBÉ

LA VIVANTE ROUMANIE

OUVRAGE ILLUSTRÉ
DE 55 GRAVURES TIRÉES HORS TEXTE
ET D'UNE CARTE EN NOIR

— *PRÉFACE DE* —
M. GASTON DOUMERGUE
ANCIEN MINISTRE

UNIV. OF CALIFORNIA

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS
1913

Digitized by Google

PRESERVATION
COPY ADDED
ORIGINAL TO BE
RETAINED

JUN 16 1995

DF209
L3

UNIV. OF
CALIFORNIA

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Hachette and Cᵉ 1913.

Digitized by Google

PRÉFACE

Le nouveau volume que M. Paul Labbé a rapporté de son récent voyage en Roumanie est d'une lecture fort attachante. Il plaît d'abord par le style alerte et clair dans lequel il est écrit. Pas de rhétorique, rien qui vise à l'effet, mais de la netteté et de la précision.

M. Paul Labbé écrit comme il voit et il voit bien, d'un regard vif, auquel rien n'échappe. Son souci, c'est de photographier exactement ce qu'il a vu afin de donner au lecteur une impression qui se grave en l'esprit. Sa photographie n'en a pas moins beaucoup de relief, et son scrupuleux désir d'être toujours vrai ne l'empêche point de faire ressortir, par un trait plus accentué, par une ombre plus forte, par un peu plus de lumière projetée, ici ou là, les détails et les faits sur lesquels il veut retenir l'attention parce qu'il les a devinés essentiels et caractéristiques.

280962

Digitized by Google

De ses conversations avec les ingénieurs et les savants qui lui ont montré le pays, ou avec les personnes qu'il a rencontrées, il ne note et ne retient que ce qui importe à son but qui est de nous instruire des choses de la Roumanie et surtout d'éveiller notre curiosité sur elles. Les circonstances actuelles l'ont persuadé de cette nécessité. S'il nous fait part de ses observations, il se garde bien d'énoncer des conclusions définitives et tranchantes. C'est qu'il veut nous provoquer à réfléchir et nous amener doucement à conclure nous-mêmes.

Les observations et les réflexions de M. Paul Labbé sont d'un esprit averti et très lucide, prompt à voir les réalités sous les apparences et à découvrir, derrière les phénomènes multiples et souvent contradictoires dans lesquels s'affirme toute la vie intellectuelle, morale, religieuse, politique et économique d'un pays, soit les infirmités qui peuvent entraver le développement de ce pays, soit les facteurs qui le feront évoluer avec certitude dans le sens du progrès.

Digitized by Google

On comprend que l'auteur de « La Vivante Roumanie », qui a beaucoup parcouru et étudié la Russie et la Sibérie, se soit intéressé à un pays dont l'histoire, à son origine récente, est étroitement mêlée à celle du grand Empire voisin. Mais la Roumanie l'a attiré également comme elle nous attire, nous aussi, par sa parenté latine. Tout ce que nous connaissons de son peuple révèle entre nous et lui des affinités qui nous le rendent sympathique. Certes, quelques côtés de sa physionomie demeurent encore un peu obscurs, M. Paul Labbé, discrètement, nous a prévenus en s'efforçant de les éclaircir.

Cette légère obscurité, nous voudrions bien la voir se dissiper au lendemain des bouleversements profonds et inattendus qui viennent de se produire à l'Orient de l'Europe. Comment va se faire le nouvel équilibre des forces qui garantira la paix durable? Quelle orientation vont donner à leur politique ces peuples jeunes, mais qui viennent de s'affirmer forts et disciplinés, que l'on sent un peu grisés par leurs victoires et chez

Digitized by Google

lesquels celles-ci auront peut-être suscité autant de nouvelles ambitions qu'elles en ont réalisé d'anciennes?

Ce sont les troublants problèmes de demain. Il n'est pas douteux que la Roumanie qui, pendant toute la guerre Balkanique, est demeurée l'arme au pied dans une réserve parfois inquiétante, pourra avoir une sérieuse influence sur leurs solutions. On la devine, en ce moment, encore hésitante. Mais on la sait aussi résolue que réfléchie. Elle est restée jusqu'à ce jour assez en dehors de notre rayonnement économique et financier. Peut-être y a-t-il eu de notre faute. M. Paul Labbé n'est pas éloigné de le penser. Peut-être aussi nous a-t-elle méconnus, car l'auteur croit fermement que tous les torts ne sont pas de notre côté.

Quoi qu'il en soit, les événements qui viennent de bouleverser la presqu'île des Balkans auront instruit les Roumains de la force et de la vertu de ce rayonnement en même temps qu'ils nous auront appris à apprécier leur sagesse et leur maîtrise d'eux-

Digitized by Google

mêmes. Leur vision de l'avenir aura sans doute été modifiée par les leçons de la guerre et par ses résultats et il n'est pas impossible qu'ils se montrent plus désireux que par le passé d'établir entre eux et nous des rapports amicaux et des contacts d'intérêts plus suivis et plus étendus. Il se pourrait même que les victoires de leurs voisins aient une répercussion sur leur question agraire et qu'ils soient amenés, pour accroître leur richesse publique et favoriser l'éclosion de forces et d'initiatives devenues nécessaires, à la résoudre dans un avenir prochain. Cet événement permettrait peut-être à nos capitaux d'offrir un concours utile et amical. Ce sont là des hypothèses. La lecture du livre de M. Paul Labbé en suggère beaucoup d'autres et c'est ce qui la rend encore plus attachante.

GASTON DOUMERGUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

LA VIVANTE ROUMANIE

CHAPITRE PREMIER

DE BELGRADE A BUCAREST

Belgrade. — La navigation sur le Danube. — Sémendria. — La route hongroise et la route de Trajan. — Le défilé de la Chaudière. — Les petites et les grandes Portes de fer. — Turn Sévérin. — Les Roumains. — Les Tsiganes. — Bucarest : ville, mœurs, monuments.

Il est cinq heures du matin; Belgrade, la ville blanche, s'éveille toute rose sous le ciel bleu; déjà siffle le bateau qui doit descendre le Danube; les rues sont très animées et la foule est grande sur le port placé au bord de la Save, un peu avant son confluent avec le fleuve. Des voyageurs de races diverses, Serbes, Hongrois, Roumains, Turcs, Allemands, se bousculent sur le ponton, tandis que des marchands leur proposent à grands cris du lait et du pain, des piments rouges et des raisins dorés. Sur l'eau, des péniches glissent lentement, chargées de prunes et de maïs.

La ville de Belgrade est pittoresquement située sur un promontoire de grands rochers, au confluent de la Save et du Danube : elle se dresse

Digitized by Google

hardiment à la frontière même du pays dont elle est la fière capitale. De très loin, dans la steppe hongroise, on peut l'apercevoir riante et coquette; sa vue réjouit les yeux et ranime l'espérance dans le cœur des habitants, car les populations de ces vastes plaines, si improprement appelées la Hongrie, appartiennent, elles aussi, à la race slave, mais sont hélas! soumises au joug étranger; le poids en est lourd, car le gendarme d'Austro-Hongrie a le poing brutal et l'âme peu généreuse : Serbes et Bosniaks ne le savent que trop et tous rêvent d'indépendance et de liberté.

Trois compagnies font le service sur le Danube : la Société hongroise de navigation fluviale et maritime et la Société austro-hongroise de navigation ont de très beaux bateaux; ceux de la Société anonyme serbe sont beaucoup moins confortables; les touristes ne les fréquentent guère : ils servent, avant tout, à transporter des céréales et des fruits, du bétail et de la viande abattue, ils descendent le Danube et remontent la Save qui coule entre des rives plates, très large, formant de jolies îles ombragées de saules et de bouleaux; elle arrose deux ports importants, Chabats, qu'on appelle, en le flattant beaucoup, le petit Paris, et Obrénovats, qu'une voie ferrée réunit à Valiévo, la plus gracieuse peut-être de toutes les villes de la Serbie.

Notre bateau cependant quitte l'embarcadère; il

Digitized by Google

tourne lentement et se dirige vers le fleuve qui coule presque aussi jaune que la Save; le beau Danube est jaune et n'a jamais été bleu que dans la célèbre valse de Strauss. A gauche, on aperçoit la ville hongroise de Semlin où se sont établis, à côté des Allemands, des Juifs espagnols qui jadis habitaient Belgrade où ils ont été remplacés par des Juifs allemands et hongrois. A droite, Belgrade s'élève en amphithéâtre, un peu écrasée par un énorme hôtel dont les deux clochers forment les points les plus élevés du paysage. Voici la cathédrale, et, avec leurs vieilles fortifications, les jardins du Kalémegdan d'où la vue s'envole merveilleuse sur la Save, le Danube et la steppe. C'est là que se réunit, les soirs d'été, le « Tout-Belgrade ». Au coucher du soleil, il est délicieux de se promener à l'ombre des grands arbres, sur la terrasse qui domine la rivière; l'air est rempli de parfums et le paysage de couleurs; partout la steppe rayonne toute pleine de reflets, de pourpre et d'incendies; c'est comme une féerie éblouissante dont les décors changeraient de tons à tout instant. Mais après l'apothéose que donne le soleil en disparaissant, l'obscurité vient peu à peu. Le Danube, dont les flots coulaient orangés, avec des reflets verts et mauves, s'assombrit; pourtant là-bas, il s'illumine à nouveau, ce sont les feux qui, tour à tour, s'allument à Semlin dont les maisons et les clochetons

Digitized by Google

se détachent plus délicatement à l'horizon, dans le ciel qui pâlit.

Le bateau, qui marche vite, vient de doubler la pointe extrême au confluent des deux rivières; le port, la Save aux îles vertes, le pont gigantesque de la ligne qui relie Paris à Constantinople disparaissent, la ville se présente sous un aspect nouveau; vue du Danube, elle semble plus grande encore et toujours dominée par sa citadelle, le palais royal et l'hôtel de Moscou. De hautes cheminées fument dans les faubourgs, on pourrait croire à des industries naissantes car le sous-sol de la Serbie, dont des prospections ont peu à peu dévoilé les richesses, commence à être exploité. Les usines de Belgrade ne sont pourtant encore que des établissements très modestes qui n'ont que peu d'importance au point de vue économique.

Longtemps, sur notre droite, la rive serbe reste accidentée; la rive hongroise, au contraire, est basse et monotone. Des deux côtés, aux stations, passagers, vendeurs, ouvriers se ressemblent, portent les mêmes costumes et parlent la même langue.

« Triste et singulière destinée que la nôtre! me dit mon ami Kosta Iovanovitch, accoudé aux bastingages et les yeux fixés sur la plaine toute dorée par le maïs : notre pays n'a pas de débouchés, il est étouffé par les contrées voisines qui devraient nous appartenir, car elles sont habitées par nos

Digitized by Google

PANORAMA DE BELGRADE : VUE DE LA SAVE.

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

frères soumis, malgré eux, à l'Autriche et à la Turquie; nos produits peuvent à peine sortir de chez nous. L'Autriche est cruelle à nos exportateurs. Envoyer nos marchandises par le Danube est aussi chose onéreuse : c'est vouloir payer des droits à la Hongrie, à la traversée des Portes de Fer; il ne nous reste donc que le chemin de fer de Salonique pour expédier notre bétail en Égypte, en Sicile, en Algérie. Une entente avec les Autrichiens serait chose facile, notre exportation deviendrait alors plus active et rémunératrice, mais en échange d'avantages économiques, on nous demandera de reconnaître l'annexion de la Bosnie et de renoncer à des droits pour lesquels nos pères ont lutté pendant des siècles de misère et de gloire. Il nous faudrait admettre des prétentions politiques contraires à la vérité, à nos rêves, à toute notre histoire. Nous ne sommes que des paysans, mais nous prétendons que celui qui cultive une terre qu'il sait défendre, est toujours un gentilhomme. La noblesse chez nous, c'est toute la Serbie[1] ! »

Dès la première station hongroise, à Panscova, on voit qu'on est en pays conquis. L'armée austro-hongroise y tient garnison et, dès notre arrivée, des soldats s'approchent du ponton, bousculant les paysans qu'ils ne veulent pas considérer comme

1. Cette conversation avait lieu un peu avant les événements actuels, la guerre des Balkans n'était pas encore déclarée.

Digitized by Google

des égaux. L'un d'eux, sans façon, prend un gâteau, en mange une moitié et rejette l'autre dans le panier.

« Voilà un très petit fait, me dit Kosta Iovanovitch, mais il vous explique tous les autres. Chaque Autrichien, vous le voyez, sait à sa façon faire payer aux Serbes des droits d'entrée! »

Derrière la station s'étendent des champs de maïs auxquels succèdent des plaines où paissent de grands troupeaux de buffles; çà et là des étangs et, près des îles vertes, immobiles sur une patte au milieu des roseaux, rêvent mélancoliquement des grues et des cigognes. Des vignes apparaissent sur la côte serbe, nous approchons de Sémendria dont le vin est célèbre. Depuis longtemps on aperçoit, sombres, sous le ciel bleu, les épaisses murailles de la forteresse avec ses tours carrées garnies de créneaux. C'est de Sémendria qu'est parti, en 1806, l'appel à l'indépendance. De là hauteur voisine, Karageorge attaqua la ville. On raconte qu'il avait pour diriger le tir, un officier allemand, mais les boulets n'atteignaient pas Sémendria. Le héros serbe surprit l'officier devant un quartier de bœuf qui cuisait au-dessus d'un grand feu; Karageorge saisit la broche à laquelle pendait le rôti et l'appuya sur le ventre de son artilleur : « Si tu ne rectifies pas le tir, je te transperce! » Épouvanté, le pauvre homme obéit, et la ville fut prise.

Digitized by Google

Sémendria est une ville très commerçante : par sa situation elle commande toute la vallée de la Morava. Elle possède un gymnase de filles et une école de métiers. Autour d'elle, sur toutes les collines, des vignobles. Il y a grand marché aujourd'hui. Des femmes se pressent devant l'embarcadère et nous offrent des piments verts et rouges, de l'eau-de-vie, des prunes et surtout d'admirables raisins noirs, blancs, roses ou dorés. Quelques-unes portent, comme autrefois, la jolie veste rouge, la ceinture de cuir et l'élégante chemisette parée de broderies charmantes aux couleurs harmonieusement variées ; les plus jeunes ont des fleurs dans les cheveux et toutes nous adressent de bons sourires en nous proposant leurs fruits et leurs gâteaux; leurs yeux bien francs, qui regardent droit devant eux, nous disent leur bon cœur et leur honnêteté; j'admire leurs tresses superbes, mais mon ami Iovanovitch modère, en riant, mon enthousiasme et me dit qu'en Serbie les tresses sont toujours belles : il y a d'excellents fournisseurs... J'achète des provisions à une assez jolie femme qui porte au cou de lourds colliers et, sur la tête, une sorte de croissant renversé avec des fleurs artificielles piquées sur une forme en carton.

Après Sémendria, le Danube s'élargit : à gauche, à perte de vue, toujours des champs de maïs, à droite, la rive serbe est devenue plate, elle aussi.

Digitized by Google

On approche de l'embouchure ensablée de la Morava, qu'un bateau à vapeur remonte quand les eaux ne sont pas trop basses. Elle passe non loin de couches de lignite sur des séries d'argile, de grès et de marnes pontiques et tombe dans le Danube un peu en aval de la station de Kovina que les Autrichiens appellent Koubine.

Après Dembrovitsa, apparaît, couverte de saules et très marécageuse, l'île abandonnée d'Ostrova qu'a chantée le romancier Jokaï; des cris d'oiseaux s'échappent des grands roseaux et des saules qui pleurent sur les eaux; des bandes de canards sauvages et de sarcelles s'envolent au bruit de notre bateau. Devant les ruines du château de Ram, sur la rive droite, qui s'avance en formant un promontoire escarpé, le Danube fait un coude, puis s'élargit majestueusement; il a, devant Bazias, l'aspect d'un grand lac dont les flots sont tourmentés. Le vent souffle souvent avec rage, c'est le fameux *Corchéva* qui empêche parfois les voyageurs de rester sur le pont et qui, d'une rive à l'autre, transporte des sables qu'il enlève à la Hongrie et forme ainsi sur la côte serbe des collines nouvelles, que çà et là des sapins ont consolidées en y poussant.

Depuis Bazias, d'où partent des trains remplis de charbon, le Danube est entré dans un étroit défilé entre les Alpes de Transylvanie et les montagnes de Serbie. Sur la rive hongroise commence

Digitized by Google

LES MURAILLES DE SEMENDRIA
AVEC LEURS TOURS CARRÉES.

LA DIGUE DU CANAL AUX GRANDES PORTES DE FER.

Digitized by Google

Digitized by Google

la fameuse route, œuvre d'art de premier ordre, qui fut construite dans le roc, de 1834 à 1837, sur l'ordre du ministre Szechenyi, dont elle porte aujourd'hui le nom : celui-là même, me dit tout bas un Serbe, qui a prononcé cette parole que nous n'oublions pas, qui nous console et nous fait espérer : « Mon peuple périra par l'orgueil ! »

Encore des îles couvertes de saules, quelques beaux pâturages et toujours des oiseaux jusqu'à l'ancienne forteresse de Gradichté d'où une bonne route conduit aux mines d'or de Néresnitsa. Là, grâce à des capitaux français, on cherche de l'or dans des filons quartzeux de terrains cristallins et granitiques riches en sulfures de plomb, de cuivre et de zinc, et dans les gisements des alluvions du Pek. La rive droite, à cet endroit, est la moins cultivée. Cependant, sur les deux côtés, les habitations se ressemblent. Les villages serbes n'ont, le plus souvent, qu'une rue qui s'étend sur une assez grande étendue. Les maisons se suivent, blanches et coquettes; entourées de palissades, elles forment de vastes enclos où sont rangés, autour de l'habitation principale, les hangars, les greniers à maïs semblables à de grands paniers en joncs tressés et posés sur pilotis afin d'en écarter la vermine, le séchoir et, dans les régions où poussent des prunes, la distillerie ; les prunes sont une grande ressource pour les paysans qui en exportent pour

Digitized by Google

plus de 20 millions. Quelquefois on voit, mais moins souvent sur le Danube que sur la Save, des moulins à maïs, sortes de bateaux couverts dont le courant fait tourner les roues.

Aux portes des maisons sont des couronnes de fleurs séchées qu'on suspend au printemps. A l'intérieur, on voit de très jolies choses, broderies anciennes, étoffes plus légères que des voiles, parures de prix, ayant passé de mères en filles, dues à l'habileté et au bon goût des femmes. Leurs mains solides ne craignent pas les labeurs les plus pénibles, elles conservent toujours une souplesse incomparable et les doigts de fée nécessaires pour exécuter les plus fins travaux.

Cependant le bateau passe devant le rocher de Babakaï qui se dresse comme une dent gigantesque au milieu du fleuve : très loin, dans les pays qu'il sépare, on connaît son nom, vulgarisé par les légendes et les chansons; aujourd'hui son rôle est plus prosaïque, il sert avant tout d'échelle pour marquer les crues du Danube qui ont ruiné tant de paysans. Après Babakaï, on passe devant les ruines de Laszovara et les restes du fort de Goloumbats dont le nom fut si souvent cité lorsque les Serbes luttaient contre les Turcs. Là, le Danube, naturellement endigué, n'a plus que 300 mètres de largeur; il est devenu très profond : il coule rapidement dans une gorge pittoresque. A droite et à gauche, abrités çà

Digitized by Google

et là par de grands arbres, les rochers s'élèvent à 600 mètres et, dans leurs flancs déchirés, on aperçoit les entrées sombres des grottes et des cavernes où les aigles ont placé leurs nids inaccessibles. Tout à coup, à ce paysage grandiose et sévère succèdent des rives vertes et riantes, de fraîches vallées, un village qui entoure une blanche église. Le fleuve s'étend avec majesté, mais il a fallu, pour faciliter la navigation, construire un long canal et extraire plus de 7000 mètres cubes de rochers. Sur la côte hongroise, une inscription rappelle que l'œuvre de régularisation des eaux du Danube est due au ministre Baron.

C'est, après Drenkova et Dobra, qui se font vis-à-vis sur le fleuve, que l'on atteint les petites Portes de Fer. Les eaux ont dû se frayer un passage à travers des charbonnages qui s'étendent sur une distance de quatre kilomètres, comprenant trois couches de houille dont l'exploitation est parfois difficile : des sables argileux, en effet, y sont interstratés et on est obligé de laver le charbon après l'avoir extrait. A cette opération toujours délicate on perd 28 pour 100 du précieux produit. La superficie des gisements dépasse 12000 hectares et, en quarante ans, on n'a obtenu qu'un rendement total de 70000 tonnes.

Le Danube en pénétrant dans la gorge descend rapidement vers le Sud; les montagnes faites de

Digitized by Google

grands rochers blancs sont abruptes, celles de la rive serbe particulièrement sauvages. Les rapides succèdent aux rapides; autour de nous l'eau semble bouillir; par place elle tourne sur elle-même en formant des sortes de cuvettes, petits abîmes qui engloutissent tout ce qui passe au-dessus d'eux. Dans toute sa largeur, le fleuve est agité et couvert de gros flocons d'écume jaune. Il semble que nous soyons dans un lac : au fond du paysage, la montagne Grêben s'avance dans le fleuve comme le pied d'un géant formidable qui aurait essayé d'arrêter les eaux. Le Danube sort victorieux de sa lutte contre les rochers, il s'échappe de la prison à laquelle il semblait condamné, mais dont il a rongé les murs et ruiné les obstacles; ses eaux s'étalent avec orgueil. Pourtant le vainqueur de la nature a été vaincu par les hommes : ceux-ci ont su l'endiguer pour toujours et, dans les défilés où la route pour les vapeurs est si étroite et si difficile à trouver, ils ont déjoué ses caprices en plaçant çà et là des balises noires et rouges qui indiquent aux pilotes l'endroit dont il est imprudent de s'écarter. Les bateaux, fièrement, passent, sans les craindre et sans s'y heurter, auprès des écueils dont les secrets leur ont été dévoilés.

Nous atteignons Milanovats, coquette bourgade où des minerais de cuivre et de plomb sont transportés par des wagonnets aériens. Non loin de là,

Digitized by Google

se trouvent les exploitations de Maïdenpek où l'on a découvert des gisements d'andésite de 4 kilomètres de longueur sur 600 mètres de largeur.

Après Milanovats, la lutte reprend plus vive entre les eaux et les rochers; le Danube devient tout à fait étroit, sa largeur n'est plus que de 150 mètres : c'est l'endroit où les montagnes sont les plus hautes et les plus abruptes. Au loin apparaissent deux rochers gigantesques dont quelques sapins estompent la blancheur; nous entrons dans le défilé de Kazan, dans le défilé de la Chaudière. Les parois des murailles calcaires s'élèvent verticales et formidables. L'eau se remet à bouillir, elle court, avec une vitesse terrible, dans une succession de rapides écumants. Les paysages grandioses se succèdent on se croit souvent enfermé dans un cirque de rocs inaccessibles; on se demande où et comment le Danube va trouver une issue. Après des montagnes blanches et nues en viennent d'autres que couvrent des hêtres, des sapins et des chênes gigantesques. Le soleil resplendit dans un ciel uniformément bleu; çà et là quelques taches noires y apparaissent : ce sont des aigles et des vautours qui planent à sept cents mètres de hauteur.

Et quand on songe pourtant que jadis, malgré les obstacles que la nature avait mis sur sa route et qui devaient sembler insurmontables, une armée est passée là! Ce fut l'empereur Trajan qui, à la

Digitized by Google

tête des glorieuses légions romaines, construisit la voie qui porte encore son nom. Cette route n'avait qu'un mètre cinquante à deux mètres de large, elle n'était qu'un hardi chemin de halage qui s'accrochait au roc, dans les endroits difficiles, par des galeries de bois adaptées à la montagne. Par cette voie branlante la civilisation romaine pénétra vers l'Orient et gagna la Roumanie, qui se glorifie toujours d'avoir été conquise par Trajan. Sur un rocher, une inscription, dont une partie est restée lisible et l'autre a été reconstituée, rappelle la campagne que fit l'empereur romain contre les Daces.

A la sortie du défilé, le Danube reprend sa majestueuse étendue, les montagnes s'abaissent et vont s'écarter peu à peu du rivage jusqu'à Orsova, dernière station hongroise qui apparaît dans un site large et pittoresque et dont l'aspect repose après les gorges grandioses entre lesquelles on naviguait comme enfermé! Devant la ville, le long du port, beaucoup de bateaux sont rangés; les maisons blanches semblent sourire dans la verdure; les jardins sont plantés d'arbres où chantent des oiseaux. Près du ponton, des marchands arrêtent presque de force les passagers et leur offrent des sterlets, des piments et des raisins; derrière eux, un énorme esturgeon est couché sur une voiture qu'il emplit facilement à lui seul.

Les voyageurs qui descendent le Danube doivent

Digitized by Google

changer de bateau à Orsova. Aux rives hongroises et serbes vont succéder les rives roumaines et bulgares. Ce sont de très grands et très bons vapeurs qui font le service sur le fleuve jusqu'à Braïla et Galatz. De la station on aperçoit déjà l'île d'Ada Kaleh, occupée, depuis 1878, par une garnison autrichienne, où habitent encore des Turcs, et sur le sort de laquelle le Congrès de Berlin avait oublié de se prononcer. Elle a deux kilomètres de long sur 500 mètres de large; elle possède un petit parc, une mosquée, des remparts et une citadelle à laquelle on accède par une rue bordée de bazars et de restaurants. Les Turcs, qui vivent de plus en plus pauvres, y conservent leurs mœurs et leurs costumes. La vue des soldats et des uniformes étrangers leur rappelle que la Turquie est loin et que l'Autriche-Hongrie ne saurait les oublier.

C'est après cette île que l'on rencontre un second seuil de récifs, appelé les grandes Portes de Fer : celles-ci ne sont pas faites de monts inaccessibles dans le plus grandiose des paysages; ce sont simplement des rochers à fleur d'eau qui barrent le fleuve dans toute sa largeur et sur lesquels on peut, dit-on, passer quand les eaux sont très basses. On les aperçoit de loin, de nombreux rapides les précèdent : le fleuve de nouveau bouillonne et l'eau se couvre encore d'écume. Jadis il fallait toujours se servir de bateaux spéciaux, les naufrages étaient

Digitized by Google

fréquents et bien souvent des barques furent englouties. Les grandes Portes de Fer étaient alors sinistrement célèbres : on les regarde avec indifférence aujourd'hui. On a construit, en effet, le long de la rive serbe un canal large de 40 mètres et long de 2 480 mètres. Le traité de Berlin chargea l'Autriche-Hongrie de ce travail et l'autorisa à en percevoir les taxes jusqu'à complet amortissement de ses dépenses. Les droits qui, par une convention habile, défavorable pour les autres peuples riverains, furent abandonnés par l'Autriche à la Hongrie, sont très élevés. L'œuvre fut accomplie avec succès, mais l'eau a, dans le canal, une vitesse excessive qui rend difficile la manœuvre des bateaux.

Chacun d'eux doit payer les taxes suivantes : 20 taller par tonne métrique du tonnage total, 18 pour 100 kilog. transportés, 5 par tonne pour le remorquage, 4 par 100 kilog. des marchandises qu'il contient; les taxes ne sont pas uniformes, elles varient suivant la nature du chargement; le charbon par exemple paie moins que les céréales.

Les Portes de Fer franchies, le fleuve peut s'élargir à son gré; de vastes espaces s'offrent à lui, que ses crues terribles désolent et fécondent à la fois. Les rochers sont remplacés par des montagnes aux pentes plus douces, toutes couvertes de verdure. Des barques de pêcheurs glissent sur les eaux. Sur la rive roumaine des tsiganes ont établi des cam-

Digitized by Google

DÉFILÉ DE LA CHAUDIÈRE OU DE KAZAN.

VILLAGE SERBE. GRENIERS A MAÏS.

Digitized by Google

Digitized by Google

pements; leurs enfants, tout nus, jouent et se roulent au bord de l'eau, tandis que les femmes, très sales, préparent une soupe de poisson qui fume sur un foyer ardent. Et bientôt, au lointain, deux villes apparaissent en même temps, de chaque côté du Danube : à droite, derrière les barques et les grands filets, c'est Kladova où les Serbes ont établi de vastes pêcheries; à gauche, c'est, plus moderne, un peu prétentieuse et bâtie dans un site agréable, la ville roumaine de Turn Sévérin. Bien vite visitée, celle-ci ne possède aucun monument intéressant; son importance est toute commerciale. Joyeuse et animée, elle domine le Danube; son port est très fréquenté et ses environs charmants.

La langue qu'on y parle sonne agréablement aux oreilles françaises : elle est sœur de la nôtre. Même quand on ne la comprend pas, elle a pour nous je ne sais quoi de familier, et si l'on regarde les affiches ou les enseignes, on devine parfois le sens de ce qu'on y lit. « Nous sommes cousins, m'avait dit un jour un Roumain ». Qui sait? On dit bien que tous les hommes sont frères, et il y a des parentés dont l'origine se perd un peu dans la nuit des temps. Si nos langues sont toutes deux latines, les Roumains paraissent pourtant, dès le premier abord, très différents de nous. Malgré tout, l'impression d'arrivée n'est pas sans avoir un charme très spécial : le Français ne se sent pas trop chez des étrangers et

Digitized by Google

tout ce qui l'entoure semble l'accueillir avec un sourire de bienvenue.

A la gare, je l'avoue, mon plaisir est moins complet : j'y fais connaissance avec l'administration, chose pénible dans tous les pays du monde. L'administration roumaine est habillée à l'allemande; son vêtement, acheté à Berlin, n'est pas fait sur mesure; il la gêne dans les entournures et ne fait pas valoir ses avantages. Elle prend la mine renfrognée, l'allure policière et hautaine : employés dans les stations, conducteurs dans les trains la représentent désagréablement pour les voyageurs. A la gare de Turn Sévérin, l'imitation allemande est loin d'être parfaite : on voit bien vite qu'on n'est pas en Allemagne, le désordre semble y régner en maître, et, lorsque mon train part, je n'ai pas encore reçu le bulletin que j'attends depuis une heure devant le guichet des bagages.

Les wagons roumains sont passables; on les trouve très bons après les atroces banquettes et les compartiments si peu confortables qu'on a douloureusement connus en Autriche-Hongrie. Beaucoup de voyageurs, bavards, remuants et familiers. Un sans-gêne incroyable. Même marquée, votre place est prise si vous la quittez un seul instant, vos bagages sont bousculés par chaque nouvel arrivant et le livre que vous lisez passe aux mains de votre voisin sans que la permission en soit deman-

Digitized by Google

dée. Ces façons d'agir très cavalières me rappellent beaucoup ce que j'ai vu dans mes voyages en Sibérie : les Russes et les Roumains, — n'en déplaise à ces derniers, qui jamais n'en voudraient convenir, — se ressemblent en plus d'un endroit : ils sentent et jugent souvent les choses de la même façon, il y a des affinités évidentes dans leurs goûts et leurs coutumes, dans leurs défauts et leurs qualités. L'influence slave qui s'est exercée puissamment sur les Roumains, peut-être un peu à leur insu, est incontestable ; elle ne fut pas toujours bienfaisante, mais elle a su pénétrer partout et la langue roumaine a accordé une hospitalité très généreuse à quantité de mots russes qu'elle a faits siens aujourd'hui.

Pourtant, malgré l'invasion des idées étrangères, malgré l'assaut des mots slaves, turcs ou même grecs, malgré l'éducation nouvelle tout à l'allemande, la langue roumaine est restée victorieusement latine. Les Roumains sont et veulent être des Latins, même ceux des hautes classes qui auraient tant de raisons de se réclamer de Constantinople, d'Athènes ou de Smyrne. Mais on n'avoue guère de telles origines ; c'est un axiome à Bucarest : la Roumanie n'est pas pays d'Orient. Les paysans, au contraire, gardiens toujours fidèles des vieux souvenirs, ont conservé jalousement les habitudes séculaires de leurs pères. C'est chez eux qu'on retrouve

Digitized by Google

encore, et en Valachie surtout, tout le parfum des mœurs latines. Souvent leurs coutumes font songer à celles de la Cité antique; elles viennent droit des bords du Tibre, grâce à ces soldats qui jadis colonisaient le monde, apportant partout où ils passaient, avec la paix romaine, beaucoup de leur patrie. Leur chef était Trajan qui les conduisait chez les Daces à la conquête de terres nouvelles, aussi les Roumains gardent-ils à cet empereur une vénération touchante; on le retrouve partout : pas une ville sans un hôtel qui ne porte son nom. C'était d'ailleurs de vrais soldats, ces vainqueurs dont peut se vanter de descendre un peuple qui, après des siècles d'esclavage au cours desquels aucune misère, aucune dureté ne lui furent épargnées, garde une fidélité très fière à ses origines et croit de tout cœur aux légendes dont elles sont entourées. Vivent Trajan et les soldats de Rome! Le sang latin qu'ils ont apporté, c'est le sang bleu qui coule dans les veines roumaines, dont aucun mélange n'a su ternir la couleur ni altérer la franchise. Il s'est uni, certes, à bien d'autres, slave, turc, grec et hongrois, allant jusqu'à s'offrir — on ne doit le dire que tout bas — le piment de quelques croisements avec les tsiganes; mais qu'importe après tout ce que fut le passé. Il suffit d'apprécier ce qu'il a produit : les Roumains d'aujourd'hui, des Latins convaincus, souvent de vivantes antithèses, quel-

Digitized by Google

que chose de très simple et de très compliqué, de très naturel et de très étrange, mais de très original aussi, et surtout de très intelligent. Il est d'ailleurs des choses que nous, Français, nous ne saurions oublier. En des heures difficiles, nous avons vu des Roumains combattre dans nos rangs. Leur pays presque tout entier était alors de cœur avec nous. Depuis, ses sympathies sont devenues plus hésitantes; il nous a trouvés trop bons amis des Russes et les Roumains suivent aujourd'hui la politique allemande d'un roi qui, lui non plus, ne peut oublier ses origines et dont les qualités se sont imposées, en forçant justement l'estime et l'affection de ses sujets.

Entre Turn Sévérin et Bucarest, le pays est tout d'abord pittoresque et accidenté; on traverse de gentilles vallées, on descend de gracieuses montagnes et l'on découvre de beaux points de vue sur le plateau de Valachie. Puis vient la plaine, vaste, immense et profonde; des champs de maïs la couvrent entièrement, nappe éclatante qu'une ondulation parfois soulève, majestueuse et dorée, d'un bout à l'autre de l'horizon. Ils abritent des cultures variées : pommes de terre et haricots, citrouilles et potirons poussent à l'ombre protectrice des grands épis. La sécheresse de l'été est trop souvent terrible; la plaine grillée par le soleil meurt lentement de soif, seules les montagnes que couvrent d'épaisses

Digitized by Google

forêts restent verdoyantes : la ligne des pluies suit la ligne des forêts. Le vent qui domine alors est le brûlant *Austra* au souffle desséchant, aussi tristement célèbre que celui qui règne en hiver, le *Crivets* qui, venant du Nord-Est, abaisse la température, en quelques instants, de plusieurs degrés.

La Roumanie possède déjà un réseau d'environ 3 500 kilomètres de voies ferrées. On a adopté partout, sauf pour deux petites lignes, l'écartement de rails commun à tous les pays de l'Europe centrale. La première ligne construite fut celle de Bucarest-Giurgiu. Jusqu'à 1880, d'importants travaux étaient déjà accomplis; cette date est à retenir : elle marque la fin de la construction des voies ferrées par les étrangers. L'Etat avait su former d'excellents ingénieurs et tout le personnel nécessaire pour l'achèvement du réseau. Depuis cette époque on a dépensé pour les lignes nouvelles près de 300 millions de francs.

Aux grandes stations se presse une foule joyeuse composée de voyageurs et de curieux; on bavarde et on rit. Les élégantes de la ville sont venues faire admirer leurs toilettes, on flirte avec elles très audacieusement et de tout jeunes gens, imbus encore de la règle *imitor patrem*, passent, la cigarette aux lèvres, dévisageant tour à tour toutes les femmes qui se trouvent dans les wagons. Derrière les balustrades et en dehors de la gare, des paysannes,

Digitized by Google

sveltes et gracieuses, le visage éclairé par des yeux superbes, offrent à travers des guichets du pain et du laitage, des gâteaux et des fruits.

La station la plus importante est Craiova, située sur les bords du Jiu et peuplée de 50 000 habitants : pour toute l'Olténie c'est le grand marché de céréales et le siège des principales administrations. Les autres, Filiasi, Rals, Piatra, Slatina, sont beaucoup moins grandes. Pitesti, pourtant, compte plus de 40 000 habitants. En général, les villes de Roumanie sont bien construites; les villages ont, au contraire, l'aspect misérable, et tous ceux que je vois du train ne font illusion qu'un seul instant. De loin, les maisons blanches jettent une note agréable dans le paysage; de près, on voit qu'elles ne sont que des chaumières, très inconfortables et très petites, entourées de hangars et de greniers à grains tombant presque en ruines. Comme nous sommes loin des beaux villages de Serbie! La Roumanie est pays de grande propriété; quelques privilégiés possèdent une grande partie de la terre et la question agraire n'est pas encore résolue.

« Regardez les beaux gars, me dit tout à coup un de mes voisins! »

Je me penche à la portière. Nous passons devant un campement de tsiganes. Sveltes et bronzés, ce sont des hommes superbes; lascives et distinguées, même sous les haillons, quelques femmes dan-

Digitized by Google

sent, joyeuses d'être caressées par un rayon de soleil, sans se soucier de ce que peut contenir la marmite qui bout au-dessus d'un grand feu.

« Voilà les ménétriers de nos villages et les musiciens de nos villes, me dit un de mes compagnons de route, ceux qu'un de vos géographes appelait les troubadours de Roumanie, troubadours qui savent chanter et aussi faire chanter. Ils ont fait tous les métiers et les moins honnêtes ne les effraient pas. Ils volaient jadis pour qui les employait; ils trouvent très bon aussi de voler pour eux-mêmes; d'ailleurs ils sont prêts toujours à collaborer à quelque affaire louche ou à préparer un méchant coup. » Et mon voisin ajouta en souriant, comme si un souvenir agréable lui passait par l'esprit : « Qu'importe, leurs femmes sont si jolies ! »

Assimilés aux paysans en 1837, les tsiganes de Valachie ont été émancipés avec eux. On peut les diviser aujourd'hui en trois groupes. Les premiers vivent sédentaires dans les banlieues des villes, gâcheurs de plâtre ou ferreurs de chevaux; les seconds ont préféré la vie au grand air, à la lisière des forêts séculaires où ils travaillent à abattre ou scier du bois. Ces deux premiers groupes n'ont pas gardé leur caractère original, ils ne parlent plus guère que la langue roumaine et la pureté du type primitif s'y est un peu perdue. Le troisième au contraire, de beaucoup le plus original, est

Digitized by Google

composé des nomades qui s'arrêtent où il leur plait, qui connaissent parfois l'Europe entière, laissant sur tous les chemins leurs morts et leurs chansons, allant avec des ours, des singes et des paquets, en un mot avec toute leur fortune, des forêts sombres des Carpathes aux plages ensoleillées de l'Océan. Ils vivent de ce qu'ils gagnent, de ce qu'ils volent, de ce que donnent la forêt et la plaine; ils couchent sous les étoiles dans lesquelles ils lisent, dit-on, les secrets de la médecine, les mystères de la sorcellerie et la composition des philtres amoureux Ils sont chez eux partout, et n'ont de lois que leurs caprices. « Ce sont les fils de l'Amour et de la Liberté », me disait un jour un Serbe de mes amis... Voilà certes de la très vieille noblesse et qui explique bien leur grand air.

On a d'ailleurs partout fière allure en Roumanie, et Bucarest, où j'arrive, a vraiment l'aspect d'une capitale : larges boulevards, vastes places, grandes maisons, magasins luxueux et beaux hôtels. Une activité intense y règne; rues et cafés regorgent de monde. L'intelligence luit dans tous les yeux. De jolies femmes, habillées à la mode nouvelle, promènent dans de brillants équipages leurs grâces provoquantes et les exagérations très modernes de leurs invraisemblables chapeaux. Les cochers, énormes et majestueux, drapés dans de longues houppelandes, portent de larges ceintures de moire et

Digitized by Google

de satin dont les plis flottent au vent. Il est cinq heures et toutes les élégances se donnent rendez-vous au parc Kissélev, le Bois de Boulogne ou le Prater de Bucarest.

« Ne les suivez pas », me dit un Allemand de la ville. Mais les bons conseils sont toujours donnés en vain; en vrai badaud de Paris, je me laisse entraîner par la foule et me voilà à Kissélev. Ce parc ne mérite pas sa réputation : c'est à lui que je dois ma première désillusion. « Vous en aurez bien d'autres, me dit en riant l'Allemand qui a tenu à m'accompagner. Il faut regarder les choses d'un peu haut et ne s'en approcher qu'à bon escient. Il est d'ailleurs difficile ici de bien voir : vous êtes dans le monde de la poudre aux yeux, et on la jette adroitement et si bien! Chacun ne songe qu'à ses passions et veut avant tout paraître, mais les chapeaux sont très chers et les robes hors de prix. On aime toujours à acheter, mais on oublie facilement la facture. Il n'est pas vrai que tout se paie ici-bas. Pour briller, on se prive des choses nécessaires, on rogne sur le budget du ménage, sur ce qui ne se voit pas. Luxe de rue, misère de maison! »

Et mon compagnon, haussant mélancoliquement les épaules, continue :

« Ces superbes cochers sont aussi des trompeurs. De loin, c'est quelque chose et de près ce n'est rien.

Digitized by Google

Leur rôle est marqué à la garde des sérails : ils se sont rendus volontairement dignes d'y entrer. Exilés de Russie, ils appartiennent à la fameuse secte des skoptsy; vous en verrez dans toutes les villes, car cette secte improductive se recrute assez facilement par fanatisme, gros sous et persuasion! Mais qu'importe! Malgré toutes mes critiques, j'aime ce pays où je m'attarde depuis très longtemps. L'argent est dur à faire rentrer, mais mes factures sont faites en conséquence. Et puis on a tant de distractions jolies! Tous les beaux yeux d'ici qui semblent si fiers sont parfois pitoyables et très doux : Bucarest, Monsieur, c'est le paradis des vieux garçons! »

Le paradis des vieux garçons n'a rien d'artistique. Les grandes maisons modernes qu'on y a construites sont semblables aux nôtres et les vastes monuments, destinés aux administrations, ministères, palais de justice, hôtel des postes, rappellent toutes les horribles choses qui perpétueront dans les siècles futurs le mauvais goût des architectes auxquels on doit les pesants édifices à l'allemande et les monstruosités qui ont gâté, irrémédiablement parfois, les plus belles perspectives de Paris.

Les églises, dont les pierres éloquentes savent dire tant de choses et où l'on entend chuchoter sous des voûtes séculaires les vieux souvenirs du passé, manquent à Bucarest. La cathédrale, la Domnea

Digitized by Google

Balasa est raide et lourde. Elle s'élève dans un assez joli jardin à côté de l'hôpital dû à la générosité des Brancovan; elle est pleine de dorures et de richesses, elle est toute brillante, mais ne sait rien dire au cœur.

Je lui préfère l'église de Stavropolis, derrière la masse de l'Hôtel des postes qui l'écrase de toute son énormité. Toute petite, elle a ce qui manque à Balasa, le charme et la grâce avec sa balustrade aux fines sculptures et la délicatesse des fresques de ses médaillons. J'aime aussi beaucoup, dans les faubourgs, loin derrière la Dombrovitsa, qui coule jaune et sale, la vieille église du Patriarche Antoine qui date du XVIIe siècle. Celle-ci semble d'une époque plus ancienne encore, elle a le doux sourire des vieilles gens bien conservés. La voûte d'entrée supporte une tourelle, et elle conduit dans un cloître à l'aspect reposant. La foule ne la fréquente guère, car elle préfère la vie joyeuse des grands boulevards, des places où s'élèvent des statues dues au ciseau français et la promenade sous les grands arbres des beaux jardins Cismigui.

Partout on entend parler notre langue et les étalages des librairies sont pleins des livres de nos écrivains et de nos savants. La science d'ailleurs peut être satisfaite de ce qu'on fait pour elle à Bucarest. Le Musée d'Histoire naturelle, créé et surveillé par le savant M. Antipa, contient des pièces

Digitized by Google

BUCAREST. ÉGLISE DE STAVROPOLIS.

BUCAREST. LA CATHÉDRALE.

Digitized by Google

Digitized by Google

rares et de toute beauté; la collection des poissons est admirable. Dans celle des oiseaux préside un goût et un pittoresque parfaits. Au musée d'ethnographie il faut voir les jolies broderies d'Olténie, de Bukovine et de Transylvanie, et les sculptures sur bois si amusantes des artistes paysans. M. Murgoci, le professeur aimable autant que savant, me montre les lotites vert clair qui portent son nom et qui ornent le musée de géologie que dirige M. Mrazec; il me conduit ensuite au musée de l'Université, où j'admire de vieux portraits, des boiseries d'un grand art, des missels d'une somptueuse antiquité et d'incomparables bijoux religieux.

C'est là aussi que dans une salle spéciale, on trouve, dans la partie scientifique, l'énorme squelette du *Dinotherium* découvert, il y a quelques années, par le professeur Stefanescu. Le jardin de l'Université est plein des pierres antiques et sculptées du tumulus Adamclisi, dû sans doute à Trajan, qui s'élevait au bord du Danube, haut de plus de quarante mètres et dont on a transporté à Bucarest les frises très précieuses.

Point de concentration des richesses roumaines, céréales et pétroles, siège des grands comptoirs et des banques, marché d'où sont réparties dans tout le pays les importations étrangères, Bucarest est une ville déjà ancienne : on parle en effet, au XIVe siècle, d'une église et de la hutte de Bucar.

Digitized by Google

Elle fut choisie au xve siècle par Radu le Beau comme capitale de la Munténie. Elle n'était pourtant qu'un village quand elle devint, en 1698, le chef-lieu de la Valachie. Les Russes s'en emparèrent en 1769, les Autrichiens en 1774. Le traité de 1812 qui donna aux Russes la Bessarabie et une partie de la Moldavie avec les forteresses d'Akermann, de Kilia, d'Yzmaïl, y fut signé. Dans ces siècles passés, la ville était entourée de belles et profondes forêts, aujourd'hui disparues et dont il ne reste que çà et là des bosquets : la vaste steppe s'étend autour d'elle.

Peuplée de 300 000 habitants, la capitale roumaine occupe un territoire sensiblement égal à celui de Paris et qui n'est pas inférieur à 3 000 hectares. De gros bourgs l'entourent qu'elle s'incorporera peu à peu. Son aspect est gracieux et gai, elle est percée de jolies rues, les maisons sont blanches et riantes, au milieu de jardins verdoyants. Au centre de la ville, les magasins luxueux se succèdent : on n'y trouve guère, sauf les délicieuses broderies, chefs-d'œuvre des paysannes, que des articles étrangers : les objets de luxe et les livres français y tiennent le premier rang. Le commerce est surtout entre les mains des Allemands, des Grecs et des Juifs; après eux viennent les Suisses, les Arméniens, et quelques Français, trop peu nombreux hélas!

Digitized by Google

Dans les parties moins riches de la ville, le même fait se reproduit : les marchandises purement roumaines sont rares et les vendeurs qui viennent des pays les plus divers vivent dans des quartiers spéciaux où ils se sont naturellement groupés : Arméniens, Russes, Bulgares, Grecs, Juifs, etc.

Ces ouvriers qui passent sont italiens ou turcs, le charretier que voici est albanais et le cocher qui me conduit est né en Ukraine ou en Bessarabie. On sait que les domestiques viennent de Hongrie ou de Transylvanie, que les maraîchers sont bulgares et les épiciers grecs, et qu'on doit s'adresser, quand on a des difficultés d'argent, ce qui est également terrible, au Juif ou à l'Arménien. Et l'on entend parler toutes les langues de qui sont nés, affreux mélanges, d'épouvantables jargons.

Nous sommes pourtant en Roumanie : où donc rencontrer des Roumains? La chose est certes facile : il n'y a qu'à entrer dans les cafés qui, toujours, regorgent de monde : aux tables où l'on parle très haut politique, on est sûr de trouver des Roumains : à Bucarest ceux-ci sont avant tout des fonctionnaires, et c'est sans doute pour mieux collectionner ces derniers qu'on a construit, massifs et majestueux, également sans style et sans originalité, tous les ministères, écoles, palais de justice, hôtel des postes, cour des comptes, trésorerie et musées, rien n'est trop beau pour

Digitized by Google

les agents de l'État : on fait largement les choses quand on peut se vanter de descendre de Trajan.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Pour aller de Paris à Bucarest, chacun sait qu'il faut passer par Vienne et Budapest. A Budapest, on doit choisir entre trois routes : voie fluviale, voie ferrée et, si le choix se porte sur ce dernier moyen de communication, on peut entrer en Roumanie, soit par Prédéal et Sinaia, soit par Verciorova et Turn Sévérin.

Par Prédéal, la traversée des Carpathes et la descente dans la vallée de la Prahova sont très agréables, mais c'est la voie, parfois pittoresque, elle aussi, qui passe par Verciorova que suit l'Orient-Express.

L'Orient-Express, en effet, part chaque mardi et chaque vendredi de la gare de l'Est à 7 h. 30 du soir et transporte les voyageurs, plus loin même que Bucarest, jusqu'au port de Constantza, d'où ils peuvent s'embarquer sur les bateaux de Constantinople ou d'Odessa. Le billet pour Bucarest, valable dix jours, permet plusieurs arrêts sur la route ; il coûte 259 fr. 75 soit, avec le supplément des wagons-lits, 334 fr. 75. Le prix des bagages est de 9 fr. 31 par 10 kilos ; la visite de la douane, qui est souvent assez méticuleuse, a lieu dans le train même pendant l'arrêt de Verciorova. Il est bon d'avoir un passeport.

Nous conseillons aux voyageurs moins pressés d'arriver en Roumanie par la voie fluviale. Les bateaux autrichiens sont excellents, on peut les prendre de Vienne jusqu'à Orsova où a lieu, toujours, un transbordement. Il est évident que, de Vienne à Belgrade, le voyage pourra sembler long. Les rives sont trop souvent plates et les parties pittoresques, comme à l'arrivée à Presbourg, par exemple, assez rares.

Digitized by Google

Le mieux est de gagner Belgrade par chemin de fer et de s'embarquer sur un vapeur autrichien, le lendemain matin, toujours de très bonne heure, et sans donner la préférence aux bateaux serbes, peu confortables. Le voyage sur le Danube, le plus majestueux des fleuves de l'Europe après la Volga, est merveilleux dans le défilé de Kazan ou de la Chaudière, où l'eau semble bouillir et où le Danube coule en rapides entre des rochers escarpés dont la hauteur atteint 700 mètres.

Les voyageurs qui suivent ce trajet sont obligés de coucher à Belgrade. La capitale serbe mérite d'ailleurs qu'on s'y arrête; elle a quelques monuments, des environs charmants et, du haut des jardins du Kalemegdan, on jouit sur le Danube et sur la Save, sur Semlin et sur la vaste steppe d'une vue incomparable. Les hôtels, *Russie*, *Grand Hôtel*, *Bristol*, *Couronne de Serbie*, sont très habitables; la nourriture y est, en général, bonne, mais le luxe presque inconnu et, partant, les prix très abordables. Une voiture, de la gare à la ville, coûte 2 francs avec un supplément de 50 centimes par malle. Il y a des tramways, l'un d'eux conduit à la résidence d'été de Topchidère.

Les touristes n'apprécieront qu'à moitié les hôtels auxquels ils devront, le lendemain, demander l'hospitalité, à Orsova ou à Turn Sévérin. Nous leur conseillons, entre les deux villes, de choisir la seconde. A Bucarest, au contraire, les hôtels satisferont les plus difficiles, *Grand Hôtel*, *Capsa*, *Continental*, etc. Ils y trouveront un grand confort et, aussi, des prix très respectables. La vie, à Bucarest, est très chère, on vit à meilleur compte dans presque toutes les autres capitales.

Deux choses rendent le voyage en Roumanie assez facile. On trouve partout, même dans les très petites villes, des gens qui parlent français. En outre, le système monétaire est semblable au nôtre. Le leu roumain, comme le dinar serbe, vaut un franc : il a les mêmes multiples et les mêmes subdivisions que notre monnaie courante. Le change n'est jamais le même; il varie suivant le cours et, surtout, suivant la conscience

Digitized by Google

des banquiers auxquels on s'adresse : il est utile de discuter, la contestation conduit toujours à l'entente. Ce sont là des mœurs quelque peu orientales, mais il ne faut pas les gratifier tout haut de semblable épithète : la Roumanie — tous ses habitants vous le diront — n'est pas un pays d'Orient.

Digitized by Google

CHAPITRE II

DE LA VILLE AU VILLAGE

La Dobroudja. — Le pont de Tchernavoda. — Le tumulus d'Adamclisi. — Constantza : docks et magasins. — Le paysan : le grand producteur du pays. — Courtéa d'Argès. — Mariages, mœurs et coutumes. — La question agraire. — Les domaines de la couronne. — Les différentes cultures.

UNE capitale a toujours besoin d'un port : Bucarest a trouvé celui de Constantza. La voie ferrée qui relie ces deux villes traverse la Dobroudja, province triste et peu pittoresque, faite d'un grand plateau creusé par la nature et par les hommes, presque horizontal et sans relief. La végétation y est steppienne. De vastes étendues s'y succèdent, monotones; pourtant les tonalités y changent à chaque heure du jour. De nombreux tumuli y apparaissent qui gardent pour toujours peut-être les secrets du passé; çà et là quelques maisons blanches, des eaux dormantes qui lentement s'évaporent sur des sables dorés, de grands hérons qui attendent, perchés sur une patte, la faim et le poisson, des vautours, des émouchets constamment en chasse et, très haut, planant, rapides dans le ciel, de longues volées d'oies sauvages. Partout les

Digitized by Google

couleurs sont d'un éclat surprenant : le transformateur des steppes, le soleil, y sait varier ses effets mieux encore que sur la mer et sur la montagne; il peuple le désert des plus somptueux mirages, il éblouit l'homme par l'illusion de ses reflets et la magie de ses rayons. Je crois revoir en Dobroudja les merveilleuses steppes du Sud de la Russie, si troublantes pendant la nuit et, le jour, toutes pleines de grandeur et de majesté. Comme le petit Russien de l'Ukraine, comme le nomade de Sibérie, le Roumain aime sa steppe pour toutes les joies qu'elle lui donne, pour toutes les peines qu'elle lui cause, pour ses déserts où règne la mélancolie, pour ses horizons lointains et changeants, pour l'incomparable féerie de ses couchers de soleil qui remplissent de pourpre et de splendeur l'immense plaine où tant d'hommes vivent misérablement.

Le sol ne donne rien sans beaucoup d'efforts et la nature a des caprices que ne peut pas toujours vaincre le travail du laboureur. Le climat est trop dur : aux chaleurs excessives de l'été succèdent trop vite des hivers terribles; la pluie que les paysans font demander à Dieu par leurs popes ne leur est trop souvent donnée qu'avec parcimonie, elle ne suffit pas à rendre nourrissante une terre ingrate, arrosée de rivières qui se perdent dans les sables et qui s'évaporent avant d'arriver à la mer. L'eau des lacs est rarement potable : des sels, carbonates,

Digitized by Google

chlorures, sulfates alcalins s'y concentrent, dénaturant les pluies du printemps qui, peu à peu, ont formé des bassins dans d'anciennes vallées comblées par le loess ou le sable et dans des cuvettes creusées au milieu des dunes. L'insuffisance des précipitations atmosphériques provoque dans le sol une accumulation des sels ; aucune végétation forestière n'est possible et rarement un arbre apparaît à l'horizon dans la plaine immense et désolée.

Pantéleimon, située sur les bords d'un petit lac, est la première station importante, elle possède un grand monastère transformé aujourd'hui en hôpital et qui ressemble à un château fort. Branesci et Fundulea s'élèvent, elles aussi, non loin des lacs qui se succèdent sur notre route. On voit encore quelques bosquets, mais bientôt les arbres disparaissent, l'horizon s'éloigne monotone; on atteint enfin Fetesti où commence le viaduc que continue le pont métallique du Roi Carol!

La voie, de Bucarest à Constantza, franchit le Danube sur ce pont avant d'arriver à Tchernavoda. C'est une œuvre d'art magistrale et dont les Roumains sont très fiers; leur pont est le plus beau d'Europe après celui de la Volga à Syzrane dont la longueur est de 1 484 mètres. Il a été construit par l'ingénieur Saligny qui n'a fait appel pour collaborer à son œuvre — on aime à le répéter dans le pays — qu'à des ingénieurs roumains; le maté-

Digitized by Google

riel est dû à Fives-Lille et au Creusot. Le pont principal a 750 mètres de longueur et 30 de hauteur, mais le terrain étant marécageux et les crues du Danube s'étendant souvent très loin, les ingénieurs ont dû construire aussi de longs viaducs et jeter sur un bras secondaire un autre pont moins important. Ils ont dû surélever le terrain sur toute la largeur du marécage traversé. La dépense fut considérable, elle dépassa 35 millions de francs; l'inauguration eut lieu en 1895. A chaque extrémité se tient un soldat gigantesque, en bronze, qui semble avoir la garde du monument et du pays tout entier : la Roumanie, qui possède la liberté qu'elle a convoitée pendant tant de siècles d'esclavage, est aujourd'hui bien consciente de sa force et toujours prête à la défendre. Cette construction s'imposait : il fallait au pays un port de mer et une ligne le réunissant aux villes de l'intérieur. Braïla et Galatz sont de merveilleux ports fluviaux; grâce à des travaux de grand ordre, les gros navires peuvent y atterrir, mais il existe en hiver un obstacle contre lequel les hommes ne peuvent rien : les glaces arrêtent la navigation pendant une période dont la durée varie chaque année et qui est en moyenne de trois mois.

C'est près de Tchernavoda où un syndicat français vient de fonder une usine métallurgique, et qui apparaît pittoresque à l'ombre des saules, que

Digitized by Google

s'élevait jadis le tumulus le plus considérable et le plus artistique de la Roumanie. Les tumuli sont très nombreux dans tout le pays, on en compte plus de 5000 et ils portent le nom de « movila » (le mot russe « moguila » veut dire tombeau). On les trouve le plus souvent au milieu des steppes. Leurs architectes, Scythes, Romains et Tatars, les construisirent toujours dans des espaces découverts, mais il y en a aussi un assez grand nombre dans les forêts. Celles-ci se sont développées peu à peu, gagnant constamment du terrain sur les plaines : la terre des forêts nouvelles, l'analyse l'a prouvé, n'est pas, en effet, à proprement parler, de la terre de forêts, mais du « tchernoziom » brun foncé et noir. Le tumulus Adamclisi était attribué à Trajan, il avait 40 mètres de hauteur, une double frise en pierres sculptées et supportait un gigantesque trophée. Le monument menaçait ruine, on aurait pu le consolider ou le réparer intelligemment, et attirer, grâce à lui, à Tchernavoda, les touristes qui passent sans s'arrêter. Les Roumains, malheureusement, ont achevé l'œuvre du temps et agi comme lui, en barbares. Ils ont détruit le tumulus et envoyé à Bucarest les pierres, qui sont exposées maintenant dans le jardin du Musée.

Après Tchernavoda, le voyage continue monotone, les plaines succèdent aux plaines, les marais aux marais; des grands roseaux s'envolent des

Digitized by Google

oiseaux que guettent des vautours; des émouchets forment brochette, serrés les uns près des autres sur les fils télégraphiques de la ligne; et toujours, très haut dans le ciel, passent des oies sauvages. Nous atteignons cependant Constantza; déjà la vue est assez agréable sur le port dans lequel on fait de grands travaux; au loin, on aperçoit les énormes réservoirs rouges pleins de pétrole. La ville n'est pas grande et n'a rien de remarquable : une lourde église qui n'a qu'un seul mérite, celui de faire assez bien dans le paysage quand on contemple Constantza de l'autre côté du port; deux mosquées dont l'une est aujourd'hui fermée, et quelques grands hôtels. L'un de ces derniers porte inévitablement le nom de Trajan et, pour prouver une fois de plus qu'ils sont bien des Latins, les Roumains ont tenu à élever une statue à Ovide, qui se trouve ainsi condamné, comme il le fut de son vivant, à pleurer éternellement devant le Pont-Euxin.

Dans les rues règne une assez grande animation, les boutiques semblent bien achalandées, mais on ne voit pas de costumes anciens. On entend parler des langues très diverses et on peut observer les types les plus variés. Les musulmans sont très nombreux, comme d'ailleurs dans toute la Dobroudja où se trouvent 31 mosquées urbaines et 183 rurales. Leur chef spirituel est un mufti nommé directement par le cheik-ul-islam de Constantinople.

Digitized by Google

CONSTANTZA. LES RÉSERVOIRS A PÉTROLE.

CONSTANTZA. VUE DES NOUVEAUX DOCKS.

CONSTANTZA. L'ESTACADE D'UN DOCK.

Digitized by Google

Digitized by Google

Je vais tout d'abord à la Préfecture, grand monument très quelconque, et l'on me confie à un ingénieur qui doit me faire visiter le port, et surtout le dock colossal, chef-d'œuvre que les Roumains sont sur le point d'achever. Il existe à Galatz et à Braïla des docks du même genre, moins grandioses cependant et c'est peut-être la critique qu'on pourrait émettre : les constructions faites à Constantza semblent, au premier coup d'œil, trop importantes pour le port. Les céréales iront d'ailleurs toujours en été plus facilement par eau, c'est-à-dire de façon moins coûteuse, à Braïla ou à Galatz qu'à Constantza, mais l'hiver, comme je viens de le dire, le Danube gèle, la navigation cesse et les ports du fleuve sont presque séparés du monde. A Constantza, le commerce n'est jamais entravé : la ville se trouve sur une mer libre de glaces même pendant la plus dure saison.

Les Roumains ont tenu à tirer le meilleur parti possible de la situation. Il faut reconnaître que leur œuvre est superbe et le travail exécuté incomparable. Mais leurs efforts ne s'arrêteront pas là; le port doit être considérablement agrandi; les quais auront une longueur de 6 600 mètres, la profondeur minima des bassins sera de 8 m. 25. Tous ces travaux doivent être terminés en 1914 et la dépense totale dépassera 100 millions. La rade est abritée contre la mer par trois digues construites

Digitized by Google

sur un lit naturel de rochers recouverts par des blocs artificiels en béton armé.

Le dock se compose de quatre énormes bâtiments en ciment armé d'une hauteur de 40 mètres. Chacun d'eux, avec toute sa machinerie, revient à plus de 4 millions. Tout y marche à l'électricité. Les wagons amenés de la gare centrale jusqu'au port sont tirés par des machines électriques pareilles à celles dont on se sert, à Paris, à la gare du quai d'Orsay; celles-ci les font pénétrer sous les longues voûtes du monument; sous chaque voûte, quatorze wagons peuvent entrer et être déchargés à la fois; l'opération se fait avec une rapidité prodigieuse : des grilles sont adaptées au plancher, on ouvre les côtés des wagons et les céréales qui s'en échappent tombent dans d'immenses entonnoirs où elles sont pesées automatiquement; le long des piliers une aiguille permet de constater leur poids; chaque entonnoir a la capacité de deux wagons. Des élévateurs enlèvent alors les grains dont les poussières ont été aspirées et qui sont envoyés, sur de larges bandes mécaniques, dans les silos. Les silos où les céréales vont être conservées jusqu'à leur embarquement, pareils à de gigantesques cellules de ruches, à la forme hexagonale, ont au centre une profondeur de 30 mètres; chaque silo contient quatorze wagons et le magasin entier 2 000. Le grain peut être conduit enfin à l'étage supérieur où il est trié auto-

Digitized by Google

matiquement, grâce à un appareil ingénieux. Dans une autre salle, les orges sont ébarbées. Après chacune de ces opérations, les céréales sont pesées, toujours automatiquement.

Devant les docks, une longue estacade de 570 mètres a été établie, travail fait exclusivement par les Roumains; les magasins communiquent avec elle, et trois rangées de quatre navires chacune, venant s'aligner devant elle, peuvent être chargées à la fois. De l'étage supérieur, nous contemplons les bassins où sont arrêtés de grands bateaux, et l'ingénieur qui me conduit me dit non sans fierté : « Dans quel port d'Europe pouvez-vous trouver installation mieux comprise? L'aménagement de Constantza sera la gloire de notre pays! »

L'ingénieur qui me parlait ainsi aurait pu ajouter que l'État roumain est un excellent commerçant : il a eu la prétention de supprimer les monopoles et d'empêcher les commissionnaires d'accaparer les bénéfices aux dépens des paysans et il s'est imposé à lui-même le soin de jouer ce rôle d'intermédiaire. Les paysans n'y perdent peut-être pas beaucoup moins, mais lui y gagne beaucoup plus.

Le peuple roumain, en effet, est avant tout composé d'agriculteurs, et les céréales, pour le commerce desquelles on a fait tant de dépenses, constituent plus de 75 pour 100 de l'exportation total du pays. La Roumanie envoie, en moyenne, à

Digitized by Google

l'étranger, 250 millions de blé, 38 à 40 d'orge, 20 à 25 de seigle, 10 de farine, 50 à 100 de maïs. Le blé, cultivé surtout en Valachie, donne en moyenne 27 millions d'hectolitres par an, presque toujours de qualité supérieure; le maïs qu'on trouve partout, mais surtout dans la montagne et qui forme la nourriture essentielle des paysans, produit 25 millions d'hectolitres environ; l'orge qui pousse en Dobroudja, 8 millions, et le seigle, dont on s'occupe surtout en Moldavie, 25 millions. Mais les années se suivent et ne se ressemblent pas; ce proverbe est trop vrai en Roumanie, pays où trop souvent, pour cause de sécheresse, des récoltes mauvaises succèdent à d'admirables moissons.

Si les céréales tiennent la première place sur le marché de Constantza, le pétrole vient ensuite. C'est, par ordre d'importance, le second des produits roumains pour l'exportation. Le bassin créé pour l'embarquement du pétrole a une profondeur de 9 m. 35; une passe, longue de 40 mètres, le fait communiquer avec le reste du port: elle peut être fermée par une porte flottante qui l'isole en cas d'incendie et quatre bateaux de 150 mètres de longueur peuvent être chargés simultanément. Tous les feux sont éteints sur les vapeurs avant d'y pénétrer, la manœuvre pour les y amener est faite au moyen de câbles mus à l'électricité. Les trains à pétrole venus de la région de Campina et de Moréni,

Digitized by Google

UNE MAISON DE PAYSANS.

LA BAIE DE CONSTANTZA.

Digitized by Google

Digitized by Google

composés le plus souvent de trente-trois wagons-citernes, arrivent sur une voie spéciale et s'arrêtent sur une falaise assez élevée. Des tuyaux métalliques sont alors adaptés à chaque wagon, les produits divers apportés par le train, pétrole brut, pétrole lampant, huiles, benzine, résidus, s'écoulent dans les réservoirs dont la capacité est considérable : en moins d'une heure et demie un train entier est déchargé.

Le bois et le sel viennent, dans les statistiques, loin derrière les céréales et le pétrole, mais de beaucoup avant toutes autres exportations. Le bois est apporté des forêts et des montagnes : en 1909, 55 millions de kilogrammes furent expédiés en Égypte, en Italie, en Hollande et en Tunisie. Mais le marché préféré pour les bois est celui des ports de Braïla et surtout de Galatz. Quant au sel (6 280 tonnes en 1909), il est acheté par l'Égypte et la Turquie.

Tout ce commerce a fait naître une flotte importante, chaque année on constate que les bateaux roumains sont plus nombreux, mais on voit pourtant plus souvent le pavillon étranger que les couleurs nationales. En 1909, 690 bateaux sont entrés à Constantza jaugeant 932 807 tonnes. L'Autriche y occupait le premier rang par le nombre des navires, mais l'Angleterre la dépassait un peu au point de vue du tonnage. La France ne venait qu'au huitième rang.

Digitized by Google

Les vapeurs français entrés dans le port de Constantza appartenaient tous à la Compagnie Fraissinet et à celle des Messageries maritimes. Nous chargeons des céréales, du pétrole, du bois, du cuivre, des peaux, des soies, des légumes et des poissons. Les bateaux russes ne sont pas très nombreux; on les voit plus souvent à Galatz et à Braïla qu'à Constantza : ils viennent chercher dans ce dernier port le granit de la Dobroudja, avec lequel sont pavées, non seulement les rues de Bucarest, de Galatz et de Braïla, mais celles de Tiflis, de Sébastopol et d'Odessa. Jusqu'en 1895, les transports maritimes étaient assurés exclusivement par des vapeurs étrangers; c'est à cette époque que fut inaugurée la première ligne de navigation maritime de Contantza à Constantinople. Depuis on en créa d'autres, la ligne orientale qui va de Constantza à Constantinople, le Pirée, Mitylène, Smyrne et Alexandrie et la ligne occidentale qui aboutit à Rotterdam. Sur le Danube, la Roumanie possède 13 vapeurs, 11 remorqueurs, 57 péniches, 12 bateaux étanches, desservant sept lignes de passagers entre les villes de Roumanie, de Bulgarie et de Serbie, et deux de marchandises partant de Turn Sévérin pour aller l'une à Soulina, l'autre à Ratisbonne.

Le mouvement du port était, en 1879, de 251 bâtiments, en 1899, de 602; il a été, en 1911, de 996. Aux mêmes années la jauge totale a passé de 71 377 ton-

Digitized by Google

neaux à 578 590 et à 1 249 181, et la population de la ville qui était de 5 000 habitants a atteint 12 000 et enfin 25 000. Le grand travail entrepris par les Roumains n'est pas achevé ; on construit en ce moment une cale pour navires de 900 tonneaux et deux formes de radoub. D'autres projets sont mis à exécution : nouvelle gare, douane, ateliers. Il faudra ensuite construire les sémaphores qui manquent et améliorer le service de pilotage et de remorquage qui fonctionne déplorablement.

Pour amener encore plus de marchandises à Constantza, on établit le tracé d'une voie ferrée nouvelle qui réunira Tulcéa au grand port maritime de la Roumanie : la construction de cette ligne coûtera environ 25 millions. Les travaux seront mis en adjudication et, pour éviter que les entrepreneurs ne soient trop nombreux, les concessions seront divisées en portions d'au moins 3 ou 4 millions.

« C'est pour nos paysans que nous faisons tous ces sacrifices, me dit l'ingénieur qui me guide à Constantza. Nous voulons qu'ils écoulent plus facilement leurs céréales, qu'ils connaissent chaque année plus de bien-être, qu'ils s'enrichissent peu à peu !... »

Les pauvres paysans en ont vraiment besoin !

C'est à Courtéa d'Argès que, pour la première fois, je me trouve au milieu des paysans. Je m'y suis

Digitized by Google

rendu par la voie ferrée traversant une partie de la campagne roumaine qui fut si souvent comparée à la Lombardie et qui lui ressemble, en effet, par la fécondité de son sol et le charme de ses horizons. Hélas, elle n'est pas comme la douce terre de l'Italie du Nord, protégée contre les vents du Nord-Est qui rendent le climat parfois si sévère et qui font succéder aux chaleurs extrêmes des froids très rigoureux. Courtéa d'Argès, « la cour d'Argès », fut fondée au XVIe siècle. Des monuments qui rappellent sa splendeur, il ne reste qu'un monastère ou une église et un modeste palais. Je demande à une dame et à une jeune fille qui passent de m'indiquer mon chemin. Elles me répondent en bon français et me conduisent elles-mêmes jusqu'à la cathédrale, en suivant une route pleine de gens endimanchés. Partout, dans de toutes petites auberges, filles et garçons dansent et chantent accompagnés par les instruments du pays.

L'église que nous visitons est la plus célèbre de Roumanie. On nous en a montré la caricature grossière dans le palais roumain de l'Exposition de 1900 qui, acheté par un marchand d'Essonnes, est devenu ce qu'il méritait d'être, un magasin d'ustensiles de ménage dans une vilaine ville de la grande banlieue.

Sous les rayons du soleil, le monument blanc et or resplendit au milieu d'un gentil paysage. Les tours torses dont il est orné, malgré leur forme

Digitized by Google

COURTÉA D'ARGÉS. PAYSANS ENDIMANCHÉS SE PROMENANT DANS LES RUES.

Digitized by Google

Digitized by Google

désagréable à la vue, ne déplaisent pas trop. De très beaux médaillons aux arabesques harmonieuses et variées en décorent joliment les murs élevés. L'intérieur, aux imposantes colonnes, est somptueux, l'éclat des dorures éblouit les yeux et empêche de voir la régularité trop froide des mosaïques et le manque de vie des portraits. Devant l'église s'élève un dais bleu et doré; derrière elle, au fond du jardin, le moine qui me guide appelle palais un grand bâtiment en briques rouges que j'avais pris pour un hôpital ou pour les écuries princières d'un seigneur. Je demande à la dame qui m'accompagne si l'on peut donner quelque chose pour les pauvres du moine. « Donnez toujours, sans rien dire, me répond-elle, ce sera pour lui, car c'est lui, le pauvre. »

Et nous rentrons à la ville après avoir bu à la source sainte qui coule près de l'église et calme les maux et les chagrins. Les parents de Mlle Nathalie Pétrescu — c'est le nom de la jeune fille qui me conduit — ont préparé un goûter à la roumaine : eau pure et confitures, café et gâteaux, et je garde un souvenir reconnaissant au pays où l'hospitalité très douce apparaît sous la forme de deux charmantes femmes, si simplement, au détour d'un chemin.

Dans les rues, les paysans passent et repassent. J'admire la grâce intelligente et la souple élégance

Digitized by Google

des hommes, les beaux yeux des femmes, si jolies avec leurs corsages brodés et leurs jupes lamées d'argent; elles portent des tabliers rouges parsemés de fleurs d'or et de grands fichus de mousseline parent très gracieusement leurs têtes.

« Oui, c'est dimanche aujourd'hui, me dit-on. Vous voyez nos paysans en tenue de fête sous un soleil qui rend plus éclatantes les couleurs des costumes, fait étinceler les broderies des corsages et les perles dorées des colliers. Tout cela n'est qu'illusion. Tout à l'heure, ils ôteront leurs beaux atours dans une misérable chaumière ou dans une hutte à moitié creusée en terre où ils retrouveront toutes les tristesses de la vie, la souffrance et la nuit. Aux pauvres gens, tout est peine et misère !... »

Après un jour d'oubli trompeur, la paysanne rentrée chez elle revient, en effet, à la réalité. Toute sa vie elle a peiné; seules ses premières années furent insouciantes et douces, quand, toute petite et presque nue, elle jouait dans la poussière des chemins. Plus grande, il a fallu partager avec sa mère, vieille avant l'âge, les travaux des champs et les soins du ménage. Puis, l'heure du mariage a sonné !

Le temps n'est plus des foires aux filles où les jeunes gens allaient choisir leurs fiancées, tandis que le notaire, perché dans un arbre, présidait à la cérémonie. Une vieille dame est venue un soir —

Digitized by Google

les vieilles Roumaines aiment beaucoup à s'occuper de mariage — elle a mystérieusement parlé aux parents. Le lendemain, un messager du jeune homme a apporté une bouteille d'eau-de-vie qu'on a bue à la ronde et, désormais fiancée, la jeune fille a vu, toute émue, paraître celui qu'elle allait appeler son époux.

Chez les pauvres gens, les préparatifs d'une union ne sont pas longs, le jour des noces, un dimanche, est vite arrivé. La veille, les amies ont aidé à faire le bouquet de l'épousée et la cocarde du marié. Elles ont fait entendre des chansons ironiques et plaintives : tout n'est pas rose dans un ménage; un mari n'est pas agréable tous les jours; il boit souvent plus qu'à sa soif; il aime les yeux jolis et sa fidélité n'est pas à toute épreuve; la femme est faite pour souffrir, l'homme pour être souffert. La fiancée n'a cru tout cela qu'à moitié : il lui semblait si bon de penser qu'elle aurait bientôt dans ses bras de tout petits êtres qui consolent de tout, dont les mains mignonnes sont pleines de caresses et les lèvres roses prodigues de baisers !

Le lendemain, on l'a réveillée à coups de fusil, son fiancé s'est présenté à cheval au son de la musique des tsiganes, suivi du garçon d'honneur qui portait le *brad* dont il ne devait pas se séparer, même à l'heure de la danse, branche de sapin symbolique à laquelle pendaient de longues bande-

Digitized by Google

rolles et que surmontait une croix attachée par un ruban rouge. Puis on l'a enlevée comme on le faisait jadis, on a cassé sur sa tête un pain azyme dont elle a mangé un des morceaux avant qu'ils ne soient jetés au vent. A genoux, elle a demandé à ses parents pardon de toutes ses fautes et sa mère lui a donné sa bénédiction en pleurant. Enfin le pope l'a mariée et, après le dîner et le bal, elle est entrée chez son époux. Oui, les bébés sont venus, mais trop vite et trop nombreux. Elle les a nourris, bientôt on leur a, pour la première fois, coupé les cheveux et les ongles, après avoir cassé sur leur tête un gâteau selon l'usage des vieux paysans. Et toutes ces petites bouches ont faim : il faut travailler beaucoup pour vivre mal. De la bouillie de maïs tous les jours; la viande coûte cher, on garde l'agneau pour Pâques, l'oie ou le cochon pour Noël. Les fêtes religieuses, seules, apportent un peu de joie et de repos : on remercie Dieu du trop peu qu'il donne et, comme si l'on était des gens riches, le jour de la Saint-Georges, on pare la pauvre maison de jolies branches de tilleul verdoyant.

C'est ainsi que les années passent monotones, avec plus ou moins de chagrins et toujours beaucoup de misère. Les vieux parents s'en vont dans un monde meilleur. On met dans leur cercueil le bâton nécessaire pour traverser le Jourdain et

Digitized by Google

COURTÉA D'ARGÈS. L'ÉGLISE.

COURTÉA D'ARGÈS. GROUPE DE PAYSANS.

Digitized by Google

moyennant un fermage en argent ou une sorte de dîme payée en nature. Il ne faut pas juger, par ce qui se passe chez nous, des coutumes d'affermage en Roumanie. Le grand propriétaire ne partage pas ses terres en plusieurs fermes, ce qui serait excellent pour le paysan. Il préfère donner toute sa propriété, qui a parfois des milliers d'hectares, à un entrepreneur qui n'est pas un agriculteur de métier. C'est un chef d'administration plutôt qu'un cultivateur. Il exploite la propriété en exploitant aussi son maître et, du même coup, tous les pauvres gens qui sont amenés à y travailler. Améliorer la terre, aider les paysans pour qu'ils puissent fournir, grâce à une santé meilleure, un travail plus rémunérateur, ne l'intéresse guère; il ne pense qu'au bénéfice qu'il va pouvoir réaliser.

Dans ce pays de grande propriété où un rapprochement serait si nécessaire entre les riches et les pauvres, les possesseurs de la terre et les travailleurs se connaissent mal. Ils sont ainsi séparés par une cloison étanche : les fermiers, Juifs en Moldavie, Grecs en Valachie, ce qui ne vaut guère mieux. Ceux-ci, par leur rapacité et par leurs exactions, sont en grande partie responsables des tristes événements du passé. Fatigué de souffrir, le peuple s'est un jour soulevé; ce qu'on a appelé la révolte des paysans fut, à vrai dire, un commencement de révolution. Le feu, qui n'est pas éteint et qui cou-

Digitized by Google

UN VILLAGE DE LA MONTAGNE.

DANS LA MONTAGNE ROUMAINE.

Digitized by Google

Digitized by Google

vait depuis longtemps partout, se déclara en Moldavie; de campagne en campagne, de village en village, il se propagea rapidement. Des fermiers furent massacrés, coupés, dit-on, en morceaux. C'étaient là de terribles représailles qui en appelèrent d'autres. On fit marcher l'armée, on tira le canon sur quelques villages; l'un d'eux fut même complètement détruit. Mais si l'on tue des hommes à coups de canon, on ne tue pas des idées. Les réformes qu'on a exécutées étaient sans doute nécessaires, elles n'ont pas été suffisantes. De nouvelles mesures s'imposent si l'on désire que la révolution ne soit qu'une évolution.

« C'est chez nous comme chez vous, me disait un professeur de Bucarest : on fait trop de politique pour en faire de la bonne. Ceux qui nous dirigent descendent de Protée. Suivant les occasions, nos politiciens changent de forme et de couleur. Je suis oiseau, voyez mes ailes. Je suis souris, vivent les rats. Ils se rapprochent du peuple non pour lui être utile, mais pour s'en servir. Ils flattent ses passions qui les intéressent plus que ses besoins! »

Pour rendre la conciliation plus facile, on a créé des juges ambulants qui sont chargés de décider dans les différends qui surviennent entre les fermiers et les paysans. Ils n'arrivent à contenter personne car leur sentence est partiale : on la peut prévoir avant même qu'elle ne soit rendue. Le mot de

Digitized by Google

Me Guérin est vrai partout : « La loi, je la tourne, donc je la respecte ! » Les fermiers de la Roumanie, s'ils sont de mauvais cultivateurs, sont des procéduriers incomparables. Les contrats qu'ils donnent à signer aux paysans sont équivoques; chaque clause cache un piège ou dissimule un danger. Ceux qui ne savent pas lire, et qui ne voient pas plus loin que ce qu'on leur dit, signent leur ruine et leur condamnation. En Moldavie, la situation est particulièrement compliquée : souvent les paysans n'ont rien; pour travailler la terre, ils doivent se servir des chevaux et de la charrue que leur fournira le fermier; ce sera là comme un capital qui leur est confié et dont on attend même un dividende exorbitant. Après une saison de peine, c'est parfois le travailleur qui doit encore à l'employeur. Les étrangers qu'on engage ne sont pas plus heureux. J'ai connu des paysans serbes qui, ayant signé un engagement léonin avec de tels fermiers, se trouvaient avoir des dettes après avoir travaillé de longs mois. On leur interdisait même de rentrer dans leur pays. Les Roumains qui vont en Serbie sont plus heureux. C'est la condamnation même de ce qui se passe en Roumanie et la situation peut devenir très grave, si l'on ne cherche pas les moyens de la résoudre justement.

Les banques pèsent parfois très lourdement sur les paysans. Il y a maintenant en Roumanie une so-

Digitized by Google

ciété de crédit foncier, une banque agricole et un crédit agricole. C'est ce dernier établissement qui prête aux agriculteurs des sommes qui ne peuvent dépasser mille francs au taux de 10 pour 100. Les prêts sont effectués sur garanties. C'est lui aussi qui vient en aide aux villageois qui s'installent sur les terrains vendus conformément à la loi sur l'aliénation du bien d'État. Citons enfin les banques populaires et la caisse centrale de ces banques, qui sert spécialement à faciliter le crédit personnel des paysans. Grâce à elles, ceux-ci ont pu s'organiser en quelques sociétés corporatives.

Pour l'enseignement agricole, il existe un Institut national d'agriculture et les fermes modèles établies par le roi dans ses propres domaines; les ouvriers employés par lui sont plus heureux que les autres. Le roi est d'ailleurs populaire, bien que chez les paysans de Moldavie, ce soit souvent le portrait du Tsar de Russie qu'on voit à la place d'honneur, à côté des images saintes.

Les domaines de la Couronne se composent de douze terres : Malini, Sabassa, Borca, Bicaz, Clabucetul-Taurului et Dobrovetz sont situées dans la région montagneuse; Domnitza, Ruzetzu, Cocioc, Gherghitza, Segarcea et Sadovaia dans la plaine. Elles furent données en apanage à la Couronne par le Parlement roumain. Le roi, qui est de race étrangère, ne possédait rien en Roumanie, et le

Digitized by Google

célèbre ministre Jean Bratiano, portant la proposition devant les députés dont il réclamait le vote, prononça ces paroles restées célèbres :

« Le roi a désiré être propriétaire roumain et moi j'ai voulu qu'il soit le premier propriétaire terrien de notre pays. »

L'idée du ministre roumain était de donner plus de prestige à la royauté et de créer entre elle et la classe rurale un lien solide. Le roi devenait propriétaire foncier, agriculteur, éleveur et même paysan. Il lui appartenait de faire de ses domaines des modèles où son peuple puiserait des leçons, et, il faut le reconnaître, l'organisation de ses terres est à citer en exemple à tous les Roumains. La direction en fut donnée à M. Jean Kalindéro. Un choix meilleur ne pouvait pas être fait. L'œuvre qu'il a accomplie a été conduite avec méthode et intelligence. Les domaines de la Couronne ont une superficie totale de 132 112 hectares; les deux plus grands sont ceux de Malini (28 799 hectares) et de Sadovaia (20 112); le plus proche de Bucarest est celui de Cocioc, dont fait partie Péris que, sur la recommandation de M. Kalindéro, j'eus toute liberté de visiter.

Devant la gare, j'aperçois, en descendant du train, la chancellerie du domaine : c'est là qu'on me reçoit; on me conduit ensuite dans les salles d'un petit musée où sont réunies toutes les choses que

Digitized by Google

savent fabriquer les paysans et tous les produits de leur industrie agricole et ménagère. Le maître potier me montre les poteries exposées dont il a raison d'être très fier : les dessins sont originaux et les couleurs plaisantes. Il est officiellement attaché à l'Administration qui lui demande de faire deux élèves nouveaux chaque année. Le sens artistique du Roumain est indéniable; il se montre quelquefois dans les plus modestes objets. L'industrie domestique mérite d'attirer l'attention des voyageurs. Elle est due, avant tout, aux femmes : vêtements, bonnets, manteaux, lingerie sont faits dans la maison même ou chez les villageois voisins. Il en est de même pour les ustensiles de ménage, presque toujours en bois, pour la poterie dont la forme est archaïque et amusante, pour les paillassons, les nattes et les paniers habilement fabriqués avec de grands roseaux. Pour la chaudronnerie, comme pour les instruments de musique, il y a des spécialistes, et, dans l'art de la broderie, la femme roumaine ne craint personne.

Non loin de la chancellerie s'élève le moulin. Les paysans y peuvent toujours apporter leur blé qui est transformé en farine, un douzième en reste acquis à l'administration pour le soin et la peine qu'elle a pris.

L'élevage en Roumanie est en décadence. Les familles s'augmentant, on a dû supprimer les pâtu-

Digitized by Google

rages et mettre en culture les terres jadis destinées aux troupeaux. Peu à peu les races dégénèrent et il est indispensable, aujourd'hui, d'améliorer par des croisements le gros bétail et les chevaux. Les paysans n'ont jamais compris ce qu'est un élevage rationnel. Ils ne possèdent que de mauvais étalons et de piètres taureaux : la Régie des domaines, inquiète de l'avenir, met gratuitement les siens à leur disposition. Il y a, à Péris, 5 taureaux et 96 vaches, qui tous viennent de Suisse; les petits sont rarement élevés par leurs mères, on les confie aux vaches roumaines qui leur servent de nourrices; celles-ci ont moins de lait que les autres, mais assez pourtant pour allaiter leurs nourrissons. Les taureaux suisses sont payés 1 500 francs plus 150 francs pour le transport. Ils vivent dans des étables construites suivant les lois de la plus sévère hygiène : une propreté remarquable y règne et l'administration les surveille avec le plus grand soin. Un petit Decauville passe devant les étables pour en faciliter le nettoyage et pourvoir à l'alimentation des veaux. Partout la température reste égale, atteignant un degré fixé par de savants spécialistes; une machine est chargée de ce service, c'est elle aussi qui met en mouvement des appareils divers utilisés pour la préparation du fourrage, pour le transport des eaux d'abreuvement, pour la fabrication des fromages. Il y a une laiterie modèle qui

Digitized by Google

renferme une pièce pour le moteur, une pour la fabrication des fromages, une pour celle du beurre et deux caves dont la température est réglée par des machines.

La vacherie comprend un bâtiment principal, pour 100 vaches, et deux ailes, l'une pour les poulains et les jeunes taureaux, l'autre pour les veaux à la mamelle. Une infirmerie a été construite à l'écart et contient, pour les bêtes malades, quatre compartiments de trois places chacun. C'est dans des étables spéciales que sont logés les porcs qui ont en outre à leur disposition une cour, au milieu de laquelle se trouve un assez grand bassin.

Je visite la fromagerie où l'on fait des fromages de toute sorte : gruyère, brie, camembert. Ils ne sont pas mauvais et rappellent assez bien ceux dont ils portent les noms. Mon guide m'affirme, à tort, que parfois ils sont meilleurs.

« Si on leur avait donné des noms roumains, me dit-il avec conviction, c'est peut-être eux qu'on vendrait à l'étranger ; les vôtres ne sembleraient plus que de la contrefaçon ! »

La vannerie est peu intéressante à Péris, la corderie est peut-être plus importante ; les cordes sont faites avec du chanvre cultivé sur le domaine même. Je visite enfin la maison très élégante et de vieux style roumain qui a été construite pour le chef de la régie ; les magasins, les ateliers, la pé-

Digitized by Google

pinière pleine d'admirables et d'exquis raisins, le rucher modèle qui remplit toute une maison et qui fournit un miel très fin. Le vin roumain est bon, mais il se conserve peu de temps ; certains propriétaires croient que les paysans ne savent pas s'y prendre pour le faire. M. Lahovary, ministre de Roumanie à Paris, a même engagé un spécialiste de Bordeaux pour donner des leçons aux ouvriers de ses vignobles.

Nous sommes ici dans une des terres du domaine agricole qui en contient huit en y comprenant Dobrovetz et Malini qui sont dans la région des collines. Les terres de la montagne forment le domaine forestier : là, les occupations des paysans changent, l'élevage du mouton est plus développé et les grandes scieries apparaissent.

L'administration des domaines comprend trois sections : la section agricole, la section forestière et celle de la comptabilité. Le service extérieur est divisé en dix circonscriptions à la tête de chacune desquelles est un chef de régie, toujours spécialiste en l'art de l'agriculture ou de l'aménagement des forêts. Le personnel agricole comprend 15 chefs de culture, 6 sous-chefs, 10 comptables, 44 surveillants, 8 magasiniers, 7 mécaniciens, 7 forgerons, 2 apiculteurs et 12 jardiniers ; quant au personnel forestier il est composé de 10 sylviculteurs, 2 comptables et 116 gardes.

Digitized by Google

LE COSTUME ROUMAIN.

PÉRIS. CHANCELLERIE DU DOMAINE DE LA COURONNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

« Impossible de faire plus grande chose avec moins de gens », dit quelqu'un derrière moi au moment où l'on me donne ces explications.

C'est le maître d'école. Il se présente à moi et me demande d'entrer chez lui.

« Vous ne pouvez pas nous quitter, me dit-il, sans avoir visité notre école. Quelle idée exacte pourriez-vous avoir de la Roumanie si vous ne voyez pas nos enfants. »

La Régie des domaines a, en effet, construit des écoles ; elle fournit tout le matériel à l'enseignement, cahiers, livres, mappemondes. Le chant et la gymnastique sont compris dans le programme de l'enseignement. Les enfants ont de bonnes figures ; ils ne semblent pas trop intimidés par ma présence et une gentille petite Roumaine me montre gravement sur une carte la place où se trouve Paris. Le maître, tout souriant, me dit en me désignant ses élèves : « Voici l'avenir de la Roumanie ; il est très grand et pourtant il tient dans ces toutes petites mains ! »

Le chef de la chancellerie qui nous écoute, s'avançant vers nous, me dit alors :

« Tous ces enfants seront des paysans. Nous sommes un peuple de cultivateurs : les céréales c'est l'or de la Roumanie. L'élevage, au contraire, vous le savez sans doute, est en décadence. Le bétail n'a pas grande valeur chez nous, la population

Digitized by Google

peu dense ne consomme guère de viande et, par suite de difficultés qui sont surtout d'ordre douanier, il est difficile d'exporter nos bœufs. Nous possédons d'ailleurs d'immenses plaines d'une extrême fertilité. »

Et tandis que nous nous promenons sous les treilles, mes compagnons me font tout un cours sur les productions du pays. La superficie totale de la Roumanie dépasse 13 millions d'hectares : plus de la moitié en est cultivé, un quart est couvert de forêts, le reste est encore inculte. En Moldavie, sur le plateau, 47 pour 100 des terres sont labourées et, dans la montagne, 20 pour 100 seulement; en Valachie, on en compte 35 pour 100 en Olténie et 62 pour 100 dans la plaine. La Dobroudja avec ses vastes espaces marécageux est la région la moins perfectible du royaume.

Comme le disait si justement le chef de la chancellerie, les céréales, c'est l'or de la Roumanie : elles constituent la culture caractéristique, la culture par excellence du pays. La composition géologique du sol de la plaine de Valachie et des collines moldaves leur convient à merveille : on trouve partout à la surface une couche de loess dont l'épaisseur atteint parfois quelques mètres et dont la partie supérieure a été transformée en tchernoziom par la décomposition de débris organiques. Le loess, en Valachie, repose sur un mélange de

Digitized by Google

sable, de gravier et d'argile qui s'appuie sur d'autres couches d'argile plus anciennes; en Moldavie il s'étend sur des couches tertiaires niogènes. Par sa nature même le sol peut emmagasiner beaucoup d'eau, ce qui est très utile pour l'agriculture dans un pays où les étés sont souvent très secs : compact, il demande à être labouré profondément.

Les céréales sont, par ordre d'importance, le blé, le maïs que suivent de très loin, dans les statistiques, l'avoine, l'orge, le seigle, le millet et le sarrasin. A elles toutes, elles représentent 82 pour 100 de la production totale du royaume. La valeur de la récolte atteint parfois un très gros chiffre : en 1910, qui fut une année favorable, elle dépassa 1 300 millions; le blé, à lui seul, était compté pour 300 millions de francs, mais si les deux produits étaient aussi distants au point de vue de la valeur, ils se rapprochaient beaucoup au point de vue de la quantité : on avait récolté en effet 39 millions d'hectolitres de blé et 36 500 000 de maïs. Le maïs, par contre, dépasse le blé si l'on considère l'étendue des terres exploitées : pourtant depuis quarante ans la superficie des champs ensemencés en blé a doublé. C'est en Valachie, dans les districts voisins du Danube, que le blé est surtout cultivé, on s'en occupe moins en Moldavie, il n'y en a que très peu dans la montagne.

Le froment roumain est excellent, il est très

Digitized by Google

riche en gluten et son poids lourd est toujours une preuve de sa qualité. La moyenne du rendement deviendra certainement plus élevée, celle de la grande culture dépasse de beaucoup celle de la petite, ce qui prouve bien que la production, quand les procédés d'exploitation des terres deviendront plus rationnels, sera meilleure et plus rémunératrice.

La culture du maïs est assez uniformément répandue partout; dans tous les districts, des champs de maïs s'étendent jusqu'à l'horizon. Il constitue, on l'a vu plus haut, la nourriture fondamentale du peuple, nourriture qui n'est parfois accordée que très parcimonieusement. Si l'on considère les chiffres publiés, on voit que la production de ce pain quotidien est sujet à des variations redoutables, qui sont dues avant tout aux caprices du climat : on ne sème le maïs qu'au printemps, il lui faut de la pluie; si l'été torride vient trop tôt, tout le travail des villageois est perdu. Quand deux années mauvaises se succèdent, elles amènent la ruine avec la famine : la Roumanie tout entière est atteinte et le commerce général est arrêté.

Les autres céréales ont relativement peu d'importance, l'orge pousse en Dobroudja et dans les environs de Braïla, l'avoine dans la même région ainsi que dans la Moldavie septentrionale, le seigle dans les districts de Galatz et de Braïla. Seuls les

Digitized by Google

Moldaves s'occupent du sarrasin, le millet est semé surtout par les musulmans.

La Roumanie fournit en outre environ 8 millions de quintaux métriques de fourrages naturels et 4 1/2 de fourrages artificiels. Parmi les plantes oléagineuses et textiles, il faut citer le colza, le lin et le chanvre.

Le colza qu'on cultive en Valachie a, au point de vue du rendement, des variations plus grandes encore que le maïs. C'est une culture qui enrichit et qui ruine tour à tour. Il faut faire les semences à la fin de juillet et dans des conditions favorables, la collaboration de la pluie est alors indispensable. Le lin se trouve dans les environs de Constantza ; il donne jusqu'à 130 millions d'hectolitres de graines et 20 000 quintaux métriques de filasse. Le rendement du chanvre, qui pousse uniquement dans la montagne, est très inférieur, c'est d'ailleurs la moins répandue des plantes oléagineuses : on le cultive surtout, comme le lin d'ailleurs, pour la filasse qu'on en tire et qui est très utilisée dans l'industrie domestique.

Les légumineuses et les tubercules sont évalués à 30 millions de francs environ : les haricots à eux seuls représentent plus des deux tiers de cette somme : c'est en quelque sorte le légume national ; il croît parfois dans des terrains qui lui sont propres, mais, plus souvent encore, à l'ombre des épis

Digitized by Google

de maïs; le cultivateur n'a qu'un champ pour les deux produits dont il peut ainsi s'occuper en même temps. Les pommes de terre se plaisent surtout en Moldavie et servent en partie à la fabrication de l'alcool. Les plantes potagères, choux, oignons, melons, pastèques et potirons, sont évaluées à 14 millions par an.

Parmi les plantes industrielles, la betterave à sucre tient le premier rang, suivie de très loin par le tabac. La Roumanie produit 300 000 quintaux métriques de betteraves et cette culture est encore limitée, car la consommation du sucre est faible on accorde aux fabriques de sucre une grande protection douanière, ainsi qu'une prime de 16 centimes par kilog. Les industriels établis en Roumanie et parmi lesquels on compte des Français, ont pu, grâce à ces privilèges, s'assurer du marché intérieur et supprimer presque complètement l'importation du sucre étranger.

On voit par ces données quelle est la force productive du pays et son prodigieux développement économique. Si la vie du paysan peut sembler très dure, il faut dire que des lois nouvelles sont venues pour soulager son sort, on lui épargne de trop lourds impôts et depuis 1911 l'État a renoncé même à l'impôt foncier sur toutes les petites propriétés rurales ne dépassant pas six hectares.

Tout en discutant de ces diverses questions, mes

Digitized by Google

UNE RUE, DANS UN VILLAGE DE LA PLAINE.

Digitized by Google

Digitized by Google

nouveaux amis de Péris m'accompagnent jusqu'à la gare où ils m'offrent de jolis petits pots fabriqués par les paysans.

« Nous nous sommes longtemps promenés sous les treilles, me dit un de mes compagnons, on a parlé de tout, sauf du raisin et des vignobles qui nous le donnent. C'est presque une offense pour un Français : votre pays est celui du Bordeaux, du Bourgogne et du Champagne ! Notre vin n'est pas de si ancienne famille. Il ne manque pourtant pas de noblesse et notre Dragasani, ainsi que notre Nicoresti savent mettre la joie dans les cœurs et donner de la force aux amoureux ! »

Dans les vallées du Sereth et du Pruth, dans les Carpathes il y a d'excellents terrains pour la vigne, qui, comme dans la chanson, résonnent et font feu sous l'outil. Ce sont des collines qui se chauffent au soleil et produisent des crus déjà réputés. 75 000 hectares, 1 800 000 hectolitres, 60 millions de francs, telle fut la récolte de 1910.

Et tandis que je monte dans le train, les enfants de l'école accourent en chantant et nous apportent des paniers pleins de prunes et de raisins. Le maître d'école prend dans sa main une lourde grappe, dorée :

« Quelle couleur, regardez, Monsieur, s'écrie-t-il, c'est notre soleil, le bon soleil roumain qui l'a faite. Le goût de notre raisin est délicieux ses

Digitized by Google

grains sont doux et veloutés comme les joues des filles de notre pays ! »

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Nous avons adopté pour tous les noms de lieu l'orthographe courante de nos atlas. Nous avons craint, en effet, de troubler les lecteurs en leur donnant une orthographe plus typique.

Les Roumains en effet, écrivent Bucuresti, au lieu de Bucarest, Courtea d'Argès, Pitesti, Péris, pour ne citer que les villes et villages décrits dans le précédent chapitre; mais ils prononcent Boucourechti, Courtea d'Ardjèche, Pitechti, Périche.

Les excursions dont on a lu plus haut la description sont toutes trois à recommander : Constantza au point de vue économique, Courtea d'Argès pour les archéologues et les artistes. Il est évident pourtant que Péris offre pour les touristes moins d'attrait,

Ce sont, d'ailleurs, tous des voyages faciles : il faut cinq heures pour aller à Constantza, située à 233 kilomètres de Bucarest. Ce billet coûte 25 francs en première classe et 17 francs en seconde. Deux fois par semaine, l'Orient express y conduit; on peut, au besoin, entre deux trains, faire un arrêt, si l'on veut, à Tchernavoda, pour visiter le grand pont dû à l'ingénieur Saligny; tout près, large de 2 à 3 kilomètres, s'étend le lac du même nom qu'un canal, très rapide, fait communiquer à son extrémité avec des lacs plus petits.

On visitera à Constantza les travaux du port; on trouve dans cette ville de bons hôtels, *Carol*, *France*, *Central*, un grand casino, et dans les environs des bains de mer très fréquentés qui sont desservis par une petite voie ferrée (50 bani, c'est-à-dire 50 centimes le trajet.)

Pour aller à Courtea d'Argès, on suit la ligne de Turn-Séverin jusqu'à Pitesti, ville de 42000 habitants sur l'Argès. Tout d'abord on traverse des champs, puis une campagne

Digitized by Google

boisée par la Dimbovitza, on passe ensuite devant les vignobles renommés de Gelosti.

C'est de Pitesti que part l'embranchement qui conduit à Courtea d'Argès; le voyage de Bucarest jusqu'à cette petite ville dure trois heures et demi. C'est là que se trouve la fameuse cathédrale qui fut restaurée à la fin du XIXe siècle par le comte de Nouy et que les Roumains considèrent comme le plus beau monument de leur pays. Le voyage se fait facilement, en un seul jour, aller et retour, les hôtels ne sont que des auberges, on y vit à très bon compte : comme il arrive toujours en Roumanie, il y a dans les villages une très grande différence avec les prix des villes.

Pour faire une excursion dans un des domaines de la Couronne, il faut s'adresser au ministère et demander l'autorisation. Parmi tous les domaines que nous avons cités, celui de Péris est un des plus curieux: il a l'avantage d'être situé assez près de Bucarest. Quelques heures suffisent pour le visiter et se rendre compte de tout ce qui a été fait pour l'amélioration de l'élevage et de l'agriculture.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE III

DANS LE ROYAUME DU SEL ET DU PÉTROLE

Sinaïa. — Les palais royaux. — L'industrie dans la vallée de la Prahova. — La montagne et la forêt. — Le pétrole : Campina et Bouchténar. — Les mines de sel : Slanic. — Les autres richesses souterraines.

BUCAREST est la résidence d'hiver; l'été, la Cour s'installe dans la montagne, à Sinaïa. Le trajet entre ces deux villes se fait en quelques heures. Jusqu'à Ploiesti le pays traversé n'est guère intéressant. Dans le lointain, j'aperçois un gros nuage noir qui semble sortir de terre et qui, comme un panache énorme, traverse le ciel jusqu'à l'horizon. A quelques kilomètres, une source de pétrole est en feu; l'incendie doit être formidable et de grandes richesses sont détruites sans qu'on puisse rien faire pour les sauver. Ploiesti a 42 000 habitants c'est le chef-lieu du district de la Prahova qui produit à lui seul 95 pour 100 du pétrole extrait chaque année en Roumanie. La ville est avant tout industrielle, on y trouve d'importantes raffineries qui peuvent traiter journellement 600 et 800 tonnes.

C'est à partir de Campina que la vallée de la

Digitized by Google

Prahova se resserre et devient pittoresque. Nous arrivons tard; la nuit s'annonce très noire, c'est à peine si l'on peut deviner les puits de pétrole pratiqués dans le lit même de la rivière qui coule bruyamment sur des cailloux en faisant de nombreux méandres. Il est neuf heures quand j'entends crier le nom de Sinaïa. Ici, la journée a été très pluvieuse, la gare est entourée d'une profonde mare de boue : chevaux et cochers en sont couverts et les voitures éclaboussent tous les passants.

Je suis réveillé le lendemain au son d'une musique assez étrange dont le refrain monotone n'est pas sans charme. Ce sont des soldats roumains qui passent sur la route; cet air original repose des orchestres tsiganes que l'on rencontre partout en Roumanie et qui sont devenus, hélas! trop à la mode dans tous les pays. Les tsiganes ont leurs qualités, ils jouent remarquablement leurs airs nationaux, les valses viennoises qu'ils interprètent avec un laisser-aller lascif et les czardas de Hongrie au rythme singulier; ils sont les hommes de ces musiques spéciales. Leurs chefs d'orchestres semblent vivre les morceaux qu'ils dirigent : ils roulent les yeux, secouent leurs épaisses crinières et se pâment devant les femmes enthousiasmées. Là s'arrête leur talent et rien n'est plus singulier qu'un air français ou allemand conduit par eux;

Digitized by Google

JEUNES FILLES DE SINAÏA.

A SINAÏA, LES HABITATIONS S'ÉLÈVENT DANS DES NIDS DE VERDURE ET DE FLEURS.

Digitized by Google

Digitized by Google

l'orchestre prend des temps, ralentit ou presse ses effets, prête aux compositeurs des intentions qu'ils n'ont jamais eues, ajoutant çà et là des points d'orgue du plus mauvais goût. Interprétée par des tsiganes, la musique savante n'est plus que de la musique de sauvages; ils n'ont ni naturel ni simplicité.

Sinaïa est une ville charmante. Le site dans lequel elle est construite est exquis. Les habitations d'été s'élèvent, très élégantes, dans des nids de verdure et de fleurs. Il n'y a rien d'allemand dans leurs constructions, c'est un mélange de style français et de style roumain. Elles plaisent infiniment au milieu du décor qui les entoure, soit qu'on parcoure les rues ombragées de grands arbres, soit qu'on les contemple du haut du monastère qui les domine. Là, la vue s'étend, à gauche, sur la vallée rétrécie où le torrent serpente entre les flancs boisés de la montagne; à droite, le paysage s'élargit et les blanches maisons l'égaient avec leurs jardins remplis de fleurs et de parfums.

Les moines se promènent dans un joli cloître devant l'église nouvelle qui ne déplaît pas, malgré toutes les dorures dont elle est surchargée. La vieille église, qui vise moins à l'effet, est bien plus attirante, toute petite, gracieusement voûtée, pleine d'anciennes icônes délicates et naïves.

Le chemin monte, excellent, dans les arbres, jusqu'au palais du roi devant lequel s'étend une

Digitized by Google

verte pelouse. Le palais de Pélès ressemble à un énorme chalet; il est élégant malgré ses proportions monumentales, malgré la grande peinture qui en alourdit l'entrée et fait songer, oserai-je l'avouer, aux brasseries de Nuremberg ou de Munich; tout autour, de beaux massifs de fleurs, une nature riante et jolie, presque la grande montagne. L'intérieur a été souvent décrit, il contient des merveilles, il en contient beaucoup. Il en contient trop. On pourrait enlever la moitié des meubles et des bibelots : il semblerait encore encombré. Mon guide me conduit partout, jusque dans l'appartement particulier de la reine. Des dames d'honneur passent, vêtues à l'européenne : ce sont celles qu'a vues, sans doute, toutes jeunes alors, Pierre Loti qui célébrait leurs grâces sous le costume national qu'elles portaient si joliment. J'éprouve en les voyant, je l'avoue, moins d'enthousiasme. Le livre du célèbre écrivain date de vingt ans et, malgré qu'on ne soit jamais bien sûr de ces choses-là quand il s'agit des femmes, je crois tout de même que celles-ci ont, aujourd'hui, vingt ans de plus; elles ont donc raison de préférer les nuances discrètes d'une robe européenne aux couleurs éclatantes du costume roumain.

Dans le cabinet de travail de la reine, à côté des machines à écrire, des livres savants sont placés sur des tables, en langues très diverses, et le guide

Digitized by Google

qui me le fait remarquer me dit en fermant à demi les yeux, avec un geste un peu théâtral :

« Notre reine sait tout! »

Le maréchal de la Cour, après ma visite à Pélès, me propose de me montrer Pélisor, le château du prince héritier, construit tout près du palais. La présence de la famille royale a fait la fortune de Sinaïa; la résidence d'été, préférée par Carmen Sylva, sera-t-elle conservée plus tard par le futur roi? Rien n'est moins sûr. La princesse fait construire un château près d'un vieux monastère d'Olténie et elle rêve d'un palais dans un des domaines de Moldavie. Écuyère consommée, elle est un peu fatiguée des promenades de Sinaïa dont elle connaît trop les charmes et les obstacles; les forêts et les montagnes du Nord offriront plus d'attrait à ses goûts. Elle a fait élever au-dessus de Pélisor une petite maison de bois, dans les arbres mêmes, retraite où elle se plaît à vivre seule ou entourée d'intimes et qu'elle appelle le nid de la princesse.

Pélisor n'est pas rempli à profusion de belles choses comme Pélès; par les objets qui s'y trouvent, on sent qu'on est chez une Anglaise qui aime le modern style et n'est pas très attirée par les moyenâgeries du goût allemand. On voit aussi que la princesse est artiste — ses dessins le prouvent; qu'elle est femme de sport — partout des reproductions de chasse ou de courses de chevaux;

Digitized by Google

que sa piété est très profonde — beaucoup d'ouvrages d'art et de tableaux religieux. Son mari et ses enfants ne pratiquent cependant pas le culte auquel elle est fidèle; le roi et le prince héritier sont catholiques, la reine est luthérienne, la princesse anglicane. Les petits princes ont embrassé, à leur naissance, la religion orthodoxe; le roi s'y était engagé en recevant la couronne. Au troisième étage du château se trouvent leurs chambres meublées de façon anglaise et amusante. Plus tard, quand ils connaîtront les tristesses de la vie, ils penseront sans doute que le vrai bonheur était là, dans ces appartements d'enfants, d'où leurs yeux découvraient le plus charmant paysage et où l'on respirait, avec la joie de vivre, une odeur exquise de fleurs, de fraises et de sapins.

Les promenades dans les environs sont très variées. La voie ferrée, jusqu'à son entrée en Hongrie, est pittoresque à souhait. Des industries importantes s'y sont établies, profitant des cours d'eau rapides qui l'arrosent. Après quelques minutes de trajet, on passe devant la maison d'été de M. Lahovary, ministre de Roumanie en France. Bientôt on aperçoit Bouchténi avec ses maisons coquettes, ses fabriques de papiers et ses grandes sucreries. Il y a en Roumanie, neuf papeteries, celle de Bouchténi est la plus ancienne. Presque toutes sont situées dans la montagne où la houille blanche leur sert

Digitized by Google

SINAÏA. LE PALAIS ROYAL DE PÉLÈS.

Pl. 14, page 50.

Digitized by Google

Digitized by Google

de force motrice; elles occupent 1 300 ouvriers et rapportent près de 5 millions. Les sucreries à vapeur sont, dans le pays, au nombre de 55; on y fait pour 18 millions d'affaires, 4 000 ouvriers y travaillent.

Azuga qui, sur la ligne, vient après Bouchténi, est plus pittoresque encore; une jolie rivière passe en chantant entre des maisons blanches et fait fonctionner de très importantes usines qu'il est permis de visiter, verrerie, fabrique de drap, brasserie. La verrerie est de construction très rudimentaire, mais les objets fabriqués y sont nombreux et variés : verres de lampes, flacons de toute grandeur, carafes de forme et de couleur diverses, bocaux pour musées ou pour pharmacie. Les produits ne sont guère exportés. Le combustible employé est le bois qui produit les cendres avec lesquelles on prépare le carbonate de potasse nécessaire à la fabrication. Les verreries de la Roumanie sont au nombre de huit, dont deux ne fournissent que des vitres. Leur personnel se compose de 1 242 ouvriers et donne 2 millions par an.

La fabrique de drap d'Azuga occupe un vaste immeuble où toutes les machines sont de fabrication allemande; on y fait des draps d'espèces diverses, on y travaille aussi pour l'équipement des soldats. Il y a sept draperies en Roumanie, celle d'Azuga est la plus importante; elle occupe 500 ouvriers

Digitized by Google

roumains ou allemands; la direction, qui n'était jadis qu'à moitié roumaine, l'est devenue complètement aujourd'hui. L'industrie textile est représentée dans le royaume par 7 fabriques de drap, 7 tissages de coton et de lin, 8 tricotages, 8 fabriques de cordes et de ficelles et 4 de feutre. Ces établissements emploient près de 4.000 ouvriers, font pour environ 9 millions d'affaires et sont établis surtout dans les grandes villes.

La brasserie d'Azuga, dirigée par des Allemands, s'élève au milieu d'un assez vaste emplacement; elle est une des douze grandes brasseries, toutes d'origine relativement récente, qui emploient près de 1 000 ouvriers et rapportent environ 5 millions. L'orge est fourni par les paysans, mais le houblon vient de l'étranger.

Dans toute la vallée de la Pravoha se trouvent aussi d'importantes scieries. Les forêts, nombreuses, sont riches en essences variées et utiles; leur exploitation rapporte à l'État plus de 6 millions. Parmi les arbres, le chêne vient au premier rang, 30,7 pour 100; le hêtre vient ensuite, 26,3 pour 100; puis les conifères, 16 pour 100. Dans les montagnes, on trouve, dans le haut, des forêts d'épicéas auxquels succèdent les sapins, puis les hêtres. Dans la Dobroudja et la Moldavie poussent aussi beaucoup de bouleaux.

« Notre montagne est si belle, me disait un

Digitized by Google

Roumanie en excellent français. Blanche pendant de longs mois l'hiver, elle se couvre l'été de verdoyants feuillages au milieu desquels l'automne se plaît à jeter des tons roux et chauds. Au pied des arbres poussent des fleurs parfumées et l'on marche sur un tapis très doux, fait d'orchidées et d'anémones, de campanules et de marguerites. Nos forêts sont belles aussi, bien que nous ne possédions pas des richesses semblables à celles des pays voisins. Trop longtemps notre régime forestier n'a pas connu de loi. On a tout dévasté et compromis l'avenir. Le reboisement rationnel ne fait que commencer. Hélas encore maintenant les incendies sont fréquents, les pâtres allument de grands brasiers et les sapins, humides et gras d'une épaisse résine, sont la proie des flammes qui portent en peu d'instants la ruine de forêt en forêt, de montagne en montagne! »

Elle est si pittoresque la forêt roumaine. De loin, on entend l'aboiement des chiens et les clochettes des troupeaux. Le berger les a conduits sur la montagne, il vit dans la « stina » si souvent décrite, misérable hutte faite de troncs d'arbres et dont le toit en lattes de bois a la forme d'un bateau renversé. A l'intérieur, deux pièces également misérables, dans l'une, des ustensiles de ménage et le matériel nécessaire à la fabrication du fromage; dans l'autre, des bancs et la grande marmite qui pend accrochée

Digitized by Google

à un bâton transversal et qui chante au-dessus d'un grand feu. C'est là une bien pauvre demeure que la fumée remplit et rend intolérable, pourtant des familles entières y vivent : on se nourrit mal de bouillie de maïs, d'oignons crus et de fromage frit; à la tombée du jour le berger prend sa flute de roseau et la mélancolie de sa chanson ajoute à la mélancolie du soir. Puis la nuit vient : il s'étend dans sa peau de mouton près du foyer, mais il ne s'endort qu'à moitié, car les loups sont hardis et souvent troublent son sommeil.

« Notre berger gagne tout juste de quoi ne pas mourir de faim, me disait un professeur de Bucarest, il n'en demande pas davantage, pourtant on lui a dit déjà qu'il y a de meilleurs métiers que le sien et qu'on gagne davantage en travaillant au pétrole. »

Les deux plus grandes industries de la Roumanie, le pétrole et le sel, se trouvent dans la même région, il y a des puits de pétrole jusque dans le lit de la Prahova.

J'ai la bonne fortune d'avoir, pour me guider à Campina et à Bouchténar, l'ingénieur Constantin Lecca qu'a désigné le ministre du Commerce, et M. Popescu, ingénieur chargé par le Gouvernement du contrôle des mines. Une voiture à quatre chevaux, attelés deux par deux, attend à la gare, auprès de la rivière qui coule dans un lit très large

Digitized by Google

LA FABRIQUE DE DRAPS A AZUGA.

UNE JOLIE RIVIÈRE PASSE EN CHANTANT A AZUGA.

Digitized by Google

Digitized by Google

qu'elle ne doit remplir qu'au printemps. Nous montons jusqu'à la ville : des paysannes passent pieds nus, un fichu sur la tête, ce sont toutes des femmes mariées; seules, les jeunes filles peuvent montrer leurs cheveux. Les rues sont très vivantes, avec quelques beaux magasins et d'assez luxueuses habitations. Le village, si petit autrefois, a fait rapidement fortune et compte plus de 10 000 habitants. Il doit tout au pétrole et c'est en 1884, année de la première sonde, qu'il a commencé à se transformer.

On connaissait l'existence du pétrole, en Roumanie, depuis longtemps déjà. En 1856, une raffinerie fut fondée à Ploiesti et Bucarest, grand luxe pour l'époque, put être éclairée avec des lampes à pétrole.

Les gisements occupent une zone assez étroite, qui s'étend le long des Carpathes depuis le district de Suceava jusqu'en Olténie. Ils sont compris, en Moldavie, dans les terrains tertiaires les plus anciens et, en Valachie, dans les couches plus récentes, méotiques, pontiques et levantines. Leur profondeur varie de quelques mètres à 800 mètres. D'après les professeurs de l'Université de Bucarest qui les ont étudiés, ils sont en général d'origine secondaire : le pétrole ne s'est pas formé dans les couches; il y serait arrivé par voie de migration à la suite des mouvements qui ont soulevé les

Digitized by Google

Carpathes. Celles-ci, très perméables, ont pu, grâce à leur porosité, emmagasiner le produit si précieux aujourd'hui.

Les plus curieux phénomènes se manifestent : parfois des feux sortent tout à coup des fentes des rochers, ce sont des gaz formés d'hydrocarbures qui s'allument quelques jours ou quelques semaines; ici des bouillonnements sont produits par des émanations sous les eaux ou dans des marécages; là on trouve des volcans de boue, sortes de cônes de 2 à 3 mètres de hauteur. L'exploitation, commencée en 1856, donnait au bout de dix ans d'assez beaux résultats; Marseille reçut alors près de 3 millions de kilogrammes de pétrole venant de Roumanie. Des années mauvaises vinrent ensuite, une période d'insuccès et de découragement commença, on crut qu'on ne pourrait jamais lutter contre la concurrence russe et américaine. Cependant, en 1897, l'exploitation fut réorganisée, la confiance revint. Le travail sut enfin forcer le succès et les résultats de ce renouveau sont déjà brillants. Pourtant il faut bien l'avouer, l'exploitation du pétrole roumain en est encore à la période de spéculation.

De Draganesi à Campina et à Bouchténar, c'est-à-dire sur une distance de 100 kilomètres, se trouve ce qu'on peut appeler la première ligne de pétrole; la seconde va de Moréni par Bacau à Zintéa;

Digitized by Google

toutes deux sont parallèles aux Carpathes, s'étendant en Valachie de l'est à l'ouest et du nord au sud en Moldavie. Presque tout le pétrole exploité, d'après les documents officiels que l'État a publiés (« la Roumanie 1866-1906 »), c'est-à-dire 92 pour 100 de l'exploitation totale, provient de propriétés particulières ; une faible quantité seulement est fournie par celles de l'État qui est cependant le plus grand propriétaire de terrains pétrolifères. Les rares concessionnaires qui ont obtenu de lui le droit d'exploiter n'ont pu entreprendre aucun travail sérieux, car les capitaux, sans lesquels rien n'est possible, leur manquaient. Les terrains pétrolifères de l'État constituent une réserve importante destinée à donner, dans un avenir prochain, un développement considérable à l'activité économique du pays. La plupart des capitaux engagés dans l'exploitation du pétrole sont étrangers : l'Allemagne vient en premier avec 130 millions de francs, la Roumanie la suit avec 50 millions, puis la France 36, les États-Unis 23, l'Italie 18, l'Angleterre 15, la Belgique 12 et l'Autriche 3.

« De toutes les sociétés, me dit M. Lecca, je veux vous faire visiter la plus grande et la mieux organisée, la Stéana Romana qui a un capital de 50 millions, dont 30 en actions et le reste en obligations. La Deutsche Bank est à la tête de cette affaire où il y a d'ailleurs une bonne part d'argent français. »

Digitized by Google

M. Popescu m'explique que très nombreuses sont les compagnies dont nous verrons les usines aujourd'hui. A son avis, après la Stéana Romana, de beaucoup la première, en effet, on peut placer, par ordre d'importance, la Concordia dont le capital allemand, italien et anglais est de 25 millions; la Régatul, 24 millions, qui fut organisée par l'Union parisienne et une banque de Dresde et qui a fusionné avec l'Astra constituée par l'argent hollandais; la Romano-Américana, 12 millions, compagnie américaine comme l'indique son nom; l'Internationale, 6 millions d'argent hollandais. Citons encore la Columbia et l'Aquila Franco-Romana, la première avec 6 700 000 francs, la seconde avec 6 millions et toutes deux fondées par des banques françaises, la Société Trajan, la Véga, le Crédit pétrolifère, l'Apostolachi[1], etc.

Beaucoup de sources sont encore la propriété particulière de paysans, qui les exploitent sans contrôle sérieux, car le fonctionnaire qui se présente chez eux est l'ennemi que l'on doit tromper. Ils écoulent malheureusement dans les villages voisins un produit dangereux et nauséabond.

La couleur du pétrole est à Campina d'un brun olivâtre; on en trouve de plus noir dans d'autres

1. En 1910, la Stéana Romana comptait 350 sondes qui donnaient 410 000 tonnes, puis venaient l'Astra Romana 287 000, la Romana America 145 000, la Concordia 100 000.

Digitized by Google

PUITS DE PÉTROLE DANS LE LIT DE LA RIVIÈRE PRAHOVA.

Digitized by Google

Digitized by Google

exploitations; il est rougeâtre à Prédéal et jaunâtre à Parjal.

Dans la Stéana Romana où nous entrons, on nous conduit d'abord vers deux fontaines qui sont en éruption. Je n'ai pas vu en Roumanie de ces monstrueuses fontaines jaillissantes, comme il y en a à Bakou, qui s'élèvent à 100 mètres et versent avec prodigalité la richesse pendant plusieurs mois; les sources de Campina sont intermittentes, elles jaillissent par éruptions successives, accompagnées, le plus souvent, de formidables éjections de sable qui s'amoncelle en talus épais et bourbeux. L'une d'elles, la plus forte, atteint 30 mètres, elle est sortie de terre pour la première fois, il y a un mois. M. Lecca m'affirme qu'il a vu des jets montant jusqu'à 100 mètres, semblables à la très belle source qui brûle à Zintéa; la fumée qui s'en échappe se dresse en ce moment dans les airs où elle rencontre un courant qui l'emporte, large et épaisse, jusqu'à l'horizon, toute noire dans le ciel bleu. La Compagnie à laquelle elle appartient a promis 10.000 francs à qui pourrait éteindre l'incendie. Malheureusement, on ne peut s'en approcher; la perte déjà causée par le feu est énorme, car le puits donnait en moyenne plus de 20 wagons par jour. M. Popescu en a connu de plus remarquables encore et qui fournissaient quotidiennement jusqu'à 40 wagons.

Digitized by Google

Des baraquements en bois entourent les puits de pétrole et sont, comme à Bakou, semblables à de gigantesques pains de sucre de couleur noire. Les fontaines cessent trop souvent de jaillir : au lieu de livrer les richesses, elles les gardent au fond de la terre d'où il faut les extraire, à grand peine quelquefois, si l'on en veut profiter.

Il y a trois systèmes adoptés pour puiser : le système canadien, l'hydraulique et la corde; mais si on emploie le plus souvent des sondes mécaniques, on voit encore des puits qui furent creusés à la main, à l'aide des instruments les plus simples. Le liquide est tiré au moyen d'un treuil et d'un sac en peau jusqu'à ce que la source semble tarie; on creuse alors plus loin jusqu'à ce qu'on trouve un gisement nouveau. Il va sans dire que des puits creusés à la main ne peuvent être jamais bien profonds; ils ne descendent que rarement au-dessous de 200 mètres. L'exploitation par le moyen des sondes est évidemment plus coûteuse, mais elle a l'avantage de pénétrer beaucoup plus loin.

En Roumanie, on sonde actuellement jusqu'à 200, 400 et même 600 mètres; en Galicie, on est descendu à des profondeurs bien plus grandes encore. La corde est préférée par les Américains; elle n'exige la présence que d'un maître sondeur et d'un ouvrier; dans le système canadien, il y a cinq hommes et sept dans le système hydraulique. Pour chaque

Digitized by Google

sonde, il y a deux équipes, l'une de jour, l'autre nuit. Les ouvriers reçoivent 3 francs et les maîtres sondeurs 10 francs. Il y a, parmi ces derniers, des hommes très habiles : ils devinent l'endroit où le gisement est caché, ils savent « flairer le pétrole », me dit M. Popescu, qui ajoute en riant : « et souvent les petits nez sont les meilleurs ». Le travail est relativement facile quand la sonde pénètre entre des parois consistantes, mais le sable fait le désespoir de l'ouvrier : il tombe, remplit ce qu'on croyait avoir définitivement creusé, le travail est à recommencer et souvent une couche nouvelle de sable succède à celles dont, avec tant de peine, on avait triomphé.

On emploie pour le sondage le trépan, énorme morceau d'acier d'un poids considérable qui s'enfonce en frappant le sol, et qui, grâce à un système de tubes se vissant les uns aux autres, peut pénétrer aux plus grandes profondeurs. Il est muni d'une sorte d'éperon et si un accident arrive — un tuyau qui se casse par exemple — il y a des instruments spéciaux avec lesquels on parvient, après des tentatives longtemps infructueuses, à retirer les morceaux brisés. Les trépans font un bruit sourd et régulier, la terre tremble autour d'eux. Lorsque l'un s'arrête, on peut assister au nettoyage du puits dont on extrait les sables avec une sorte de cuiller. Le trou pratiqué par le sondage a 50 centimètres envi-

Digitized by Google

ron au ras du sol et 30 beaucoup plus bas; les tuyaux ont l'épaisseur d'un doigt; quelquefois quand on les enfonce, les terres se resserrent et les écrasent.

« Il semble dans ce cas que nos instruments, me dit M. Popescu, aient pris racine dans le sol : il faut les en arracher; c'est une extraction pénible, car la dent tient bien ! »

« La force motrice, me fait observer M. Lecca, vient des vapeurs d'eau produites dans des chaudières multitubulaires; quant à l'énergie électrique, qui est très employée ici, elle est due aux usines de Sinaïa et de Campina. Les chutes d'eau de Sinaïa font marcher trois turbines qui produisent un courant électrique transmis sous une tension de 11.000 volts. »

Nous visitons alors les usines, la merveilleuse installation électrique qui domine la Prahova, dans le lit de laquelle on a fait des sondages. Nous passons aussi devant les tuyaux par lesquels s'écoule le naphte jusqu'à la gare où il est chargé et envoyé à Constantza. Des trains citernes nombreux sont alors remplis; Campina donne 100 wagons par jour, Bouchténar 313, Moréni 250.

Près des terrains de la Stéana Romana s'élèvent les maisons d'ouvriers. Ceux-ci peuvent obtenir deux chambres et une cuisine en versant 40 francs par mois à la Société, qui a organisé un service mé-

Digitized by Google

dical et une infirmerie. Les accidents sont nombreux, surtout les doigts écrasés ou coupés.

« Nous n'avons pas pensé seulement à la santé physique, me dit M. Lecca; la santé morale nous inquiète. Des écoles sont organisées; nous voudrions relever le niveau intellectuel de nos ouvriers, en faire pour les patrons des collaborateurs adroits et conscients de leur rôle, les rendre plus habiles et plus intelligents. Leur bien-être nous intéresse, vous pouvez vous en rendre compte en visitant leurs maisons et leur hygiène aussi, car vous avez devant vous un établissement de bains. »

L'Administration voudrait que chaque ouvrier prît un bain par semaine; mais le bain, même gratuit, ne séduit pas les travailleurs de Campina; c'est à contre-cœur qu'ils s'y rendent et plus d'un n'en prend pas du tout; d'autres, malins entre tous, ont su tirer parti de la situation, pour quelques sous, ils acceptent de prendre le bain des autres; ceux-là sont d'excellents clients et le gardien s'étonne plus d'une fois de voir le même homme se baigner plusieurs jours de suite, toujours sous des noms différents.

La visite de Campina terminée, après un déjeuner arrosé à la roumaine de *tsuika*, l'eau-de-vie de grains nationale, nous partons pour Bouchténar. La promenade est exquise, le paysage ravissant! On traverse très vite la campagne verte, abritée de

Digitized by Google

beaux arbres. On rencontre des paysannes qui portent des fruits au marché de Campina, de grands chars attelés de bœufs blancs, des cavaliers montés sur de petits chevaux très rapides. Doftana bientôt apparaît, adossée à la montagne, les maisons entourées de jardins pleins de fleurs. On y travaillait dans une grande saline aujourd'hui abandonnée; les voûtes des galeries souterraines se sont lézardées récemment et la Régie pensa, avec raison, qu'on ne pourrait, sans danger, en poursuivre l'exploitation.

Après Doftana, par une route ombragée de beaux arbres, on atteint Téléga, puis vient une montée rapide et la vue s'envole sur la verdoyante vallée et sur les grandes montagnes aux lignes gracieuses qu'estompe à peine un voile de brouillards légers : au fond, couvertes de sapins, se dressent les cimes au pied desquelles se sont construites Sinaïa, Azuga, Prédéal : c'est là que passe la frontière qui sépare la Roumanie de la Hongrie. Les maisons de Téléga resplendissent sous le soleil; la loi oblige les paysans à reblanchir chaque année leurs demeures; celles-ci semblent très coquettes à l'extérieur, elles ont toutes des balcons et sont parées d'ornements en bois parfois assez joliment travaillés. L'intérieur en est toujours beaucoup moins séduisant.

Cependant la côte devient plus dure et plus escarpée; nous continuons à grande allure, notre

Digitized by Google

cocher ne cesse de parler à ses chevaux; il leur dit des choses très douces, puis les insulte et leur crie les pires sottises. Excités par ces cris, les chevaux s'élancent au galop sur la montée rapide : « Bravo, petit faucon de droite! Un peu de courage, toi le grand seigneur », s'écrie notre conducteur en frappant avec colère le cheval de gauche.

« Pour notre cocher, vous le voyez, un grand seigneur ne peut être qu'un paresseux, dit alors M. Lecca; vous avez entendu avec quel mépris et quel geste il a parlé! » Puis mon compagnon reprend : « Vous voilà étonné sans doute, vous Français, de nous voir lancer nos chevaux comme à l'assaut dans une montée aussi rapide. C'est l'habitude pourtant et le vieux proverbe roumain nous dit : Sois l'ami de tes chevaux dans les descentes et l'ennemi dans les montées! »

Derrière nous, le paysage s'élargit encore; de nouvelles montagnes apparaissent à l'horizon, enchevêtrées comme les arbres touffus de leurs forêts; le soleil les emplit de lumière et de rayons; mais bientôt nous sommes sur un autre versant et, lorsque nous avons passé devant les établissements de la Société Concordia, nous avons devant nous, à nos pieds, un spectacle féerique.

Sur la pente de la montagne, sur une étendue immense, s'élèvent plus de six cents sondes dis-

Digitized by Google

tantes les unes des autres d'au moins trente mètres. Au milieu d'elles, il y a parfois des arbres et de la verdure : le pétrole roumain ne détruit pas, comme celui de Bakou, autour de lui toute végétation. En face, une montagne rétrécit notre horizon et, par-dessus sa crête dénudée, la fumée de l'incendie de Zintéa apparait formidable comme pour rappeler aux visiteurs et aux ouvriers qu'une simple cigarette peut, en quelques minutes, mettre la terre en feu et ruiner tout un pays, même lorsqu'elle est jetée à quatre-vingts mètres d'une sonde.

« Comme dans le proverbe français, me dit M. Popescu, souvent deux sondes se suivent et ne se ressemblent pas; l'une est féconde, l'autre est stérile. Parfois une source est excellente, un accident en empêche l'exploitation, on creuse tout près d'elle et on ne trouve rien. »

Le pétrole de Bouchténar s'étend en gisement dans les sables de l'oligocène et dans des sables des couches méotiques. Dans certains endroits, chaque couche de sable oligocène est pétrolifère. C'est il y a deux ans que l'exploitation a vraiment commencé. On compta bientôt quelques centaines de puits à main, puis des sondes dont le nombre augmente chaque année. La largeur de la zone explorée est de 1 kilomètre et demi, la longueur de 5. La région de Bouchténar vient en premier rang pour l'importance dans la production du pétrole.

Digitized by Google

UN PUITS DE PÉTROLE CREUSÉ A LA MAIN.

CAMPINA. LES PUITS DE PÉTROLE
ENTOURÉS DE BARAQUEMENTS EN BOIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Nous nous arrêtons près d'une grande roue qui met en action plusieurs pompes à la fois. Non loin se trouve un puits creusé à la main; un cheval tourne autour et fait fonctionner, en marchant, des seaux qui montent et descendent tour à tour. Nous parcourons les exploitations de plusieurs compagnies, puis nous revenons à Campina descendant la côte qui nous permet d'avoir devant les yeux le plus ravissant paysage qu'on puisse peut-être admirer en Roumanie.

Les produits de Bouchténar et ceux de Campina sont en partie travaillés dans la raffinerie modèle que nous visitons en rentrant dans cette dernière ville. Les raffineries de pétrole n'ont un grand développement, en Roumanie, que depuis 1895. Tant que le pétrole fut acheté simplement à l'intérieur du pays, il existait, dans certaines villes, de petites usines dont l'installation était tout à fait primitive. La distillation se faisait dans des chaudières cylindriques en fer battu et la raffinerie avait lieu à l'acide sulfurique dans des tonneaux de bois. Il y en a, en ce moment, plus de 80, mais 22 seulement sont vraiment importantes. Le pétrole est amené par des conduites spéciales; les fabriques, établies à Bucarest ou dans les grands ports de Galatz et de Constantza, le reçoivent dans des wagons-citernes. Les 22 grandes raffineries occupent 1.045 employés, Roumains pour la plupart. Ce sont

Digitized by Google

d'ailleurs aussi des Roumains qui travaillent aux sondes et qui sont devenus de bons ouvriers sachant presque aussi bien leur métier que les Polonais, employés tout d'abord et préférés à tous les autres parce qu'ils avaient une longue pratique des exploitations de Galicie.

La raffinerie de Campina donne 18 pour 100 de benzine, 2 pour 100 de paraffine, des huiles légères, des huiles lourdes, des huiles lampantes et des résidus. On y fait beaucoup de vaseline et un peu de bitume. Pour établir cette usine modèle, on a dépensé près de 7 millions. Elle pourrait produire 150 wagons par jour.

« J'ai remarqué, dis-je cependant à mes compagnons, que l'État, chez vous, est un commerçant admirable. Il doit avoir su se faire une part considérable dans les bénéfices des exploitations. » Et l'État n'a pas trompé ma confiance, il a su tirer un très beau revenu de l'industrie du pétrole : un contrôle très sévère a été établi par lui. Sur les terres dont il est propriétaire, il réclame 12 pour 100 et sur les autres 1 pour 100. Il se fait payer en nature. Si une compagnie expédie 100 wagons, il y en a un pour l'État. C'est là un revenu considérable; il touche aussi cinq centimes par kilogramme de produit raffiné et trois centimes par kilogramme de benzine.

De Campina, royaume du pétrole, on peut passer très vite dans le royaume du sel, à Slanic. On des-

Digitized by Google

cend à Buda où l'on trouve la ligne de Ploiesti à Slanic, qui traverse, dans un paysage un peu triste, des forêts auxquelles succèdent des espaces incultes. Les maisons qu'on aperçoit sont misérables et plus encore les campements où vivent les tsiganes. Slanic est une ville fréquentée; on a pourtant, dès l'arrivée, une désillusion, quand on la visite après Sinaïa : les maisons y sont en général petites et peu confortables, les murs sont faits avec des fagots sur lesquels on a jeté de l'argile, blanchie ensuite à la chaux.

L'ingénieur en chef de la mine, M. Loukatch, m'attend à la gare : « Vous pouvez voir de suite ici, me dit-il, ce que nous produisons ». Et il me montre un long train de sel qui stationne sur une voie de garage.

« Depuis quinze ans, ajoute-t-il, l'extraction totale de toutes les salines de Roumanie dépasse annuellement 100 millions de kilog. dont deux cinquièmes vont à l'étranger. La Serbie est de beaucoup notre meilleur client; puis vient la Bulgarie qui se fournit aussi en Hongrie et, très loin derrière elle, la Russie et les colonies françaises d'Afrique occidentale où le sel est acheté sous forme de briquettes. »

M. Loukatch me conduit ensuite à la vieille saline, abandonnée aujourd'hui, devant laquelle un soldat se tient auprès de sa guérite, prêt à protéger contre tous le bien et les droits de l'État. Elle pro-

Digitized by Google

duit un effet prodigieux, c'est une véritable montagne de sel d'une éblouissante blancheur, dont le soleil remplit de feux tous les cristaux. A côté, sévère d'aspect, se trouve un étang vert foncé qui sert de piscine aux baigneurs. L'établissement de bains n'est certes pas luxueux, il ne rappelle en rien ceux des grandes villes d'eaux européennes et le confort n'y est guère connu. Tout près, dans la montagne, une fissure apparaît; lorsqu'on y entre, en marchant dans une boue glissante et salée, on aboutit à un autre petit étang d'un vert plus sombre encore et qui forme, dans un entonnoir, un abîme dans lequel, à midi seulement, les rayons du soleil peuvent pénétrer. Le degré de concentration du sel, très élevé dans les eaux de l'étang, est supérieur à celui de Kreuznach ou de Salins.

L'usine de Slanic, sous laquelle on descend pour explorer les salines, est de l'autre côté de la ville, qui s'étend sur plus de trois kilomètres dans l'étroite vallée d'un ruisseau qui porte le même nom. Le sel est, après les céréales et le pétrole, la plus importante richesse du sol roumain. Le nombre des massifs connus dépasse soixante; ils ont des dimensions énormes et sont entourés de marnes argileuses, sorte de manteau protecteur qui, sans doute, joue le rôle d'un lubrifiant comme le pense le professeur Mrazec. Parfois la couche salée manque d'épaisseur et ne mérite pas d'être

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

exploitée; on voit enfin des massifs qui forment, par érosion, de véritables montagnes. Il y a actuellement trois grandes exploitations depuis que, par prudence, on a cessé de travailler sous les voûtes lézardées de Doftana. Ce sont celles de Slanic, de Targu-Ocna et d'Ocnelé-Mari. Le sel est revenu d'État et son administration relève de la régie des Monopoles.

L'étendue des massifs n'a jamais été très exactement établie : celui de Targu-Ocna a 4 kilomètres de longueur, 300 mètres de largeur et 100 de profondeur; on estime sa capacité à 246 millions de tonnes; celui d'Ocnelé-Mari a plus de 6 kilomètres, une largeur de 600 mètres, une profondeur de 100, et renferme, d'après les données officielles, plus de 300 millions de tonnes. A Targu-Ocna comme à Ocnelé-Mari le travail d'exploitation est fait par des forçats; à Slanic on leur préfère les ouvriers libres. Un pénitencier existe, en effet, auprès de chaque saline.

Le sel produit est le plus souvent compact et grenu, de couleur blanche, grise ou noire. Les couches superposées n'ont d'ailleurs pas toujours la même couleur. Toujours plus ou moins disloquées, elles sont, écrit M. Mzarec qui les a admirablement étudiées, plissées par place et interrompues parfois par des failles. Des hydrocarbures se trouvent dans tous les gisements, mais la ri-

Digitized by Google

chesse en gaz diffère de place en place et il existe des couches qui en contiennent tellement qu'on y entend un crépitement continu. La pureté du produit qu'on extrait des trois massifs est tout à fait remarquable. Le chlorure de sodium en forme 99 pour 100 de la composition totale. Une aussi précieuse richesse devait être connue dès l'antiquité. Les Romains déjà en avaient tiré profit et ils ont exploité quelques-unes des salines abandonnées aujourd'hui.

A côté de la mine se trouvent groupés les maisons des ingénieurs, un moulin où l'on réduit en poudre les déchets, un atelier, une forge, des machines. Sur une voie à pente rapide descendent des wagonnets qui transportent le sel dans les magasins devant lesquels sont alignés des trains de marchandises. On peut charger par jour jusqu'à 50 wagons. Un double ascenseur fonctionne constamment; actionné par une machine à vapeur, il sert à transporter les marchandises et les ouvriers; grâce à lui nous descendons sous terre dans les colossales galeries de la saline. D'abord nous glissons, enfermés entre des murs de sel, d'où nous sortons tout à coup suspendus à 50 mètres de hauteur. Nous sommes sous une voûte ogivale dont la blancheur étincelle, éclairée partout à la lumière électrique et nous apercevons en bas, tout petits, des hommes à moitié nus qui font un travail

Digitized by Google

gigantesque. Nous mettons pied à terre; la galerie a 70 mètres de hauteur et 40 de largeur; elle est longue de 200 et aboutit perpendiculairement à une autre plus large et plus longue encore. Là, l'aspect de la saline est fantastique; de grosses lampes électriques éclairent les longs souterrains où résonnent les coups que donnent avec leurs piques les inlassables ouvriers. A Vélichka ou à Berchtesgaden, si célèbres, on ne peut rien voir de si beau.

Et partout des hommes, vêtus d'un simple pantalon de toile, travaillent : ils sont plus de 500; les uns détachent à coups de piques des blocs semblables à de grandes pierres tombales, lourds de mille kilogr.; ils gagnent 3 ou 4 francs à ce dur métier. D'autres frappent les blocs à coup de marteaux. Chaque ouvrier taille une tonne et demie par jour; chaque porteur, dans le même temps, en transporte deux.

Nous atteignons l'extrémité de la grande galerie : là, il faut monter, presque à pic, au flanc d'une montagne de sel, pour pénétrer sous d'autres voûtes moins élevées, plus sombres et d'aspect plus mystérieux. De sourdes détonations nous parviennent, ce sont des blocs qu'on fait sauter; nous sommes presque sous la rivière, c'est là que passeront bientôt les nouvelles galeries que l'on a entrepris de creuser.

Digitized by Google

Dans toutes les salines on a commencé par former un puits pénétrant profondément dans les massifs de sel où l'on a ensuite pratiqué des tunnels. La taille est faite, tantôt au marteau, tantôt à la machine; l'emploi des explosifs est souvent malheureux, car le sel, avec ce procédé peu pratique, se brise en éclats; or, pour l'exportation, les blocs doivent avoir d'assez grandes dimensions et une forme régulière consacrée par l'usage. Jadis, un puits d'extraction était toujours de forme conique : chaque cône à sa base avait un diamètre de 50 à 60 mètres et une hauteur qui parfois dépassait de beaucoup 100 mètres.

A Ocna, on a créé un couloir de dégagement long de près d'un kilomètre qui débouche directement dans la vallée : là, des machines débitent des blocs de 60 kilogrammes; toutes marchent à air comprimé.

« C'est depuis 1846, ajoute mon aimable guide, que nous exploitons les salines en y établissant des galeries dont la longueur varie et qui ont, en moyenne, deux cents mètres. Elles se coupent à angle droit; çà et là, un pilier sert de support pour maintenir la couche qui forme la voûte et dont l'épaisseur a, le plus souvent, cinquante mètres. Sans ces précautions un effondrement serait toujours à craindre, comme dans vos vastes cathédrales que l'on doit si souvent étayer! »

« Regardez devant vous, ajoute M. Loukatch;

Digitized by Google

SLANIC. UNE VÉRITABLE MONTAGNE DE SEL.

Digitized by Google

Digitized by Google

n'est-ce pas en effet l'aspect d'une cathédrale? Vous êtes dans un monument d'une hardiesse infinie. Les lignes sont moins pures, mais les lampes font étinceler tout l'édifice, les murs ont des reflets surprenants et la lumière éclatante jaillit mystérieusement de partout! »

Nous revenons lentement; auprès de nous un bloc vient d'être dressé par les ouvriers. Il est absolument transparent; il a un mètre de hauteur, un de largeur et trois de longueur. Les hommes contemplent, en s'essuyant le front, la masse énorme qu'ils ont arrachée de force à la mine. Ils ont jeté à terre leurs marteaux à manches de bois flexible.

« Des milliers d'ouvriers viendront encore, me dit l'ingénieur, et tireront des entrailles mêmes de notre terre de nouveaux blocs semblables à celui-ci. Et pourtant les salines ne sembleront pas se vider; d'autres galeries seront creusées sans qu'on puisse trouver, de longtemps, la fin de la richesse de notre Roumanie!

— C'est un travail de géants, dis-je à l'ingénieur.

— C'est aussi un travail de forçats, me répondit-il simplement. »

Et lentement, l'ascenseur nous enlève. La voûte brille toujours, mais les ouvriers au-dessous de nous deviennent de plus en plus petits; puis, pour quelques minutes, nous sommes dans une complète obscurité jusqu'au moment où nous remettons le

Digitized by Google

pied sur la terre, qu'éclaire joyeusement le soleil.

Comparées à celle du pétrole et du sel, les autres exploitations souterraines n'ont guère d'importance et la concurrence étrangère fait avorter les plus beaux projets. La loi sur les mines, qui date de 1895, autorise toute personne, quelle que soit sa nationalité, à faire des recherches pour trouver des produits minéraux. Un gisement est-il découvert, l'État peut accorder le droit d'exploitation à qui lui plait si le propriétaire du terrain ne tient pas à courir les risques qu'entraînerait pour lui un travail toujours aléatoire. Celui-ci cependant a des droits qui seront respectés, mais il recevra simplement 5 pour 100 du revenu brut, ainsi qu'une indemnité fixée par la loi en dédommagement de la surface occupée par les travaux. Les concessionnaires s'engagent à toujours tenir l'Etat au courant des résultats de leurs recherches.

La loi des mines admet pourtant quelques dérogations à ces dispositions. Les carrières, par exemple, restent toujours au propriétaire du sol, ainsi le pétrole, l'asphalte et toutes les substances bitumeuses.

Les concessions sont données pour un temps fixé par le Conseil des ministres; elles sont en général de 75 ans, mais, pour le pétrole, seulement de 50. Pour l'exploitation de ce dernier produit, il y a, en effet, quelques restrictions et

Digitized by Google

quelques mesures spéciales : chaque lot de terrain ne peut comprendre plus de 100 hectares reconnus comme pétrolifères, ni plus de 1.000 hectares de terrains non prospectés supposés de même nature. Un concessionnaire ne peut posséder plus de trois lots et toute tentative de fusion avec une société similaire jouissant des mêmes avantages entraîne l'annulation du contrat consenti par l'État. Les concessionnaires doivent au préalable prouver qu'ils ont un capital suffisant pour exécuter les travaux auxquels ils s'engagent; dès les premières années de leur exploitation, ils sont tenus d'établir quatre sondes dans chacun de leurs lots et quatre sondes nouvelles au cours des années qui suivront. Il leur est prescrit également de faire des recherches dans les terrains inconnus et supposés pétrolifères qui sont mis à leur disposition. Si leurs tentatives sont heureuses, la moitié du terrain qui devient immédiatement exploitable reste propriété de l'État.

Toutes ces mesures ont donné chaque année plus d'activité à l'exploitation et à la recherche de richesses nouvelles. C'est ainsi qu'on a trouvé, dans la montagne et dans les collines, des gisements de lignite : l'épaisseur des couches dépasse parfois six mètres, le lignite est consommé, mélangé avec des résidus de pétrole.

On connaît, dans les Carpathes, des minerais de

Digitized by Google

cuivre et de fer, mais ils ne sont pas exploités, sauf une tentative peu heureuse qui date déjà de cent ans. On a pu constater aussi la présence de sables aurifères dans le lit de quelques rivières : Olt, Argès; Bistritza, etc., l'or lavé jadis par les tsiganes était propriété de la couronne. Il y a de l'ambre, surtout dans le district de Buzea, il est de teinte très sombre avec de jolis reflets verts.

Les carrières sont nombreuses et fournissent des matériaux de construction assez variés : marbre blanc d'Argès, calcaire de la Prahova et de Constantza, grès de Sinaïa, de Mahadintzi et de Néamtsu, carrières des environs de Tulcea.

Pour en finir avec les richesses souterraines, il faut citer les eaux minérales, qui sont en général chloro-sodiques; on en connait plus de 200 sources; des établissements plus ou moins bien organisés attirent les malades à Govora dont les eaux sont excellentes pour les rhumatisants et les lymphatiques, à Calimanesti si joliment située au bord de l'Olt, à Vulcana, à Meledic, à Oglintzi, etc. Nous avons déjà parlé des propriétés curatives des eaux de Slanic, mais il existe encore un autre Slanic, où beaucoup de malades vont soigner leurs maux d'estomac et se guérir de l'anémie, dans une admirable vallée à la frontière de Transylvanie.

La Roumanie possède enfin des lacs salés dont la boue, riche en matières minérales, mérite d'être

Digitized by Google

comparée, pour ses propriétés curatives, aux fameux limans de la Russie méridionale. Les deux principaux sont ceux de Lacul-Sarat, à 5 kilomètres de Braïla, et celui de Tekir-Ghiol, ancien golfe de la Mer Noire, à 16 kilomètres au sud de Constantza.

« Que de gens, m'a dit M. Lecca, qui sont mécontents de Franzensbad, trouveraient une guérison certaine s'ils venaient passer quelques semaines sur les bords de ces lacs, à l'air réparateur et si doux de notre Roumanie. »

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

La ligne de Bucarest à Sinaïa est une des plus fréquentées de Roumanie; c'est celle qui, par Prédéal, conduit à Budapest et à Vienne. Sinaïa, le Versailles roumain, est situé à 125 kilomètres de la capitale. Pour s'y rendre, le voyage coûte en première, selon que l'on prend des trains omnibus ou des express, 18 francs et 15 francs; en seconde, 13 fr. 50 et 11 fr. 25.

Jusqu'à Ploiesti, on traverse la plaine, puis, dès qu'on arrive dans la vallée de la Prahova, le pays devient très intéressant; on passe par Campina et devant les grands puits de pétrole; c'est à partir de Cormarnic que les travaux d'art les plus hardis se succèdent.

Sinaïa peut être choisie comme lieu de résidence : il y a de bons hôtels (*Caraïman*, *Régal*, etc., etc.), et l'on trouve aussi beaucoup de chambres ou d'appartements meublés. Les villas jolies y sont nombreuses. C'est un séjour d'été très charmant.

Il faut visiter, dans la ville même, le monastère si pittoresquement, placé d'où la vue est exquise et le palais du

Digitized by Google

roi pour lequel une autorisation est nécessaire; on peut l'obtenir à Bucarest par la Légation de France ou simplement, à Sinaïa même, en s'adressant au commandant du château.

Sinaïa est une ville d'eaux, il y existe un excellent établissement d'hydrothérapie. Les excursions dans les jolies villes voisines, dont nous parlons plus haut, Azouga, Bouchteni, Campina, se font facilement de Sinaïa.

Campina, par sa situation même, est de toutes les villes de la région pétrolifère celle qu'on visitera avec le plus de facilité et d'intérêt. La visite ne serait pas complète si l'on n'allait pas en voiture par Doftana et Téléga jusqu'à Bouchtenar où se trouve une exploitation grandiose. Il est bon d'avoir une recommandation du Ministère du Commerce; une autorisation semblable est utile à Slanic. La visite de la saline laisse une impression inoubliable. Slanic est aussi une ville d'eaux, mais elle est loin d'offrir aux voyageurs les commodités et le confort de Sinaïa.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LES PÊCHERIES DU DANUBE

Braïla. — L'organisation officielle de la pêche. — En chaloupe sur le fleuve. — Les pêcheries du canal Philippiou. — Galatz. — Bratecht. — Le lac Krapina. — Tulcéa et les bras du Danube. — La vente de la pêche miraculeuse.

Nous arrivons à Braïla à 5 heures du matin sous la conduite du très aimable inspecteur des pêcheries, M. Manolesco. L'administrateur de la section de pêche, M. Dimitresco, nous attend déjà. Nous traversons la ville encore endormie qui ressemble à une ville russe mieux pavée et mieux entretenue; les maisons n'ont qu'un étage et sont rarement contiguës, sauf dans les quartiers commerçants. Beaucoup d'arbres, de larges boulevards, des places spacieuses: sur l'une d'elles l'inévitable statue dé Trajan. Les rues se coupent à angle droit. Les monuments, quelconques, sans caractère, n'ont aucune confidence à faire à l'artiste qui passe ou au savant qui les voudrait étudier. Voici le port : le Danube coule avec une incomparable majesté; sur une longueur de 5 à 6 kilomètres s'alignent de grands bateaux devant des

Digitized by Google

rangées de docks admirables et de vastes magasins séparés par des voies ferrées.

C'est l'heure du marché. Sur une large place, au bord du fleuve, pêcheurs, acheteurs et vendeurs se pressent autour des paniers remplis d'énormes poissons pris la veille dans le Danube et surtout dans les lacs. Les arrivages de la mer manquent aujourd'hui; on ne voit guère, d'ailleurs, à Braïla, les grands esturgeons et les siluriens. Les pêcheurs viennent de remettre leur capture à la Régie et le fonctionnaire qui représente l'État commence la vente à la criée. Grâce à l'organisation ingénieuse et si rationnelle imaginée par M. Antipa, inspecteur général des pêcheries, la Roumanie sait tirer un admirable parti des richesses qu'elle peut trouver dans ses eaux. Le pays, entre le Danube et la mer, est parsemé de lacs et d'étangs qui sont devenus d'incomparables réservoirs à poissons où la pêche est facile et souvent quasi-miraculeuse. Ces lacs et ces étangs, si nombreux dans la Dobroudja, les petits bras et les canaux qui les font communiquer avec le Danube, les rivières qui sont rapides et torrentielles, forment le royaume où gouverne M. Antipa.

L'hiver est très dur; un vent glacé qui vient de Russie souffle en sens contraire du courant du fleuve qu'il ralentit et qu'il gèle peu à peu. La neige tombe et couvre la terre d'un manteau très épais,

Digitized by Google

DEUX CÔTÉS D'UNE LOESSA.

BRAÏLA. UN COIN DU MARCHÉ.

Digitized by Google

Digitized by Google

la vie est interrompue. En mars commence la débâcle; le Danube prend des proportions gigantesques, il sort terrible de son lit, inondant villes et villages, emportant des arbres et du bétail, forçant les paysans du rivage à vivre sur le toit de leurs maisons plus qu'à moitié englouties. Étangs, rivières, lacs, canaux réunis forment une vaste mer, aux flots toujours agités. Avec les beaux jours, le fleuve est maîtrisé : il baisse rapidement, les arbres sortent de l'eau et les îles réapparaissent. En bancs pressés, carpes et brêmes, cendres et brochets ont pénétré dans les étangs; des barrages sont alors établis dans les petits canaux qui font communiquer ceux-ci avec le fleuve; là le poisson a l'illusion de la liberté et peut vivre à l'aise sans se douter qu'il est pour toujours emprisonné.

L'État, propriétaire des eaux, met aux enchères, après avoir construit les barrages, les concessions de pêches et il est facilement d'accord avec celui qui lui promet le plus gros pourcentage d'après le poids des poissons capturés : il obtient ainsi jusqu'à 50 et même 70 pour 100 de la prise. Il va sans dire pourtant que ce chiffre dépend du genre de pêche à laquelle il faut se livrer et des frais que celle-ci entraîne pour ceux qui l'entreprennent. Dans les canaux et les étangs, l'État organise lui-même les barrages et les *loessa*, ses dépenses sont considérables, il a donc des exigences assez légitimes,

Digitized by Google

mais qu'il ne saurait maintenir pour la pêche à l'esturgeon ou au silurien. Celle-ci coûte très cher à celui qui veut en vivre, elle a ses risques et ses dangers et la Régie se contente, aux jours des enchères, d'une redevance relativement modeste. La loi sur la pêche, qui réglemente la vie des pêcheurs, établit leurs droits et surtout leurs devoirs, est sévère et prévoit tout : elle interdit les explosifs, les narcotiques, ne permet pas les filets à mailles trop étroites et défend aux industriels de jeter les résidus d'usines dans les eaux du Danube; le rouissage du lin et du chanvre doit être fait dans des bassins fermés.

Les pêcheurs sont le plus souvent des Russes. Les concessionnaires les choisissent au commencement de la campagne et forment des groupes semblables aux artèles russes, sociétés où les hommes gagés par le patron partagent avec lui les bénéfices, en lui laissant en outre une part plus ou moins grande, d'après les risques qu'il court, le capital qu'il sacrifie et la valeur des instruments dont il est propriétaire, barques, filets, piques, harpons, etc. A ce métier, chaque homme gagne environ 3 francs par jour. Quelquefois, mais plus rarement, c'est l'État lui-même qui engage les travailleurs. Les pêcheurs n'ont pas le droit de conclure le moindre marché; ils se rendent à la ville où est établie la régie dont ils relèvent, confient

Digitized by Google

leur prise aux fonctionnaires et le crieur les met aussitôt aux enchères. Si le prix offert semble insuffisant à la Régie, celle-ci a toujours le droit d'interrompre la vente et de faire jeter les poissons dans de vastes glacières où ils attendront sinon des jours, du moins des prix meilleurs.

Je parcours le marché; il y a là d'admirables poissons, de beaux brochets qui se vendent à très bas prix, — leur chair d'ailleurs ne vaut pas celle des nôtres, — des cendres que les Autrichiens appellent fogoches et qui, sous le nom de soudaks, sont si appréciés en Russie, des brêmes et surtout des carpes merveilleuses, des carpes comme on n'en peut voir qu'en Roumanie; l'une d'elles pèse 25 livres et sa longueur est de 1 m. 10. Çà et là, par tas, des sterlets toujours pêchés dans le Danube : on ne les trouve jamais dans les lacs. Ils ne se plaisent que dans des eaux claires et courantes sur un fond de gravier épais.

Dans les eaux douces de Roumanie on compte 70 espèces de poissons; quelques-unes seulement sont migratrices : les aloses qui remontent le Danube au printemps et les muges qu'on ne voit qu'en été. Dans les torrents des montagnes, vivent la truite, le chabot, l'ombre-chevalier, le saumon; dans d'autres cours d'eau, le barbeau, la carpe et tous les poissons que je vois vendre aujourd'hui.

Braïla exporte pour 1 400 000 francs de poissons.

Digitized by Google

Les meilleurs acheteurs viennent d'Autriche-Hongrie, de Russie et d'Allemagne; la carpe tient le premier rang, puis le brochet, le cendre, le sterlet et la brême. Si des siluriens apparaissent sur le marché, ils sont de suite pris par les marchands de Vienne et de Budapest qui, avec la complicité des restaurateurs, les font passer pour des esturgeons, car, ainsi que le disait philosophiquement devant moi un acheteur, dans tout pays, c'est toujours la sauce qui fait le poisson.

La ville cependant s'est éveillée; des voitures conduisent sur le port voyageurs et marchandises. Les rues sont devenues très vivantes : sur les places les marchés sont ouverts et les ménagères déjà font leurs provisions quotidiennes. Les costumes sont quelconques; pas un corsage ne rappelle qu'on est en Roumanie; les habitants, comme la ville entière, sont habillés à la moderne; je le regrette infiniment.

Autour de moi, on parle les langues les plus diverses : il y dans la ville 5000 Grecs, 7000 Juifs, 1000 Allemands; les étrangers forment le tiers de la population. Braïla est pourtant moins jeune qu'on ne le pourrait croire. Elle a été longtemps un grand entrepôt pour les marchandises destinées à Constantinople. Les Russes la prirent et la brûlèrent en 1711. C'est de nos jours que vint le renouveau qu'elle doit à l'amélioration de la navigation

Digitized by Google

fluviale et aux travaux exécutés dans le Danube.

Je communique mon impression à M. Manolesco qui me répond que je verrai, le soir, Galatz, ville vraiment originale qui ne ressemble pas, comme Braïla, aux insupportables cités trop nouvelles.

« Vous y retrouverez, me dit-il, beaucoup du parfum roumain! »

Avant de me conduire dans les étangs où l'on me promet une pêche miraculeuse, mes compagnons me proposent de visiter le port en bateau. Braïla, vue du Danube, a vraiment grand air. Aussi loin que l'on peut distinguer, on aperçoit des mâts et des mâts. Grâce à l'aménagement du bras de Soulina, les gros bateaux remontent facilement jusqu'ici. Avec un petit serrement de cœur, mais sans oser le dire, je songe que je ne vois pas même une fois le pavillon français, et pourtant nous sommes de bons clients pour toute la Roumanie; nos couleurs y sont, hélas! vues très rarement et notre importation est en décadence.

Lentement notre chaloupe remonte le fleuve. Le Danube coule très large et très jaune entre deux rives assez basses, couvertes de saules qui succèdent à des bords sablonneux peu élevés. La profondeur du fleuve atteint parfois 25 mètres. A l'époque des crues, les eaux s'élèvent en général de 5 mètres et, dans les années désastreuses, de 9 et même de 10 mètres au-dessus de l'étiage.

Digitized by Google

Nous l'avons bien vu à Constantza, le blé est le grand article d'exportation. C'est lui qui a fait la fortune de Braïla et les Roumains peuvent être fiers de l'admirable organisation de leur port, de leurs docks et de leurs vastes magasins. Leur œuvre pourrait être encore améliorée. Pour charger et décharger les bateaux, ils emploient des mécaniques, mais celles-ci sont construites à l'écart, aux extrémités du port. Devant l'opposition des débardeurs, on n'a pas osé encore en créer dans le centre. Bien des opérations se ressentent de cet état de choses.

On me montre, près du rivage, un grand moulin à qui il ne manque que d'être roumain, me dit M. Popescu, pour être un établissement parfait. Il y a en Roumanie 85 minoteries rapportant 70 millions de francs et employant 2.218 ouvriers. A Braïla, il existe maintenant quatre grands moulins dont les farines font une active concurrence aux produits russes et français sur les marchés turcs, grecs et égyptiens.

Mes compagnons me désignent de loin les autres industries de la ville. Une grande fabrique de ciment qui occupe 350 ouvriers, des brasseries, deux scieries où l'on prépare le bois venu des forêts de Moldavie, des usines où l'on fait des savons, des fils de fer, une autre où l'on tire la cellulose des grands roseaux du Danube. Braïla voit son impor-

Digitized by Google

tance commerciale augmenter chaque année malgré une crise passagère qu'explique le mauvais résultat des récoltes et qu'il faut toujours prévoir dans un pays où tout dépend de la richesse des moissons : la vie économique de la Roumanie peut être arrêtée tout d'un coup par un désastre agricole. « Nous sommes des philosophes, me dit M. Dimitresco, nous savons supporter la misère et, quand le ciel plus clément nous accorde largement ses dons, nous en profitons sans songer au lendemain ! — Alors, dis-je, pas d'épargne chez vous, pas de provision pour l'hiver ? » Et mon compagnon répond en riant : « Nous sommes un peuple jeune, nous avons foi dans l'avenir; on n'est pas économe à vingt ans ! »

Nous descendons maintenant le Danube et bientôt nous apercevons, très pittoresque, la ville de Galatz, mais notre bateau tourne sur la droite et remonte un large bras sur lequel se faisait jadis la navigation; le long du fleuve, sur la rive, poussent de grands roseaux et des saules pleureurs d'où s'envolent des oiseaux, hérons bleus ou gris, cigognes noires et blanches, canards sauvages aux ailes bigarrées. Au loin, déjà, apparaît la ville de Matchine, joliment située devant des montagnes aux lignes délicates et gracieusement parée par les minarets de ses deux mosquées. Devenus Roumains malgré eux, les Turcs, effrayés par leurs nouveaux maîtres,

Digitized by Google

s'enfuirent. Les vainqueurs décidèrent de ne pas déposséder leurs adversaires : les propriétés abandonnées resteraient à ceux-ci, s'ils revenaient occuper leurs terres dans un laps de temps donné. Rassurés, bon nombre de Turcs reprirent la route de Matchine et y vivent, aujourd'hui, assez tranquilles. Autour de la ville s'étendent des champs cultivés, une route côtoie le fleuve, de nombreuses voitures y passent; mais là non plus les habitants n'ont pas conservé leurs costumes originaux, c'est la mode européenne qui domine et c'est tant pis pour la couleur locale, le pays y perd beaucoup de son charme, beaucoup de son originalité.

Pour faciliter l'irrigation des champs, de grandes roues munies de seaux se dressent verticalement au bord du Danube; quand elles tournent, les seaux se déversent dans des rigoles et l'eau s'écoule librement dans la campagne qu'elle fertilise en l'arrosant. Nous entendons quelques coups de fusil, des chasseurs sont à l'affût; il y a beaucoup de gibier dans la région; les lièvres, les cailles abondent et les loups y vivent nombreux. La chasse aux aigrettes, seule, est interdite.

Le bateau cependant ralentit son allure, de gros oiseaux s'envolent et quelques-uns vont se poser sur des flotteurs placés sur le fleuve et, sans bouger, contemplent notre manœuvre; lentement, en effet, nous tournons pour entrer dans le canal Philippiou

Digitized by Google

BRAÏLA.

GALATZ.

TULCEA.

Digitized by Google

Digitized by Google

qui a la largeur d'une rivière moyenne et une longueur de 26 kilomètres. Des poissons sautent à tout moment devant nous et la chaloupe glisse doucement, abritée par des saules magnifiques dont les branches sont couvertes de gros oiseaux. Derrière, le soleil, qui a triomphé des nuages, remplit de lumière le fleuve que nous quittons.

Nous nous arrêtons bientôt à un embarcadère dont la toiture est faite de roseaux; des pêcheurs, vêtus de la chemise rouge, classique en Russie, nous saluent; ce sont des Slaves en effet, devenus Roumains sur la terre d'exil; ils ont quitté à jamais leur pays d'origine, car ils appartenaient pour la plupart à des sectes dissidentes que les autorités pourchassaient. Près de la maison principale ont été construits de grands séchoirs, des hangars où l'on pourra ranger, à la fin de l'automne, toutes les claies et tous les pieux des barrages que la glace de l'hiver abîmerait et qu'arracheraient les crues du printemps; seuls, les gros madriers restent toute l'année dans l'eau. On reconstruit les barrages en avril, époque où toute pêche est interdite, sauf celle aux poissons dévastateurs, perches, brochets, siluriens, qui est permise toute l'année. Une grande glacière se trouve à côté du campement, les murs ont 1 m. 50 d'épaisseur; elle peut contenir jusqu'à 300.000 kilog. de glace. Dans un vaste enclos couvert et où se trouvent des bassins, sont enfermés

Digitized by Google

de grands oiseaux pêcheurs, canards, cormorans, hérons, pélicans, un vrai jardin zoologique, me dit M. Manolesco, qui me montre aussi des cages où vivent prisonniers des renards et des vautours.

« Est-ce un bon jour pour la pêche, demandai-je à l'un des Russes qui devaient nous servir de rameurs : trouverons-nous beaucoup de poissons?

— Le poisson qu'on veut prendre, me répondit-il, n'aime pas qu'on parle d'avance de lui ! »

Je devais, en effet, ne pas tarder à l'apprendre, au grand émoi de M. Manolesco.

Une barque nous conduit plus avant dans le canal jusqu'au barrage de Gord; là a été installée une *loessa*. La loessa roumaine a la forme d'un goulot de bouteille dont l'extrémité serait placée en aval : un filet y est fixé et tout poisson qui tente de descendre plus bas la rivière y est forcément capturé. Sur le côté, une ouverture qu'on ferme aussitôt après notre passage, nous permet de remonter le courant.

Nous apercevons alors sur le canal, qu'abritent toujours de grands saules, toute une flottille de petites barques; dans chacune se trouvent un rameur et un pêcheur; lentement, tout en jetant leurs éperviers, ils remontent la rivière refoulant devant eux le poisson vers l'étang voisin. Les pêcheurs tiennent tous un bout de l'épervier entre les dents au moment où ils le jettent. Le long

Digitized by Google

des rives, à moitié enfouies dans l'eau et toutes grouillantes, sont de grandes nasses où l'on met la prise des bateaux trop chargés. L'épervier est vide quelquefois.

« C'est comme dans la vie, me dit un des rameurs, on ne trouve pas toujours le bonheur dans son filet. »

A certains coups plus heureux, sautent, à jamais prisonnières, quatre ou cinq belles carpes; les plus grandes ont près de 80 centimètres, parfois des brêmes, des cendres ou des brochets. Trop souvent les filets se prennent à des racines ou à des bois tombés dans l'eau. J'admire le joli paysage qui s'offre à nos regards, mais M. Manolesco se montre désolé, car ce n'est pas la pêche miraculeuse qu'il avait annoncée.

« Gardez, me dit-il, votre enthousiasme pour ce que nous verrons ce soir dans les étangs de Bratecht. Je vous réserve le plus beau pour la fin! »

Plus philosophe, M. Dimitresco s'amuse tranquillement à tuer des oiseaux. C'est chose facile : ceux-ci sont incroyablement nombreux. Les eaux sont assez basses, une abondante nourriture leur est largement offerte. De grands hérons, bleus et marrons nous regardent flegmatiquement perchés sur une patte au sommet des arbres, à peine effrayés par le bruit des rames; quelques aigrettes blanches s'envolent, d'autres échassiers, aussi nombreux que

Digitized by Google

les corbeaux dans les champs de la Beauce, couvrent les branches des saules : il y en a parfois cinquante sur un même arbre; ils sont bruyants et bavards comme des pies; on les appelle vulgairement des *juifs*, car, me disent en riant mes compagnons, on en voit autant et plus que d'Israélites en Moldavie, ce qui n'est pas peu dire, comme eux, ils courbent l'échine et portent la tête en avant.

Revenus sur notre chaloupe, nous y trouvons un parfait déjeuner, caviar frais délicieux, sterlet et cendre excellents et, pour finir, un mets essentiellement roumain, une carpe à la protzap : la carpe, fendue par le milieu, avait été embrochée le ventre écarté sur deux bois en forme de croix, puis rôtie en plein air et enveloppée toute chaude dans de grandes herbes. Nous buvons encore le champagne quand nous apercevons Galatz. Avant la ville, de grands troupeaux immobiles de bœufs couleur blanc-gris, et que d'abord nous avions pris pour de grosses pierres, cherchent une nourriture insuffisante dans de misérables pâturages auxquels succèdent de vastes champs de sorgho. Le long du port s'alignent de beaux bateaux et de longs trains de bois, venus des forêts des Carpathes, formés au confluent des rivières sur lesquelles ils ont longtemps flotté à bûche perdue. Galatz est le grand marché des bois. La ville est construite sur une hauteur qui domine le Danube. Du port, rempli de

Digitized by Google

PÊCHEURS SUR LE CANAL DE PHILIPPIOU.

Digitized by Google

Digitized by Google

monde et d'animation, montent des rues escarpées.

Cependant le Danube, large d'un kilomètre, tourne avec l'infinie majesté des grands fleuves; Galatz se cache et disparaît. Nous arrivons enfin à l'embouchure du Pruth, dans lequel lentement s'engage notre bateau. Sur la rive droite habitent encore des Roumains, mais, de l'autre côté, un soldat russe monte la garde et mes compagnons me le montrent avec beaucoup de mépris :

« Nos frères de Bessarabie, me disent-ils, moins heureux que nous, sont soumis au joug étranger, mais pour eux l'avenir vaudra mieux que le passé! » Je n'ose pas répondre ce que je pense : le maître russe vaut pourtant mieux que le maître austro-hongrois; les Roumains de Transylvanie sont là pour le dire.

La Russie, la Roumanie et la Hongrie ont nommé une Commission mixte chargée d'améliorer la navigation du Pruth que de petits remorqueurs remontent jusqu'à Oancéa. Là, les marchandises sont transbordées, puis le halage commence et les bœufs tirent lentement et péniblement les bateaux en amont.

Les états riverains du Pruth, Russie, Autriche, Roumanie ont conclu leur convention en 1866. La circulation des bateaux a été déclarée libre et la Commission mixte a été uniquement composée des délégués des trois puissances intéressées, son

Digitized by Google

rôle était de prendre les mesures pour rendre le fleuve perfectible et d'améliorer la Navigation. La Commission, pour pouvoir exécuter les travaux coûteux qu'elle a entrepris, perçoit un droit de 65 centimes par tonne sur tous les bateaux, quelle que soit la distance parcourue, plus dix centimes par tonne et par 100 kilomètres, le tonnage maximun admis est de 300 tonnes.

Nous nous arrêtons sur la rive roumaine pour prendre une barque que mènent trois rameurs sous la direction d'un homme qui tient le gouvernail : ce sont des gaillards robustes et il faut qu'ils le soient pour lutter contre le terrible courant du canal Ghimia; entre chaque coup de rame notre barque recule un peu. Nous devons faire ainsi quatre kilomètres; les arbres sont plus rares; des grands échassiers passent auprès de nous et des bandes de juifs crient dans tous les saules.

A moitié chemin, nous trouvons un barrage qu'il n'est pas possible de traverser : il faut tirer la barque à terre et la faire traîner par des bœufs de l'autre côté. Nous faisons plusieurs fois lever, presque coup sur coup, le filet établi au goulot de la loessa : chaque fois il est plein de brêmes, de carpes, de gardons et surtout de poissons très frétillants, admirablement taillés pour la course, étincelants comme l'argent et auxquels leur forme a fait donner le nom de sabres. De nouveau en

Digitized by Google

barque, nous continuons à remonter le canal si poissonneux qu'en beaucoup d'endroits presque chaque coup de rame fait sauter un poisson. Effrayées par le bruit, de grosses carpes se glissent comme des rats et frétillent presque à sec dans les roseaux. Nous atteignons enfin le lac Bratecht qui a une superficie de 8 000 hectares d'un seul tenant; mais notre barque a touché le fond fait d'une glaise très glissante, elle est arrêtée pour quelques instants. Des hommes nous traînent difficilement en luttant contre le courant violent. Au bout de quelques minutes, nous naviguons sur une eau plus profonde et, à un demi-kilomètre de là, nous trouvons quatre gros bateaux pêchant ensemble. Ils jettent leurs immenses filets en formant un cercle de 1 200 mètres.

« On a vu, me dit M. Manolesco, des pêches incomparables; il y a quelques jours, on a pris ici près de 12 000 kilogrammes de poissons. Tout nous promet pour aujourd'hui un beau succès, l'orage qui s'annonce de tous côtés est notre complice. Je vais vous montrer des merveilles. »

Nous nous approchons; voilà les filets tirés, ils sont vides! L'orage, notre soi-disant complice, devient beaucoup plus menaçant pour nous qu'il ne l'a jamais été pour les poissons. M. Manolesco est désolé, répète que je vais douter de tout ce que les Roumains disent et je lui demande comment

Digitized by Google

on traduit « rentrer bredouille », dans la langue de son pays ! « Même en Seine, dit-il entre ses dents, devant le Pont-Neuf, on aurait eu plus beau succès ! »

Nous revenons donc. Point n'est besoin d'hommes pour traîner cette fois notre bateau à l'entrée du canal ; le courant est si fort que nous passons rapidement sur le fond glissant. Nous voyons encore, suprême ironie, des carpes sauter en masse autour du bateau. Les oiseaux alourdis, à la grande joie de M. Popescu qui tient toujours son fusil, volent très bas en poussant des cris. Nous voici de nouveau au barrage où nous tirons de l'eau des sabres et autres petits poissons. « Faute de grives on mange des merles », déclare M. Manolesco, et nous retrouvons la rive droite du Pruth où la chaloupe nous attend. Nous remontons le Danube sur lequel passent quelques gros bateaux ; le crépuscule est tombé très sombre, mais bientôt des feux s'allument à l'horizon, c'est Galatz dont nous approchons. Le long de la rive, de petites lueurs vacillantes nous indiquent la présence des trains de bois. Il nous faut changer de bateau ; M. Dimitresco va repartir pour Braïla avec la jolie chaloupe sur laquelle nous avions passé une si bonne journée et nous montons sur l'excellent yacht que l'Administration des pêcheries met à notre disposition pour toutes les excursions que nous voudrons faire de Galatz à Soulina.

Digitized by Google

Le lendemain, des cris nous réveillent; la vente est commencée. Il n'y a que peu de poissons de rivières ou d'étangs; on n'a guère pêché hier, c'était fête orthodoxe et un Russe déclare à M. Manolesco que si nous n'avions rien vu prendre, c'est que nous commettions un péché en faisant travailler un jour férié. Le poisson, ce jour-là, se moque du pêcheur; on le voit, mais on ne le prend pas!

On vend ce matin le brochet de 59 à 65 centimes le kilog., la carpe 80, le cendre 91, le carassin 27, la tanche, la babouchka, qui ressemble un peu au gardon, 25 et le sterlet, poisson fin entre tous, 1 fr. 65. L'esturgeon est payé de 80 centimes à 1 fr. 07. Il y en a beaucoup; l'un d'eux pèse 208 kilog., comme c'est une femelle il rapportera, avec le caviar, environ 500 francs. Parmi les acheteurs, on me montre des représentants de maisons viennoises et des marchands d'Odessa. Tous les poissons sont pesés; les balances sont supportées par un gros morceau de bois que deux hommes portent sur leurs épaules.

Cependant l'administrateur-adjoint des pêcheries de Tulcéa, qui doit remplacer auprès de moi M. Dimitresco, M. Panaïtescu, me dit qu'il est l'heure de partir. Il m'explique, pendant que le yacht s'éloigne, que le service des pêcheries a pour directeur le très savant M. Antipa, qu'assiste M. Manolesco. Après celui-ci, se trouvent trois admi-

Digitized by Google

nistrateurs pour les trois sections de pêche de Braïla, du Delta et de Constantza. De celles-ci, la plus importante est celle du Delta que nous allons visiter et qui est elle-même divisée en deux sections. Près de chaque administrateur sont des reviseurs (5 dans le Delta) qui sont de classes différentes et reçoivent de 1 800 à 2 400 francs. Les uns sont logés, les autres reçoivent 20 francs par mois comme indemnité de logement.

Devant nous, Galatz se cache dans la brume, le temps est vraiment menaçant, mais le poisson ne craint pas l'eau, m'assure en riant M. Panaïtescu, et se laisse prendre quand il pleut! Jusqu'au Pruth, nous revoyons sous un ciel couvert de nuages épais les bords, qui hier se découvraient ensoleillés; devant la côte russe est arrêté un vapeur qui semble être un bateau de guerre; puis viennent des terrains dénudés où les troupeaux amaigris cherchent une herbe trop rare; enfin la rive n'est plus, de chaque côté, qu'une bande de terre qui sépare le fleuve de lacs immenses. Nous jetons l'ancre devant Krapina; là, s'élèvent sous les arbres, des huttes où habitent les ouvriers; non loin, de vastes séchoirs, des hangars où pendent d'immenses filets. Douze équipes de pêcheurs, comprenant chacune douze ouvriers, plus un cuisinier, forment le campement de Krapina; je compte les huttes, elles sont douze, une par équipe. « On y dormirait bien, me

Digitized by Google

dit un ouvrier, si les moustiques n'étaient si terribles. » Presque tous ces pêcheurs sont au travail; seuls, deux ou trois éclopés sont restés au campement. Les huttes sont faites de perches et de roseaux; partout j'y vois des moustiquaires, c'est là leur seul luxe : le confort y manque complètement. Sous un grand hangar se dresse une immense table pour préparer le poisson et, sous les saules, glissant sur un sol d'argile couvert moins d'herbe que de roseaux, paissent quelques bêtes étiques, bœufs et chevaux.

Une petite pluie commence lorsque nous nous avançons avec précaution pour ne pas tomber sur ce sol incertain. Voici enfin, enveloppé dans un lourd brouillard, le lac Krapina qu'entourent de gigantesques roseaux dont les indigènes font des toits et des clôtures et que l'industrie moderne transforme en cellulose. Le lac est moins grand que celui d'hier, il s'étend pourtant très loin; on n'en voit pas les bords et les pêcheurs, invisibles de la côte où nous nous trouvons, sont à plus d'une heure de nous. Nous avons six rameurs pour nous conduire. Le voyage est pénible; il fait froid, nous nous enroulons dans nos couvertures et même dans des tapis à moitié en loques qui se trouvent dans le bateau; une pluie battante tombe qui heureusement se calme lorsque nous atteignons les pêcheurs. Ceux-ci occupent quatre barques et

Digitized by Google

viennent de jeter les filets en leur faisant former un grand cercle de 1 200 mètres. Déjà les gars tirent lentement la poche grouillante de poissons. Le moujik de ce matin avait bien raison, c'est tout autre chose qu'hier, le ciel ne veut pas qu'on chôme aujourd'hui. De grosses carpes, de superbes cendres, de belles brêmes, des brochets se débattent dans les filets. Les carpes, ramassées avec de grandes épuisettes, sont jetées dans les bateaux où elles sautent désespérément, elles font des bonds énormes et, résistantes entre tous les poissons, vivent longtemps encore après avoir été pêchées. M. Manolesco, debout, dans la barque, contemple la scène d'un air triomphant, puis avec un grand éclat de voix s'écrie :

« Enfin les Français ne diront pas que nous sommes des farceurs. La voilà bien la vraie pêche roumaine, la pêche miraculeuse ! »

Une brume grise ouate légèrement les bords du lac lorsque nous revenons; le soleil fait quelques tentatives timides pour nous apparaître, nos six rameurs, en cadence, frappent l'eau de leurs avirons. Derrière nous, les pêcheurs se remettent au travail et toujours debout, enveloppé dans les tapis humides qui ont déteint sur tout son vêtement, M. Manolesco, satisfait, siffle un air de victoire. Un vol de canards se lève lorsque nous arrivons au débarcadère très primitif, fait de planches placées les unes au bout

Digitized by Google

APPAREIL MUNI DE ROUES, POUR FACILITER L'IRRIGATION.

KRAPINA.

Digitized by Google

Digitized by Google

des autres qui glissent à notre grand désespoir sur le sol fangeux et les roseaux mouillés. Sur la rive, notre yacht nous attend et, avec lui, le déjeuner et le bon vin dont nous avons bien besoin.

Mes compagnons m'expliquent que, jaloux de conserver ses richesses, le Gouvernement s'occupe de repeupler les eaux et de développer la pisciculture. Près de Néamtsu, on a créé un grand établissement où l'on élève la truite, l'ombre et le saumon. Plusieurs particuliers ont suivi cet exemple et les résultats de ces soins ingénieux se font déjà sentir.

Nous continuons à descendre le fleuve. Un grand bateau russe, *le Rouss*, nous dépasse avant d'arriver au bras de Kilia. Les bords du Danube sont assez dénudés; çà et là du bétail; moins d'échassiers mais toujours des canards et souvent, au-dessus de nos têtes, très haut dans le ciel devenu bleu, des oies sauvages qui passent superbement : elles forment un grand triangle qui, rapidement, s'avance un angle en avant, coupant l'air et méprisant le vent. Elles tournent avec un ordre parfait au-dessus de la ville de Tulcéa qui nous apparaît jolie dans un rayon de soleil et qui, bâtie en amphithéâtre, montre au bateau qui passe tout ce qu'elle renferme de curieux : son mystérieux tumulus et son monument de l'indépendance. Des moulins tournent, des voitures se pressent sur la rive attendant le

Digitized by Google

bac très creux, en forme de tonneau, qui va les transporter. En face est un gros village dont les maisons, construites en roseaux, portent sur leurs toits des melons d'eau et des pastèques.

« Un vrai village roumain, me dit fièrement M. Manolesco, les deux rives sont roumaines depuis que nous avons quitté le bras de Kilia. C'est l'injustice des hommes et des traités qui a fait de la rive gauche de Kilia une terre soumise à l'étranger. »

Nous passons cependant sans nous arrêter et nous apercevons bientôt les autres bras du Danube : celui de Saint-Georges, qui tourne très large vers la droite, et celui de Soulina. La Commission du Danube date de 1856; c'est grâce à elle que le bras de Soulina a été approfondi, la rive droite empierrée, deux digues construites, vingt-sept courbes du fleuve supprimées, des phares établis ainsi que des balises et des signaux, des quais aménagés. Elle a même fait construire un hôpital. Pour amortir ses dépenses, elle a le droit de percevoir des taxes sur les bateaux.

Ceux-ci doivent, en effet, payer une taxe de 1 fr. 70 par tonne; s'ils ont un tonnage inférieur à 200, ils échappent à cette obligation. De même des tarifs réduits sont accordés aux vapeurs qui font plus de deux courses par an ainsi qu'aux bateaux postaux réguliers.

La Commission, depuis sa création a dépensé

Digitized by Google

près de 45 millions. Jadis, seuls les bateaux de 500 tonnes métriques pouvaient remonter jusqu'à Braïla, aujourd'hui la navigation est possible même pour ceux qui en portent jusqu'à 6.500.

Notre yacht s'engage dans le bras de Soulina au moment où un vol d'oies sauvages s'abat dans la plaine à côté d'une pauvre maison de pêcheur : des oies domestiques viennent aussitôt voisiner avec elles et prendre des leçons d'indiscipline. On entend à tout instant des cris d'oiseaux : des corbeaux et des pies s'envolent et se querellent, des émouchets planent à une faible hauteur, en bandes, cherchant pâture. L'un d'eux passe au-dessus du bateau tenant un gros rongeur dans son bec. Nous ne voyons aucune ville, mais des maisons disséminées. Pourtant un village apparaît sur la rive gauche; les maisons se pressent autour d'une petite église blanche et rouge, qui, de loin, paraît être faite avec des planches peintes. L'État a voulu attirer des paysans dans ces régions au sol ingrat, il leur a donné des terres; il les tenta en promettant cinq hectares par famille. Quelques paysans alléchés sont venus; ils ont hélas! compris bien vite que la lutte pour la vie serait dure et que l'État, malgré ses dons, n'était pas très généreux; mais le peuple roumain sait supporter la misère; son courage est à la hauteur de toutes les infortunes.

« La terre ne rend pas dans ce pays, me disait un

Digitized by Google

jour un Français, on a essayé de plusieurs cultures; on a semé du chanvre qui n'a réussi que dans certains endroits, on s'occupe maintenant de l'osier que veut cultiver un de nos compatriotes, dont la tentative sera très intéressante à suivre. Les cognassiers seuls semblent se plaire ici : ils sont la grande ressource des malheureux qui vivent sur cette terre ingrate; leurs fruits sont utilisés et remplacent les légumes sur la table du paysan. »

Comme ressource il y a, encore et toujours, la pêche. L'hiver, dans les étangs du Delta, on prend sous la glace beaucoup de poissons, en y pratiquant des trous près desquels, en masse, ceux-ci viennent respirer. L'esturgeon abonde dans chacun des bras du Danube : on le laisse tranquille en décembre, janvier et février. La bataille commence en mars, sur mer, où elle est fatale à bien des siluriens, mais dangereuse aussi pour tous les pêcheurs; c'est l'époque des grandes tempêtes et le Pont-Euxin mérite la mauvaise réputation qu'il s'est faite : il sait depuis longtemps comment on jongle avec les bateaux et comment on engloutit les matelots. L'esturgeon est pris avec des lignes de fond munies de crochets très aigus auxquels il s'accroche, attiré par l'appât de petits poissons qui y sont attachés vivants.

« Triste pays, m'explique M. Panaïtescu, que notre delta. Notre Danube forme un gigantesque

Digitized by Google

UNE BARQUE DE PÊCHEURS DE KRAPINA.

Digitized by Google

Digitized by Google

marécage de 890 000 hectares; une moitié en est faite de marais et de roselières, l'autre de terrains d'inondation. Ces 890 000 hectares représentent la zone d'inondation du fleuve. Les roselières ne servent guère qu'une partie de l'année comme pâturages. Comment améliorer une région si peu favorisée, comment la mettre en valeur? Les seuls procédés qui semblent possibles sont les digues, les travaux de dessèchement, de drainage, la création d'étangs artificiels pour la pisciculture. Comme végétation exportable, les roselières n'offrent guère que le roseau et le jonc : du roseau on tire de la cellulose et du jonc de la filasse. C'est à nos savants de découvrir le moyen de transformer le delta pour le bien de notre pays. »

Nous revenons à Tulcéa que nous visitons sous la pluie, à la tombée du soir. Sur le port, on peut remarquer les produits rouges et noirs de carrières calcaires voisines, aussi polis que le marbre. Les rues, bien pavées, sont toutes envahies par une armée de grenouilles; à chaque pas, par troupes, celles-ci sautent devant nous; il n'y a pas un pavé qui en soit dépourvu; on a toujours la sensation d'en écraser une en marchant. Dans les rues, nous rencontrons des paysans qui parlent russe et qui appartiennent à la secte des Lippoviens; leurs pères furent exilés de Russie et leur nom viendrait de ce qu'ils ne s'agenouillent que devant

Digitized by Google

des icones faites en bois de tilleul (lippa). Ils se divisent en quatre sectes, les Popovitsy qui ont des popes; les Bezpopovitsy qui n'en ont pas; les Molokhanes buveurs de lait et les Skoptsy ou castrats qui sont cochers dans les grandes villes. Les Lippovani ont formé d'assez gros villages et sont au nombre d'au moins 10 000. Il est difficile, d'ailleurs, d'établir une statistique exacte. Effrayés par le recensement, ils mentent et trompent l'enquêteur. Ils ne veulent pas déclarer leurs morts et vont les enterrer la nuit. Le métier de prêtre, si l'on en croit les Roumains, ne serait pas commode ni lucratif tous les jours. On prétend même qu'une secte tue son pope quand il a célébré un certain nombre de sacrements; le malheureux ne peut échapper que par la fuite au sort qui l'attend. Dans certains villages, un prêtre oserait à peine se montrer les jours de pêche, la vue d'une robe de pope portant la guigne au pêcheur; par contre, il est excellent de battre sa femme si l'on veut trouver beaucoup de poissons dans son filet. Le proverbe « qui aime bien châtie bien » est article de foi dans tous les ménages des paysans russes et les femmes lippoviennes y croient très sincèrement. Puis, après les coups, vient la réconciliation très douce : on pardonne tout alors, on oublie tout, la concorde règne entre le mari et la femme : le nombre des enfants le prouve surabondamment.

Digitized by Google

Nous quittons Tulcéa par une nuit très noire. Sur le pont du bateau, je m'efforce d'apercevoir la côte. Je me demande comment le pilote peut nous diriger. De temps à autre, bien rarement, un feu apparaît. Tout le monde sur la rive est endormi, les pêcheurs sont matinaux, la journée a été dure et puis on n'est pas riche et la lumière est chère. Assez tard dans la nuit, quelques feux apparaissent au lointain. Nous passons à côté des longs trains de bois rangés près de la rive; des chiens éveillés par le bruit de notre yacht aboient d'une voix enrouée, un bateau siffle et enfin les lumières de Galatz viennent éclairer la nuit.

Le lendemain, M. Panaïtescu me réveille pour me montrer le marché qui n'en vaut pourtant guère la peine. La pêche n'a pas été fructueuse.

« Le résultat n'est pas brillant, me dit-il : pas plus de 14 000 kilog. de poissons. »

Dans des conditions aussi mauvaises, la vente dure peu, les marchands déjà s'apprêtent à partir, quand on entend des cris qui les rappellent : ce sont les pêcheurs d'hier, nos pêcheurs de Krapina qui arrivent. Les poissons sont pesés. Nos appréciations étaient bien au-dessous de la vérité : en trois coups de filet, on avait pris 16 000 kilog. de poissons.

Tout près du marché, on emballe à la hâte le poisson vendu : on charge déjà les caisses sur des

Digitized by Google

charriots. Celles-ci ont un peu la forme de cercueils, on y dépose d'abord, au fond, une couche de paille et une natte en écorce de tilleul. La glace est fournie par le fleuve; elle est prise l'hiver et conservée dans d'immenses glacières. Les caisses, pour gagner Varsovie, devront voyager six jours. L'Autriche et l'Allemagne sont aussi d'excellents clients sur le marché de Galatz et des bateaux viviers emportent le poisson sur le Danube qu'ils remontent jusqu'à Ratisbonne.

Les pêcheries ont rapporté à l'État plus de 3 millions en 1908 : le revenu annuel n'était jadis que de 500 000 francs. Elles constituent une des ressources importantes du Ministère de l'Agriculture et des Domaines : à peu près un cinquième de la totalité de ses revenus. L'augmentation des recettes est due au régime qu'a imaginé M. Antipa et, dans les dernières années, la mise en exploitation du lac Razim qui a une étendue de 80.000 hectares et qui est alimenté par le canal Carol, a rapporté 2 millions à la Roumanie.

Je quitte avec regret l'excellent yacht sur lequel j'ai passé tant d'agréables heures. Je visite Galatz, ville d'aspect assez oriental, pittoresque et escarpée. Ses monuments sont quelconques : ce qui frappe surtout, c'est la vie qui remplit les rues et le nombre de types divers qu'on y rencontre. L'animation du port où s'alignent d'interminables

Digitized by Google

LES PÊCHEURS DE KRAPINA ÉTENDANT LEURS FILETS.

LA RELÈVE DU FILET AVEC LES PÊCHEURS DE KRAPINA.

Digitized by Google

Digitized by Google

rangées de bateaux n'est pas moins grande : on y entend parler toutes les langues de l'Europe. C'est le pavillon anglais qu'on voit le plus fréquemment (295 vapeurs en 1908, 451 en 1909), puis vient la Grèce avec 270 bateaux, l'Autriche-Hongrie avec 119, la Turquie, l'Italie, la Russie, la Roumanie et enfin la France qui n'a été représentée en 1908 que par 21 vapeurs et 1 voilier. A côté du Lloyd autrichien, qui, périodiquement, fait le service entre Braïla, Galatz et Trieste, de la Levant Linie hongroise, de la Compagnie Générale de navigation italienne, de l'Égée turque, nous sommes ici représentés par la Compagnie Fraissinet dont les bateaux naviguent entre Braïla, Galatz et Marseille.

Hélas! aujourd'hui comme hier, je ne vois aucun pavillon français; je cherche en vain nos couleurs en contemplant le merveilleux Danube où passent de grands bateaux chargés de marchandises, des barques de pêcheurs et d'interminables trains de bois! M. Manolesco m'a-t-il deviné? Je ne sais, mais tout à coup, il me dit, répondant peut-être sans le vouloir à ma pensée :

« J'aurais voulu voir passer avec vous un bateau français, vous auriez trouvé notre Roumanie plus belle. Les portes du pays vous sont si largement ouvertes. Pourquoi ne venez-vous pas plus nombreux?... »

Digitized by Google

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

La ligne de Bucarest à Galatz a 261 kilomètres de longueur. Elle est bonne et bien desservie, le voyage se fait facilement ; les trains sont assez nombreux, les express mettent à peine sept heures pour effectuer le trajet. Elle passe par Buzeu et par Braïla qui se trouve à 229 kilomètres de la capitale. Les billets coûtent en première 22 francs et en seconde 16 francs. On peut aussi se rendre à Galatz par Marasesti, mais moins rapidement, car le parcours est alors de 321 kilomètres au lieu de 261.

A Braïla, et surtout à Galatz, on trouve des consulats. La visite des deux villes n'est pas longue ; leur importance est surtout commerciale, elles ne possèdent aucun monument. Au point de vue du pittoresque, Galatz est supérieure à Braïla qui est d'aspect plus moderne et plus monotone. Toutes deux sont curieuses, surtout par leurs docks et leurs marchés (céréales, poissons, bois), par leur majestueux fleuve et par les interminables rangées de vapeurs, de voiliers, de trains de bois et d'embarcations qui s'alignent au rivage sur une longueur de plusieurs kilomètres. C'est un spectacle qu'on ne peut oublier.

Les hôtels ne sont pas luxueux, ce sont ceux qu'on trouve dans les grands ports et dont on se souvient sans aucun enthousiasme. Si l'on n'est pas exigeant, on peut s'en contenter : il le faut bien d'ailleurs. A Galatz, que les voyageurs pressés pourraient visiter entre deux trains, en allant de Bucarest à Iassi, on trouvera d'assez bons restaurants.

Si l'on veut descendre jusqu'à Soulina, le voyage est facile et les bateaux fréquents.

Le voyage dans les pêcheries, au contraire, est long et difficile, quand il n'est pas organisé officiellement. Il faut s'entendre avec les autorités des pêcheries pour le faire commodément. Pour cela les recommandations sont nécessaires.

Digitized by Google

Si l'on veut partir de Galatz à Braïla par mer, les bateaux ne manquent pas; il est facile de gagner Odessa ou Constantinople, et si l'on veut rentrer à Marseille directement, on trouve les vapeurs de la Compagnie Fraissinet.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V

LES MONASTÈRES DE MOLDAVIE

Iassi. — La ville et les monuments. — Pascani, Torga-Neamtsu. — Le couvent d'Agapia. — Le monastère de Neamtsu. — Les résultats de la sécularisation.

Le trajet est long entre Bucarest et Iassi. Après de vastes plaines vient une région plus montagneuse. Il semble qu'on pénètre dans un pays nouveau. La Moldavie a un caractère très original : aspect, couleurs, types, costumes, tout change et semble original; ses habitants paraissent différents des populations qu'on vient de quitter.

Un des assez nombreux villages près desquels nous passons est en feu; le vent qui souffle avec violence emporte très vite l'incendie de maison en maison; couvertes en paille de maïs, faites de fagots ou de roseaux, celles-ci sont consumées en quelques minutes, ainsi que les meules placées près d'elles dans les cours et les maigres récoltes qu'on vient à peine de rentrer. Partout les paysans se sauvent éperdus; ils n'ont rien, hélas! pour lutter contre le fléau; les bêtes courent affolées à travers la plaine; des berceaux contenant de petits enfants

Digitized by Google

sont laissés au milieu des chemins et des flammèches, parfois, tombent autour d'eux. C'est pour tous ces malheureux la plus terrible des infortunes ; à la veille de l'hiver, toutes leurs provisions sont détruites, leurs bourses sont vides : c'est la ruine aujourd'hui, la misère et la famine demain.

Dès mon arrivée à Iassi, M. Dimitri Pauchechti, secrétaire de la Chambre de commerce, vient se mettre à ma disposition pour me faire visiter la ville. Il me conduit d'abord chez le vicaire général qui me promet d'envoyer une dépêche pour me recommander aux monastères et aux couvents que je désire visiter avant de quitter la Roumanie. M. Nicodème Montéanu est un homme aimable qui ne sait pas le français, mais qui, à ma grande satisfaction, parle très bien le russe. Il me conduit d'abord dans la lourde cathédrale Saint-Georges, autour de laquelle se trouvent les maisons des moines et le palais du métropolite, habitation spacieuse, largement éclairée, ornée partout de glaces, pleine de beaux meubles et de vieux portraits : on a peine à se croire au milieu d'un monastère. L'église voisine, Tri Arkhi, est célèbre presqu'autant que Courtéa d'Argès à laquelle elle ressemble d'ailleurs un peu. C'est un élégant monument, orné de deux jolies tours et de fenêtres gracieuses qu'entourent des arabesques d'or et d'argent. L'intérieur, resplendissant de trop d'orfèvreries, reste pourtant

Digitized by Google

L'ÉGLISE « TRI ARKI » A IASSI.

SAINT-NICOLAS A IASSI.

LE MARCHÉ DE NÉAMTSU.

Digitized by Google

Digitized by Google

harmonieux. Une autre église, Saint-Nicolas, toute rouge, est très charmante, avec sa tour qui ne ressemble à aucune autre et ses fresques naïves qui rappellent aux croyants la vie et les miracles du saint dont elle porte le nom. On peut aussi visiter l'Université, qui possède de belles salles, une luxueuse bibliothèque, mais qui est malheureusement décorée d'affreuses peintures d'un incomparable mauvais goût.

Vue d'une colline voisine, Iassi semble très pittoresque et ses trois églises donnent au paysage une incontestable originalité. Pour y grimper il faut traverser d'abord un bas quartier, incroyablement sale et puant, grouillant de vermine et d'enfants. C'est là qu'habitent et c'est de là que viennent les vrais maîtres de la ville, les juifs. Les Roumains les méprisent, mais ils sont vaincus par eux; les juifs les tiennent entre leurs mains. Avec une patience inlassable, avec une habileté sans rivale, ils ont accaparé peu à peu tout le commerce, ils achèvent de ruiner les paysans, ils sont les créanciers des petits et des grands. Ils sont insatiables, ils ont de l'argent, ils en veulent davantage encore : ce sont les sangsues de la Roumanie. On leur a refusé les droits civils, mais ils peuvent cependant se prétendre Roumains, puisqu'ils sont soldats et qu'en temps de guerre ils auraient à défendre le pays qui ne les aime pas, mais qui les subira

Digitized by Google

toujours. Ils parlent entre eux un jargon allemand qui a donné une large hospitalité à bon nombre de mots slaves, turcs et grecs.

Les étrangers qui veulent s'établir à Iassi doivent aussi compter avec eux; ils sont considérés par eux comme des ennemis redoutables. Tous les juifs se ligueront au besoin pour leur faire une terrible concurrence et vendront, à vil prix, les mêmes marchandises pour les ruiner au plus vite et les anéantir. Les affaires sont d'ailleurs difficiles : on m'affirme que dans toute la ville une seule maison règle ses factures au comptant. Il faut faire des crédits très longs : payer à quatre-vingt-dix jours est difficile et les années de mauvaises récoltes, l'argent ne venant pas de la campagne, les commerçants laissent passer les échéances et le créancier doit attendre une année meilleure, très longue parfois à se faire espérer. D'autres marchands retors, parmi les plus rusés, sont les Arméniens qui ont, en Moldavie, des colonies florissantes mais qui, en général, ne sont pas très aimés.

Nous partons de Iassi le lendemain, de bonne heure, en compagnie de M. Dimitri Pauchechti. Le train nous conduit à Pascani où une voiture, attelée de quatre chevaux, nous attend. La petite ville aux rues larges et poussiéreuses, très vivante, est pleine de juifs bruns ou roux, vêtus de longues lévites sales, le visage encadré par leurs

Digitized by Google

cheveux qui tombent en tire-bouchon le long des oreilles. Ils ont les yeux petits et les paupières rouges. Ils passent près de nous, l'échine courbée.

« Même les yeux fermés, un Roumain, me dit mon compagnon, reconnaît, rien qu'à l'odorat, si un village est peuplé de juifs. »

Les Israélites, si nombreux en Roumanie, sont constitués en communautés dirigées par les comités élus par les fidèles. Il n'y a pas, à vrai dire, une autorité religieuse supérieure pour tous les croyants du pays, mais des rabbins qui ont à leur disposition environ 600 synagogues. On devient rabbin soit en passant par le séminaire ou simplement en étudiant quelques années chez un prêtre plus âgé.

Il y a grand marché à Pascani; les paysans sont venus nombreux et semblent assez bien fraterniser avec les juifs; je le fais remarquer en riant à mon compagnon qui répond simplement :

« Comme peuvent s'entendre des voleurs et des volés! Les juifs hélas! sont devenus les maîtres : nos grands propriétaires les ont pris comme fermiers. Et chaque année ils sont plus nombreux. Rien de prolifique comme les juifs!... Quand on songe pourtant, ajoute-t-il, qu'à la fin du XVIIIe siècle les Israélites étaient si peu nombreux. C'étaient des juifs portugais qui venaient tous de Constantinople. Lentement, d'autres vinrent de Galicie, d'Autriche

Digitized by Google

et de Russie. Ils s'infiltrèrent partout et, hélas! au Congrès de Berlin, on exigea leur naturalisation en échange de l'indépendance qu'on nous accordait. Aux pauvres gens que vous voyez passer, c'étaient des maitres que l'on donnait! »

Dans les rues, beaucoup de costumes indigènes. Les hommes sont coiffés de grands chapeaux à larges bords, entourés d'un étroit ruban; ils ont de grosses moustaches et des cheveux longs, bruns le plus souvent. Ils marchent, agiles et souples, vêtus de costumes blancs que le temps a salis: les vestes sont faites de fourrures qu'ils portent les poils en dedans et dont le cuir extérieur est orné de dessins rouges, jaunes ou bleus, quelquefois de broderies très fines, dues aux doigts experts des paysannes. Quelques-uns ont d'admirables ceintures. Ils me rappellent un peu les paysans petits-russiens, mais leurs figures ont peut-être plus de caractère. La propreté, certes, n'est pas leur qualité dominante et les femmes ne se lavent pas sans doute plus souvent que les hommes. Quelques-unes sont venues pieds nus des villages voisins; de loin elles paraissent propres, le soleil fait étinceler les couleurs et les paillettes des corsages et, grâce à la boue très noire de la route, il semble qu'elles portent des bas. Leurs cheveux seraient beaux s'ils étaient soignés. Mais j'ai tort de me plaindre, me dit-on, c'est moi qui suis coupable, j'ai mal choisi mon

Digitized by Google

jour : les villageoises ne se coiffent qu'une fois par semaine, le samedi, pour être plus belles le dimanche. Et j'arrive ici le vendredi!...

Elles sont pourtant accortes et jolies les filles de Moldavie; elles ont la franchise dans les yeux et sur les joues le printemps; plus d'une paraît charmante dans sa courte jupe de couleur et dans son corsage aux broderies dorées. Hélas! elles vieillissent vite, car les travaux très durs et une trop fréquente maternité les attendent; mais elles seront, comme leurs mères, de braves et courageuses paysannes, de bonnes épouses et de très tendres mamans.

Après avoir traversé la ville, nous montons une côte escarpée. La route est large et les ornières profondes. A tout instant nous rencontrons à pied, en voiture ou à cheval, des paysans qui nous saluent du geste et de la voix. La femme chemine quelquefois à côté de la voiture que son mari conduit; le plus souvent pourtant ils sont assis tous les deux côte à côte dans des sortes de tombereaux traînés par des chevaux ou des bœufs que la graisse, certes, n'empêche pas de marcher et qui, même les jours d'été, ne doivent pas manger à leur faim. Les chevaux moldaves, de taille peu élevée, sont agiles et résistants. Ils ont le corps bien proportionné; on les tient pour les meilleurs de Roumanie, mais la nourriture qu'on leur donne est insuffisante et

Digitized by Google

malgré la fondation d'un haras militaire, malgré les expositions de chevaux de Constantza, malgré la création de courses à Braïla et à Bucarest, l'élevage est plutôt en décadence. Les bœufs sont, eux aussi, des dégénérés, moins que les chevaux peut-être. Ceux de Moldavie sont d'incomparables travailleurs, mais les pâturages diminuent chaque année d'étendue, les cultures gagnent sur les prairies, la pluie tombe rarement et le soleil brûle et détruit les herbes de la steppe. Mal nourris, les bœufs perdent leurs forces et les vaches leur lait. Une vache qui fournit trois litres de lait est considérée comme excellente par les paysans roumains; chez nous, en France, nos normandes en donnent facilement quinze. Le beurre est un produit de luxe : à Iassi on le vend 5 francs le kilog. Le prix des bêtes, par contre, est peu élevé : un bon cheval vaut 200 francs, mais on peut en trouver à partir de 60 francs. Un bœuf est vendu de 65 à 150 francs; une vache 80 francs.

Nous arrivons enfin au sommet de la longue côte que nous montions depuis Pascani; nous voici, après avoir traversé un petit bois de chênes, dans un gros village; les maisons sont très petites, mais leur extérieur plaide en leur faveur, le soleil fait resplendir leur blancheur. Ce ne sont pourtant que de misérables taudis faits de branchages recouverts de terre glaise qu'on a passée à la chaux. La

Digitized by Google

RUINES DU CHATEAU DE NÉAMTSU.

Digitized by Google

Digitized by Google

porte ne permet souvent qu'aux gens maigres d'entrer et il faut s'incliner bien bas pour éviter de se cogner le front. Dans l'unique chambre, peu de choses, mais beaucoup d'habitants. Des enfants très jeunes jouent dans la poussière de la route, couverts de chemises qui ressemblent à des sacs en lambeaux; ils ont le visage sale et sous leur trop léger vêtement qui flotte à tout vent, leurs petits corps apparaissent dorés et brunis par le soleil. Ils jouent sans souci du lendemain, heureux de vivre, et se roulent sur le chemin. Quelques-uns sont jolis. Je le dis à mon compagnon qui me répond aussitôt : « Taisez-vous, cela porte malheur à un enfant, quand on dit qu'on le trouve joli ! »

Je descends de voiture pour photographier les gamins; ceux-ci se groupent autour d'une femme et de deux hommes. Je porte ma photo-jumelle à mes yeux; ce geste doit être terrifiant : sauf un homme qui ne paraît pas trop rassuré, femme, enfants, tout le monde s'est enfui. Je recommence sans succès l'expérience. A la fin je trouve le moyen de vaincre toute résistance. Je demande : « Qu'est-ce qui veut un peu d'argent? » Pourtant, les plus braves seuls accourent en jetant de côté des regards inquiets. Ils devinent sans doute que je vais les photographier malgré eux, au moment même où ils recevront le prix de leur bravoure des mains de mon compagnon.

Digitized by Google

Dans les champs, autour de nous, les paysans travaillent. La récolte n'est pas brillante; l'hiver prochain il faudra serrer ses ceintures. Un vieux et triste proverbe du pays dit qu'aux jours de famine, une ceinture bien serrée calme la faim et tient un peu plus chaud. Les paysans se le répètent peut-être en cueillant leurs citrouilles qui ont poussé dans les champs de maïs, à l'ombre des épis. C'est surtout du maïs que nous voyons. Le maïs se plaît d'ailleurs dans les terrains qui conviennent au blé, mais plus sensible au froid il ne se sème qu'au printemps. Pour mûrir, son grain a besoin d'une chaleur assez élevée : il faut que la moyenne des mois chauds dépasse 18°.

Nous franchissons un grand pont de bois qui est jeté sur la Moldava; des paysans pêchent dans la rivière l'un d'eux relève son filet sur lequel sautent quelques poissons blancs. La route, droite, passe ensuite auprès de misérables maisons; on trouve une fontaine pour les chevaux auprès d'un joli bois de chênes dans lequel, chose rare en ce pays, j'entends chanter des oiseaux. Quelques charrettes conduites par des paysans roulent sur la route dont elles soulèvent la poussière et je pourrais compter les côtes des pauvres bêtes qui les traînent. Nous sommes au commencement de l'automne : c'est en tout pays, pourtant, l'époque où les bœufs et les chevaux sont gros et ont fait pro-

Digitized by Google

vision de force et de santé pour supporter plus vaillamment l'hiver!

« Regardez l'homme qui les mène, me dit mon compagnon; je vous assure que ses côtes sont aussi saillantes que celles de ses bœufs; ils marchent d'un même pas tranquille. Homme et bœufs sont philosophes : ils savent qu'il faut se résigner aux misères de la vie. C'est leur sort de souffrir. Le menu ne varie guère sur la table de ces pauvres gens : le cochon de lait à Noël, l'agneau à Pâques, rarement des pommes de terre et de la mamaliga tous les jours. Les années de bonne récolte, cela va encore, mais Dieu ne donne pas toujours ce qu'il promet, les étés très secs ruinent trop souvent toutes les promesses du printemps! »

La route que nous suivons est assez bonne. Ce n'est que depuis 1866 qu'on a pensé à l'entretien des chemins et que des dépenses ont été décidées. Les routes nationales sont entretenues par l'Etat, les autres restent à la charge des districts et des communes qui s'acquittent plus ou moins bien du travail dont elles sont chargées.

Après une longue steppe, nous atteignons la gracieuse petite ville de Torga Neamtsu qui s'étend dans la plaine au pied d'une chaine secondaire de montagne; sur un pic, derrière elle, on aperçoit les ruines très pittoresques d'un vieux château.

Digitized by Google

Comme à Pascani, c'est le jour du marché; les rues sont pleines de monde, de soleil et de costumes à paillettes d'or et d'argent. La rue principale contient de nombreux magasins, mais elle me plaît moins que les faubourgs dont les maisons, assez coquettes et souvent très spacieuses, s'élèvent au milieu de gentils jardins. Des soldats se promènent sur la place et échangent en riant quelques propos avec les paysannes auxquelles les beaux uniformes ne semblent pas déplaire. Après un arrêt dans un hôtel assez fréquenté, nous prenons la route de Piétra Neamtsu. Derrière nous, la ville que nous quittons apparaît toute charmante; à notre droite, des montagnes boisées se succèdent et le parfum des sapins descend jusque dans les champs que nous traversons. Nous atteignons enfin le village d'Agapia d'où nous apercevons, à nôtre gauche, blanc et pittoresque dans la verdure, le monastère de femmes de Voratico.

Agapia où nous arrivons est entouré par une barricade pour empêcher le bétail d'aller brouter dans les champs cultivés; une seule rue très longue; de petites maisons blanchies à la chaux. On entend chanter des garçons et des filles; des vieillards avec l'accordéon accompagnent de vieilles et plaintives chansons; dans une cour, des jeunes gens dansent de droite à gauche, en ligne, chaque danseur les mains sur l'épaule de son voisin : ils

Digitized by Google

DANSEURS MOLDAVES A AGAPIA.

Digitized by Google

Digitized by Google

sont tous vêtus de blanc, portent de larges ceintures rouges et des chapeaux noirs garnis de rubans.

Les habitants d'Agapia pourraient vivre plus heureux. Les monastères voisins sont, l'été, remplis de visiteurs, excellents clients, toujours prêts à acheter du beurre et du lait, des œufs et des poulets. Les paysans ne tirent guère profit de ce commerce et ils ne font pas d'économies. Aucune amélioration dans leur vie, m'assure-t-on, n'a été constatée depuis vingt ans.

« Ce que Dieu donne, déclarait l'un d'eux, c'est pour qu'on le dépense et non pour qu'on le garde; c'est mépriser ses présents que de faire des économies. Seuls, les juifs peuvent commettre pareil péché ! »

Du village, nous apercevons déjà, toutes blanches et entourées d'arbres verts et de noirs sapins, les tourelles du monastère de femmes d'Agapia. Bientôt, nous entrons dans la cour du couvent où se trouve l'église, en suivant une route bordée de gentilles maisons construites au milieu de petits jardins; la dernière est celle de la supérieure, femme distinguée, aux yeux superbes, aux traits un peu accentués, mais très caractéristiques, à l'air quelque peu autoritaire, mais aussi très imposant.

Les monastères et les couvents de Roumanie furent jadis très riches et très fréquentés. On y vivait de façon charmante : à côté de pauvres moines et

Digitized by Google

de nonnes peu fortunées, qui assumaient presque tout le travail, se trouvaient des religieux et des religieuses appartenant à de grandes familles. Il était si doux de vivre loin du bruit du monde, mais toujours au courant de tout ce qui s'y passait, dans une retraite plaisante, devant une nature qui racontait la gloire de Dieu, près de gens agréables et charmants, toujours disposés à échanger de spirituels propos. Plus d'une maison de nonne était alors un aimable salon ; on y discutait en roumain en grec, en français, en allemand et les soirs d'été, après la prière, à la tombée du crépuscule, les conversations se terminaient sur les bords de la rivière, à l'odeur des grands sapins qui parfumaient toute la vallée, au chant monotone de l'eau qui sautait de caillou en caillou.

Les donations étaient nombreuses : on ne voyait dans les églises que des objets d'or et d'argent, les moines portaient des chapes et des étoles merveilleuses aux dessins somptueux. D'importantes sommes, chaque année, étaient envoyées au patriarche, en Grèce. L'argent roumain ne restait pas en Roumanie, ce fut là le grand reproche que formulèrent tout d'abord les partisans de la sécularisation. En 1864, l'État, que les richesses immenses du clergé régulier tentaient, s'en empara ; la sécularisation fut votée, tous les établissements religieux dépossédés à peu d'exceptions près. Les

Digitized by Google

monastères et les couvents sont aujourd'hui beaucoup moins nombreux que par le passé; plusieurs ont été transformés en prisons, en maisons d'aliénés; d'autres deviendront sans doute des sanatoria. La vie intellectuelle de jadis n'y existe plus, le manque de confort et surtout de superflu en a éloigné les gens du monde; seuls, les vrais croyants, seuls les hommes et les femmes pour lesquels la vie s'est montrée trop cruelle, ou des gens aussi simples de goûts que d'origine, forment aujourd'hui le clergé régulier.

L'État, devenu propriétaire, veille à l'entretien des monastères et des couvents. Agapia fut brûlé, c'est lui qui l'a reconstruit. En échange des biens qu'il leur prenait, il a accordé aux religieux une aumône et donne, peu généreusement, il faut bien l'avouer, cinquante centimes par jour à chacun d'eux. A Agapia, chaque religieuse possède dans le couvent, qui ressemble assez à un béguinage, sa maison, où elle habite avec une compagne, plus jeune, qui lui sert de domestique et qui, presque toujours, en héritera. Elle a un jardinet, des poules, des oies, une vache quelquefois et des moutons. Elle gagne un peu d'argent à des travaux très divers. C'est ainsi que la supérieure possède une petite filature de toile; elle reçoit des commandes pour l'armée et emploie, comme ouvrières, quelques-unes de ses compagnes qu'elle rémunère comme il sied.

Digitized by Google

« Tout cela n'est pas la fortune, disait un jour l'une d'entre elles; nous demandons peu, mais il faut avouer que nos modestes désirs sont trop juste réalisés. Dieu lui-même doit trouver, comme nous, que parfois nous avons trop peu pour vivre et que nous supportons trop de privations. »

La situation des religieuses d'Agapia serait misérable en effet, si elles ne tiraient pas un profit inattendu de l'exquis pays dans lequel elles vivent. Elles sont favorisées entre toutes les sœurs. Beaucoup de Roumains, désireux de passer l'été économiquement dans un joli site et dans un intérieur reposant, viennent l'été dans les monastères d'Agapia, de Voratico ou de Neamtsu. Ils louent des logements; les religieuses ne gardent qu'un petit coin dans lequel elles vivent; et 150, 200 et quelquefois 300 francs tombent ainsi dans l'escarcelle de la bonne sœur selon l'importance de sa maison. Celle-ci ne demande en outre qu'à rendre des services, et c'est pain bénit lorsqu'elle en tire quelque petit profit. Vivre à l'écart complètement lui serait impossible; elle aime à se rapprocher de ses hôtes de passage, à leur demander de petites histoires qu'elle racontera l'hiver à ses compagnes; les religieuses de Roumanie aiment à faire la causette : comme au temps de Vert-Vert on est toujours bavard dans les couvents.

L'intérieur comprend une église toute blanche,

Digitized by Google

LES NONNES DU COUVENT D'AGAPIA.

LE COUVENT D'AGAPIA.

Digitized by Google

Digitized by Google

pleine de peintures modernes qui ne sont pas déplaisantes et d'icones anciennes où les visages des saintes et des saints, merveilleux d'expression, sont dus aux mains croyantes d'artistes restés inconnus. Les vêtements des images saintes sont faits en or et en argent finement ciselés. Une Vierge admirable sourit; sa bouche est rose et charmante, ses yeux bleus pleins de bonté céleste, une étoffe précieuse brodée d'argent lui sert de robe et sa main se tend favorable au pécheur. Çà et là des tombeaux. Autour de l'église, les édifices tout blancs forment un quadrilatère, un côté pourtant n'est pas encore reconstruit; chacun des autres a deux étages, des fenêtres sont bâties en arcades et de longs balcons de bois permettent aux religieuses de se promener le long de la cour, dans l'intérieur du couvent. La supérieure a un appartement en face de l'entrée; la sœur économe sera logée quand la reconstruction des parties brûlées sera achevée; la caissière y est déjà.

A droite de l'entrée, dont le porche est vraiment trop petit et trop bas pour un aussi grand monument, se trouvent les chambres destinées aux visiteurs qui peuvent y être logés trois jours: c'est l'État qui offre cette hospitalité, « aux frais de la princesse, comme on dit chez vous », me déclare en riant un aimable homme que j'y rencontre. Seulement la princesse sait compter; elle trouve que la

Digitized by Google

générosité est incompatible avec l'économie, et, moins large que jadis, elle ne paie plus la nourriture. Des voyageurs trop nombreux allaient tout l'été de couvent en couvent et se faisaient nourrir et loger pour rien.

Dans la montagne, auprès du monastère, s'élève une petite chapelle en bois entourée des tombes des nonnes ; de ce champ de repos la vue est charmante sur la vallée riante et sur les sapins sombres que les églises et les maisons du couvent égaient de toute leur blancheur. Les cloches sonnent, des carillons se répondent de tourelles en tourelles. Un grand oiseau plane, quelques bêtes se plaignent d'une voix cassée. Dans l'herbe, sur le dévalant, une religieuse est assise : tranquille elle regarde dans le lointain. A ses pieds, dans le ruisseau, l'eau coule tout argentée au milieu des cailloux. Les sapins jettent des ombres gigantesques. On se sent entouré de calme et de paix. On a l'impression d'un repos très doux. Il fait bon vivre dans cet air parfumé par toutes les fleurs et par tous les grands arbres de la montagne.

L'État, propriétaire des pâturages et des forêts autour du couvent, permet aux religieuses de faire paître leurs troupeaux sur quelques terres et les autorise à prendre le bois nécessaire à leur consommation.

Une petite religieuse, tout de noir habillée, nous

Digitized by Google

fait signe de loin : c'est l'heure du dîner. La nature charmante qui nous entoure calme les âmes, nous dit-elle en souriant, mais elle ne calme pas la faim, au contraire. Et je rentre avec elle. Des sœurs vêtues de bure marron, un petit chapeau couvert d'un voile sur la tête, entrent dans l'église tandis que je mange l'excellent repas qui m'est préparé : un potage borch, un délicieux poulet à l'estragon, des fruits et des papanachis, gâteaux très agréables et qu'on sert souvent sur les tables roumaines. Et peu après, dans la chambre tranquille qui m'a été donnée, je m'endors au son des carillons.

Le lendemain, de bonne heure, du balcon extérieur, je contemple la gorge dans laquelle coule le torrent. Le ciel est bleu, mais on ne voit pas le soleil ; levé pour les gens de la plaine, il n'apparaît pas encore à ceux qui vivent dans la montagne. Le ruisseau pourtant déjà étincelle sur les cailloux blancs. Au bruit de l'eau qui coule, se mêle aussi la chanson des oiseaux; des vapeurs bleues sortent de terre, la verdure des forêts change de ton de minute en minute, les feuilles des bouleaux s'agitent argentées et tout à coup, remplissant la vallée de lumière, le soleil se lève au milieu des grands sapins.

Un très aimable capitaine, M. Varnav, m'offre de me faire visiter le monastère d'hommes de Neamtsu. Il vient chaque année pour ses vacances

Digitized by Google

à Agapia et il me fait entrer chez la religieuse dont il a été le locataire. La maison est assez confortable et la bonne sœur la montre avec plaisir : elle tient à me prouver qu'elle n'abuse pas des privations !

« Ce n'est pas comme chez vous, les catholiques, me dit-elle ; moi je vis confortablement dans mon couvent et je jouis du bonheur de vivre sans aller creuser ma tombe chaque jour. »

Je réponds en riant qu'on doit être très bien dans le joli cimetière que j'ai visité la veille et d'où la vue est si jolie sur la vallée.

« Quand on est sous terre, on ne voit plus la vallée, me répond vivement la sœur. J'y serai très bien quand Dieu le voudra et surtout s'il ne le veut pas trop tôt ! »

L'heure du départ est arrivée ; je remets en partant un peu d'argent aux petites sœurs converses qui m'ont servi ; les pauvres filles acceptent et s'inclinent très bas, l'une d'elles me prend la main et, sans ma résistance, l'aurait baisée. La voiture du monastère, que traînent quatre bons chevaux, est déjà devant la porte. Nous traversons à nouveau le village d'Agapia où l'on célèbre un enterrement. Le fils d'un pauvre boutiquier a été écrasé hier : on devrait régulièrement ne l'enterrer que le lendemain matin, mais le mardi est un jour néfaste, même pour une cérémonie funèbre.

Digitized by Google

M. Varnav adore ce pays, il y trouve des cerfs et des chevreuils, des lièvres et des chamois. Le gibier à plumes n'est pas moins abondant : outardes, coqs de bruyère, gélinottes, bécasses, cailles et perdrix. Et si l'on veut s'attaquer à des animaux dont la poursuite procure plus d'émotions, les loups-cerviers, les chats sauvages et même les ours sont nombreux dans la montagne. Sur les collines, il y a des bandes de sangliers ; les renards et les loups sont partout, dans la plaine ou dans la montagne, dans les champs et dans les forêts. Ces derniers s'approchent très près des villages et plus d'un enfant laissé dans son berceau près du champ de maïs dans lequel ses parents travaillaient, a été enlevé par les loups.

M. Varnav me parle avec enthousiasme de ces vastes forêts de Moldavie dont les beaux arbres, parfois, cachent complètement le ciel. On vit sous un dôme de verdure. Les soucis s'engourdissent à toutes ces caresses de la nature. La forêt est une grande amie. Et puis il y a les oiseaux et les sources qui chantent, les fraises qui embaument, les promenades en barque. Que de fois M. Varnav a descendu quelque rivière en radeau. C'est un plaisir dont sont avides les Roumains. On part avec le train de bois qui descend la Bistritza, ou l'un de ses affluents rendus flottables grâce à de grands barrages. On dort à la belle étoile à l'ombre des

Digitized by Google

sapins, au bruit de l'eau berceuse. On s'en va à la dérive vers un but trop tôt atteint. On quitte le train de bois lorsqu'il arrive dans une vallée plus large qui devient vite monotone et l'on retourne vers les bois qui n'ont pas dit encore tous leurs secrets.

Les forêts de Roumanie sont exploitées depuis longtemps déjà, mais tandis qu'autrefois de simples scies fonctionnaient mues par l'eau, il y a aujourd'hui de grandes scieries où des machines font marcher à la fois jusqu'à douze scies alternatives, neuf scies circulaires et une grande quantité d'outils. On travaille fort bien des bois excellents qui fournissent des tables de résonance pour les pianos ou qui deviendront, sous la main d'habiles ouvriers, des portes, des fenêtres, des meubles, des ustensiles divers, des cannes, des fourches, des rateaux, des voitures, des roues, des tonneaux, des douves, des coffres, des porte-manteaux et jusqu'à des cure-dents. On tire parti de tout, même des copeaux qui sont souvent expédiés à l'étranger. Quelquefois, dans les domaines de l'État, en pleine forêt, près des maisons modèles des paysans, à Rustani par exemple, un hôtel et quelques maisons d'été sont construits pour les familles qui viennent chaque année y passer confortablement au grand air plusieurs semaines et qui vivent là tranquilles sans trop dépenser d'argent.

Digitized by Google

« Mais, me dit mon compagnon, cela ne vaut pas une villégiature au couvent: le bruit des scies est fatigant; rien n'est bon comme le silence des forêts, interrompu seulement par les cloches et les carillons!... »

Nous approchons de Torga Neamtsu, nous tournons vers la gauche, nous traversons un village, puis une plaine étendue, enfin une superbe forêt au milieu de laquelle la route s'étend très belle et très large, puis la steppe recommence jusqu'au monastère. Un peu avant d'arriver, le cocher s'arrête pour laisser souffler ses bêtes. Il descend de son siège et se met à frotter les yeux de ses chevaux après leur avoir tiré les oreilles. C'est là une coutume très répandue chez les paysans moldaves qui se figurent que, sans cette singulière opération, les oreilles de leurs bêtes s'engourdiraient.

« Notre cocher d'hier, dis-je alors, n'a rien fait de tout cela.

— Le cocher d'hier n'était pas un Moldave, me répond aussitôt M. Dimitri Pauchechti; c'était un juif qui ne pouvait avoir aucune attention bienveillante pour ses chevaux! »

Le monastère de Neamtsu est blanc lui aussi, mais d'aspect plus lourd que celui d'Agapia. Les moines, vêtus d'épaisses robes marron, sont au nombre d'environ 400; leur costume ressemble beaucoup à celui des religieuses, mais leur toque a

Digitized by Google

pris de très grandes dimensions : on dirait un chapeau haut de forme en étoffe mate, dont on aurait supprimé les bords.

Autour du monastère se trouvent de petites églises, un grand baptistère surmonté d'un large dôme doré, des greniers à céréales, une scierie et des maisons entourées d'arbres verts. Comme les sœurs, leurs voisines, les moines de Neamtsu louent leurs maisons pendant l'été. La vaste cour intérieure forme, comme à Agapia, un quadrilatère; les maisons ont deux étages et, en suivant les balcons de bois, on peut faire le tour de la cour, couverte d'herbe verte et traversée par des allées pavées de grosses pierres. Deux églises blanches s'y élèvent : la petite n'est pas très intéressante, mais la grande me semble tout à fait remarquable. Elle se divise en quatre parties, d'abord une vaste pièce servant d'entrée, puis deux salles d'égale grandeur et enfin le sanctuaire que cache aux yeux du public l'iconostase aux somptueuses peintures. Çà et là des pierres tombales; le chœur renferme de très vieilles icones; quelques-unes sont d'un dessin charmant, très savant même dans sa naïveté. Les visages de la Vierge et des saints ont une grâce infinie, leurs gestes sont attirants et leurs regards miséricordieux. Souvent, seules les têtes et les mains sont peintes, les corps sont parés de costumes faits de soie ou de velours et parfois d'or et d'ar-

Digitized by Google

LES MOINES DE NÉAMTSU.

LE MONASTÈRE DE NÉAMTSU.

Digitized by Google

Digitized by Google

gent. Un grand tableau, placé sur un chevalet, représente la Vierge Marie vêtue d'étoffes précieuses et cachée par un rideau.

« L'image est miraculeuse et très coquette, me dit un moine avec un bon sourire; nous avons pour elle des parures de rechange : elle en a pour tous les jours et pour les grandes fêtes; les fidèles la voient chaque fois plus belle; seul son corsage d'argent et d'or orné d'émeraudes, de turquoises et d'améthystes reste le même toujours et toujours les mêmes aussi sa grâce et sa bonté, son sourire et sa miséricorde! »

Mais ce qui rend l'église de Neamtsu incomparable, ce sont les fresques qui couvrent tous les murs et qui font à la fois le charme et la joie des yeux. On ne peut trouver figures plus expressives et plus naïves, plus jolies parfois. Les artistes qui les ont composées, d'un pinceau jeune et délicat, étaient des croyants : leur foi se devine à tant de détails exquis et touchants. Chaque mur en contient une trentaine. Dans la première salle ce sont des scènes qui représentent les premiers chrétiens; dans la seconde, la vie de Jésus.

« Les Roumains, me dit le père supérieur, ont connu de dures souffrances. Leur histoire est pleine des épreuves que leur cœur et leur foi ont dû supporter, plus dures encore que les souffrances corporelles qui ne leur furent pas ménagées. Mais

Digitized by Google

qu'est tout cela à côté des supplices qui furent réservés aux élus! Ces murs le disent à nos fidèles, ils leur enseignent le devoir et le courage, la résignation et la foi dans des jours meilleurs où la vertu sortira triomphante, comme le Christ de son tombeau! »

Les martyrs de Neamtsu ont souffert en effet les pires tortures; leur visage conserve pourtant toujours une expression de béatitude infinie et un éternel sourire d'extase, même devant leurs effrayants bourreaux. Quelle variété dans les supplices et dans la barbarie, quels gigantesques ciseaux, et quels terribles couteaux, quels bûchers monstrueux et quels épouvantables chevalets! Les flammes ont la couleur du sang, d'horribles diables attisent le feu avec des crochets d'aspect fantastique où restent suspendus parfois des morceaux de la chair des martyrs. Un démon coupe, en tirant une langue effrayante, aussi longue que sa queue tirebouchonnante, la moitié de la cuisse d'un saint; un autre supplicié regarde, indifférent, ses bras et ses jambes jetées en petits morceaux autour de lui; quelques-uns rôtissent tout vivants, embrochés, au-dessus d'un foyer ardent; d'autres cuisent à petit feu sur le gril; une femme est écartelée; près d'elle un pauvre homme est à quatre pattes, avec un être terrifiant à califourchon sur son dos et sa tête, coupée par une scie acérée, roule toute sou-

Digitized by Google

riante sur le chemin. Puis ce sont des lions aux crocs formidables, des panthères, des animaux d'aspect inconnu et fantastique qui se précipitent, excités par les démons, sur les martyrs résignés, savourant par avance le bon repas qu'ils vont faire et passant des langues gourmandes sur leurs lèvres couleur d'amadou.

Je visite ensuite le réfectoire : les tables épaisses d'une largeur de main ressemblent un peu à celles des bouchers; elles sont soutenues grossièrement par des troncs d'arbres et la propreté n'est pas excessive; un des moines, qui a peut-être deviné mon impression déclare, en manière d'excuse : « Après tout on ne vient là que pour manger! » L'un de mes compagnons murmure tout bas à mon oreille :

« C'est pourtant une occupation qui a toujours son importance dans un couvent! »

Quelques minutes plus tard, dans la voiture, M. Varnav me dit que la vie et le genre de travaux des moines seront bientôt changés : le métropolitain les a déjà priés de se livrer désormais à des occupations plus utiles, bienfaisantes et intelligentes à la fois.

« Il importe, ajoute le capitaine, qu'ils donnent le bon exemple à leur tour. Il faut prouver ce que pourra faire plus tard la collaboration de tous les Roumains. Après votre voyage, vous ne pourrez pas douter de notre avenir! »

Digitized by Google

Et je ne puis m'empêcher d'admirer, une fois de plus, la joie qu'a tout bon Roumain de se sentir libre et sa foi justifiée dans les destinées futures de son pays.

C'est avec fierté qu'il se plaît à le faire mieux connaître aux étrangers et j'adresse ici un remerciement bien sincère et très reconnaissant à tous ceux qui, par leur complaisance, m'ont rendu le voyage si facile et si charmant.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

On peut aller de Bucarest à Iassi, en passant par Pascani, pour 35 francs en première et 23 francs en seconde : le trajet demande un peu plus de neuf heures. De la station de Marasesti, où aboutit la ligne de Galatz, une autre voie ferrée conduit à la capitale de la Moldavie par Berlad et Crasna.

La visite de Iassi est à recommander, c'est la ville qui, en Roumanie, contient le plus de monuments intéressants. Les hôtels (*Trajan* et autres) sont loin d'être de premier ordre. Il faut visiter, outre les églises très curieuses, l'Université et le quartier juif. Les environs mériteraient aussi quelques excursions.

Pour les monastères, nous conseillons avant tout Agapia. Il est bon de faire retenir des voitures en télégraphiant de Iassi.

En Moldavie, comme en Valachie, on trouve partout des gens prêts à renseigner les touristes et qui parlent bien le français.

Pour rentrer en France nous ne saurions trop conseiller de ne pas revenir à Bucarest mais de passer par Tchernovitz et Lemberg : les deux villes, la seconde surtout, sont intéressantes et l'on y trouvera de bons hôtels.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

LA ROUMANIE D'AUJOURD'HUI

La vitalité de la Roumanie. — Un triste passé. — La Constitution. — Les divers ministères. — L'armée. — La guerre des Balkans et la question de Silistrie. — Un tournant de l'histoire. — Nos rapports avec la Roumanie.

On a pu voir, en lisant les notes de voyage qui précèdent, quel sentiment ressent un étranger en visitant la Roumanie : c'est une profonde admiration pour l'énergie intelligente de ce peuple qui, toujours fidèle à ses origines, a su, à travers les siècles, rester latin malgré tous et malgré tout. Il a résisté aux pires épreuves, rien n'a pu rebuter son espoir ni décourager sa volonté. D'où lui viennent cette endurance incomparable et cette prodigieuse vitalité, et que peut-on attendre d'une race aussi résistante, si bien digne de la liberté qu'elle a enfin conquise ? Son passé est garant de son avenir, c'est toute son histoire qui nous en répond.

Elle fut bien lamentable et bien triste cette histoire : aucune misère ne fut, hélas ! épargnée aux Roumains. On sait comment les Daces furent conquis par Trajan. En l'an 101 eut lieu la première guerre et en 105 la seconde : les armées romaines

Digitized by Google

passèrent alors le Danube sur un pont stable dont on voit encore les quelques ruines près de Turn Sévérin. L'empereur romain revint victorieux à Rome, traînant après lui un riche butin et la colonne trajane raconte encore aux générations d'aujourd'hui l'histoire de sa campagne glorieuse.

Les colons venus de Rome, de l'Illyrie, rendirent vite le pays florissant, on l'appela bientôt la « *Dacia felix* », la Dacie heureusé. Des villes furent fondées, Apulum, Admediam, Potaissa, etc., que des camps retranchés et de puissants remparts protégeaient contre les barbares; les mines d'or et de sel furent alors exploitées, des routes construites, le pays colonisé.

De la fusion des deux races, des vainqueurs et des vaincus, naquit le peuple roumain.

Dacia felix, quelle ironie dans ces deux mots! La Dacie, en effet, ne resta pas longtemps heureuse. La décadence de Rome commençait et les invasions passèrent au milieu des Roumains sans les anéantir et sans les disperser. Les Goths, pillant et rançonnant, furent les premiers envahisseurs, puis vinrent les Huns qui suivaient Attila. Au VIe siècle, les Avares s'emparèrent de la Dacie qu'ils dominèrent pendant deux cents ans. Les Slaves cependant apparaissaient, mais au lieu de passer comme les autres barbares, ils se mêlèrent à la population intimement, recevant peut-être plus d'elle encore

Digitized by Google

qu'ils ne lui apportaient. Les Bulgares à leur tour, puis les Hongrois, puis tant d'autres, s'avancèrent avides vers l'Occident. La Dacie avait pourtant droit au repos, mais ce n'était que le commencement de ses épreuves.

Puis le pays devient un champ de bataille où Polonais, Hongrois, Bulgares, Turcs, Tatars menèrent sans discontinuer des guerres sanglantes et interminables : partout et toujours, ce ne fut que ruine et que désolation. Devenus les maîtres, les Turcs ne surent être que les oppresseurs de leurs vaincus, ils en firent des esclaves, taillables et corvéables à merci. Tout d'abord les Roumains payaient un lourd tribut ; ils conservaient toutefois le droit d'élire leurs chefs et d'édicter des lois ; mais dès le XVIIe siècle, la Turquie, écartant les vieilles dynasties, choisit elle-même les princes et, pendant plus de cent ans, les chefs indigènes furent remplacés par des Grecs du Phanar, qui vinrent s'abattre au milieu de la population travailleuse, comme des vautours parmi les petits oiseaux. Nommés par la Porte, ils étaient très vite destitués par elle et remplacés par d'autres encore plus avides et plus malfaisants. Le tribut à payer avait été décuplé, jamais peuple ne fut pressuré de façon plus inhumaine. Notre ennemi, c'est notre maître, nulle part ce mot de La Fontaine ne fut plus vrai qu'en Roumanie.

Les boyards, en rivalité les uns contre les autres,

Digitized by Google

ne vécurent que d'intrigues, de querelles et de rapines. Dans leurs pires exactions, ils restaient, superstitieux; ils avaient peur d'être punis de leurs crimes qu'ils cherchaient à expier tout en les commettant : le plus grand, celui que l'histoire leur reproche le plus, fut de livrer aux moines grecs le pays tout entier.

Le haut clergé, appelé ainsi par eux, uniquement composé d'éléments étrangers, posséda bientôt le quart de la Roumanie; il sut faire lourdement sentir le poids de son joug aux simples popes comme aux paysans. Les prêtres des villages, de vrais Roumains ceux-là, ne furent plus que des serfs; leur vie se passait misérablement au milieu de leurs ouailles plus misérables encore. Le paysan faisait partie de la terre à la façon de l'arbre qui y a poussé; ils étaient inséparables, on ne les vendait pas l'un sans l'autre; quant aux tsiganes qui venaient, dit-on, des Indes, on les achetait comme des bœufs ou des moutons; il y avait des foires tsiganes semblables aux foires aux bestiaux.

Les conflits étaient fréquents entre la Turquie, l'Autriche et la Russie; c'était chaque fois une nouvelle occupation militaire, suivie trop souvent de douloureuses annexions. C'est ainsi qu'en 1718, après la paix de Passarovitz, l'Autriche s'empara de l Olténie, qu'elle dut restituer en 1739 lors de la paix de Belgrade. A la fin de la guerre turco-russe, en

Digitized by Google

PAYSANS ET LEURS VOITURES.

NOMADES OUVRIERS DES CHAMPS STATIONNANT DANS LA PLAINE.

Digitized by Google

Digitized by Google

1774, l'Autriche prit la Bukovine où reposent les restes de Stephan, l'ancêtre si vénéré. Puis la Roumanie fut amputée de la Bessarabie en 1812 : la Moldavie était réduite de moitié.

Les misères et les exactions supportées avaient cependant réveillé le sentiment national : en 1821, Tudor Vladimiresco souleva les paysans. Un régime moins barbare fut alors inauguré et les Turcs rendirent à la Roumanie ses princes indigènes. Celle-ci, cependant, allait avoir de nouveaux maîtres : à la suite d'une guerre contre les Turcs, la Russie la prit sous son protectorat, mais elle en fut dépossédée à son tour après la guerre de Crimée. Par le traité de Paris, les principautés restèrent sous la suzeraineté turque et sous le régime des vieilles capitulations. L'opinion européenne était nettement favorable aux Roumains et l'union des deux principautés en un seul État fut enfin déclarée en 1859, sous l'autorité suprême du prince Couza, le libérateur de pays.

La puissance du haut clergé restait très grande, mais très grande aussi son impopularité et lorsque Couza fit la sécularisation, en 1864, cette mesure fut presque unanimement bien accueillie, c'était pour le peuple une délivrance et les terres acquises ainsi par l'État furent données aux paysans qui en devinrent propriétaires. L'interdiction leur était faite de les vendre et de les céder pendant un laps de

Digitized by Google

vingt ans. C'est donc à Couza que les Roumains doivent l'expulsion des moines grecs, la confiscation des biens du haut clergé composé surtout d'étrangers, l'émancipation des serfs et l'établissement du principe (plus ou moins respecté) de l'instruction gratuite et obligatoire.

Le temps des épreuves était enfin terminé. La *Dacia felix* pouvait renaître : elle était reconstituée. De tant de siècles d'esclavage, de misère et de souffrance, sortait riche d'espérance et fière de la liberté conquise, la vivante Roumanie.

Couza dut abdiquer en 1866 : il fut remplacé par le prince Charles de Hohenzollern qui devait devenir, en 1881, le roi Carol, quand la principauté de Roumanie fut érigée en royaume.

La Roumanie, cependant, s'était considérablement agrandie au congrès de Paris, en 1856, par l'annexion de la Bessarabie, qu'elle devait perdre à nouveau en 1877, au Congrès de Berlin, pour acquérir en échange la Dobroudja avec une reconnaissance par la Turquie de son indépendance absolue. Ce jour-là l'opinion s'émut, non sans raison. Sans l'armée roumaine, qui fit merveille sur les champs de bataille contre les Turcs et qui, par son concours à Plevna ouvrit aux Russes la route de Constantinople, la victoire eût été compromise et le principal avantage que la Russie tira de la guerre fut l'acquisition d'une province, peuplée de

Digitized by Google

Roumains, qui appartenait à son alliée de la veille. Le traité de Berlin fut, on le sait, moins favorable aux belligérants qu'à d'autres États qui y trouvèrent grand profit. La Roumanie avait le droit d'être mécontente et d'espérer que l'avenir lui réserverait des compensations.

En outre, — et ce fut le tort des Français de faire pareille proposition, — le congrès de Berlin mit une condition très dure à la reconnaissance d'indépendance qu'il accordait : ce fut la naturalisation en bloc des juifs, qui sont la plaie du pays, qui le ruinent et qui le déshonorent. Les juifs, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, étaient peu nombreux ; ils venaient surtout de Pologne, mais lentement et toujours augmentant, il en arriva de Galicie et de Russie, avides, capables de tout, prêts aux plus infâmes métiers : leur rapacité fut bientôt victorieuse ; leur nombre s'accrut chaque année, car, me disait pittoresquement un de mes amis roumains, ils se propagent comme des punaises et se reproduisent comme des lapins. Ils sont agglomérés dans le nord de la Moldavie formant une grande partie de la population dans plusieurs villes et dans certains villages. Leur nombre est de 500 000.

Heureusement pour leur patrie, les Roumains sont aussi prolifiques que les juifs et, dans un pays qui, en 1834, n'avait guère que 3 millions d'habitants, on en compte maintenant 7 millions : l'accrois-

Digitized by Google

sement annuel de la population, calculé d'après l'excédent des naissances sur les décès, est en moyenne de 80 000 individus. Si ce mouvement continue — il n'y a pas de raisons pour qu'il s'arrête, au contraire, — la Roumanie est appelée à être beaucoup plus peuplée dans un avenir très prochain : actuellement elle a 50 habitants par kilomètre carré. Les orthodoxes sont de beaucoup les plus nombreux, ils forment près des 92 pour 100 de la population totale : les catholiques (environ 100 000) vivent dans les villes et les tsiganes sont à peu près 50 000.

La Constitution roumaine, qui date de 1866, pourra bientôt fêter son cinquantième anniversaire. Elle a posé des principes absolus et le chef suprême n'est plus, comme jadis, élu par les métropolites, les évêques et les grands boyards. La royauté est héréditaire, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture; tous les princes devant naître après la proclamation de la Constitution seront élevés dans le culte orthodoxe qui est la religion officielle du pays.

La Constitution a déclaré le territoire indivisible et inaliénable; elle a interdit la colonisation aux étrangers, établi l'égalité des droits entre tous les Roumains, assuré l'inviolabilité du domicile et de la propriété, garanti la liberté individuelle et proclamé la liberté de conscience ainsi que celle de la presse et de la parole. Depuis qu'elle est appliquée

Digitized by Google

la Constitution n'a supporté que deux modifications, la première relative au sort des étrangers, la seconde à la loi électorale.

Les pouvoirs de l'État émanent de la nation : au point de vue législatif, le roi gouverne assisté d'une représentation nationale qui est composée d'une Chambre des députés et d'un Sénat; au point de vue exécutif, il est assisté de huit ministres (Intérieur, Affaires étrangères, Justice, Guerre, Finances, Instruction publique, Domaines et Travaux publics). Le pouvoir judiciaire appartient aux cours et aux tribunaux qui rendent leurs arrêts toujours au nom du roi.

La Constitution a reconnu Bucarest comme capitale et choisi son drapeau, bleu, jaune et rouge.

Tous les Roumains payant des impôts furent déclarés électeurs et répartis en trois collèges pour la Chambre et en deux pour le Sénat. Pour la Chambre des députés, le premier collège comprend tous les citoyens qui ont un revenu foncier d'au moins 1 200 francs; le deuxième, tous ceux qui ont fait des études primaires, ceux qui exercent une profession libérale et ceux qui paient à l'État au moins 20 francs de contributions directes. Les deux collèges qui forment le corps électoral du Sénat diffèrent entre eux par le cens exigé des électeurs et selon le degré d'instruction des électeurs. Chacune des deux universités envoie un représentant

Digitized by Google

au Sénat. La Chambre des députés est composée de 183 membres élus pour quatre ans, le Sénat de 111. Parmi ces derniers il y a neuf membres qui sont de droit sénateurs; le prince héritier à partir de 18 ans, les deux métropolites et les six évêques. Chaque député, chaque sénateur reçoit une indemnité de 20 francs par journée de présence effective.

Administrativement, le pays est divisé en 32 départements dont 17 en Valachie, 13 en Moldavie et 2 en Dobroudja. Cette dernière province est dirigée comme les deux autres, mais son administration diffère un peu, pourtant; c'est, à la vérité, une colonie où des races très diverses sont représentées et où chaque village est de type spécial : roumain, russe, allemand, turc ou bulgare. Tous les sujets ottomans établis en Dobroudja au moment de l'annexion sont devenus citoyens roumains sauf ceux qui ont opté pour une autre nationalité.

A la tête de chaque département se trouve un préfet assisté d'inspecteurs communaux; chaque district est dirigé par un conseil général dont trois membres font partie de la commission départementale qui délibère sous la présidence du préfet. Chaque commune a son Conseil municipal composé de sept à trente-et-un membres élus pour quatre ans et chaque village envoie un délégué au Conseil de commune dont il fait partie. Les déci-

Digitized by Google

sions de ce Conseil sont exécutées par le maire, élu par les autres conseillers, assisté d'un ou deux adjoints et dont l'élection doit être approuvée par le roi. Le préfet, lui aussi, est nommé, sur la proposition du ministre de l'Intérieur, par le souverain lui-même qu'il représente ainsi que l'autorité centrale : il doit avant tout veiller à ce que les lois partout soient appliquées dans son district, il dresse la liste des jurés, inspecte les communes, maintient l'ordre public, dirige la police, procède au recrutement, etc., etc. Ces attributions sont, on le voit, fort variées.

Au point de vue judiciaire, le principe de l'inamovibilité a été établi pour les magistrats qui ne peuvent perdre leur dignité que par limite d'âge et la démission. La fonction de magistrat est incompatible avec toute autre, sauf celle de professeur de faculté. La justice est rendue par les juges de paix communaux et par les juges de paix d'arrondissement, par les tribunaux de district, par les quatre Cours d'appel de Bucarest, d'Iassi, de Galatz et de Craiova. Il existe, enfin, une Cour suprême de justice et de cassation, composée de trois sections comprenant chacune un président et sept conseillers.

Le budget roumain présente cette particularité qu'il n'est pas seulement alimenté par des impôts et des monopoles, une notable partie de ses revenus

Digitized by Google

provient, en effet, des différents services publics exploités par l'État et des domaines de ce dernier. Il y a des impôts directs (personnel, foncier, pruneraies, patentes, taxes sur les débits de spiritueux, les traitements et pensions, impôt sur le revenu des capitaux mobiliers) et des impôts indirects (douanes, timbre et enregistrement, taxe sur les boissons, vins, pétroles, etc.). Les monopoles d'État portent sur le tabac, le sel, les allumettes, les cartes à jouer, la poudre, le papier à cigarettes. Une Haute Cour des comptes, qui comprend un président, six conseillers, un procureur, un substitut et plusieurs référendaires, est chargée de contrôler l'administration des fonds de l'État.

Le peuple roumain avait déjà des écoles, même avant la domination turque; la langue dans laquelle on enseignait alors était le slavon. Aujourd'hui, l'enseignement primaire est donné dans les écoles du même nom, que de sept à quatorze ans, les enfants sont tenus de fréquenter; dans les villages, ces écoles sont mixtes; dans les villes, les filles et les garçons sont élevés dans des établissements distincts. Les parents doivent payer une amende quand l'enfant suit irrégulièrement le cours sans raison valable. L'enseignement secondaire, donné dans les lycées, les gymnases et les écoles de filles, conduit les jeunes géns au baccalauréat, sans lequel ils ne pourraient entrer dans l'enseignement

Digitized by Google

FEMMES TSIGANES DANSANT.

Digitized by Google

Digitized by Google

supérieur. On a créé aussi des écoles commerciales et des écoles de métiers.

La première université fut celle de Iassi (1860), celle de Bucarest ne fut organisée qu'en 1863. Chacune d'elles comprit dès le début trois facultés : lettres, sciences et droit. Le personnel était insuffisant pour créer des facultés de médecine qui ne furent ouvertes qu'en 1870 à Bucarest et en 1879 à Iassi. Depuis 1884, il y a eu, en outre, une faculté de théologie à Bucarest. L'administration de chaque université est confiée à un recteur élu par les professeurs.

Outre tous ces établissements d'instruction, on a ouvert des musées[1], des bibliothèques, un jardin et un institut botaniques, un institut météorologique et un institut géologique. Parmi les sociétés savantes, il faut citer l'Athénée roumain qui organise des conférences publiques, la Société royale de géographie à qui l'on doit un grand dictionnaire géographique de toutes les localités du pays et qui a publié aussi de précieux renseignements sur la Bukovine et la Bessarabie et enfin la Société des sciences : mathématiques, physique et chimie, histoire naturelle.

Une mention toute particulière doit être accordée à l'Académie roumaine. Cette institution si intéres-

1. Nous avons parlé déjà du Musée d'antiquités et du Musée d'histoire naturelle qui, tous deux, se trouvent à Bucarest.

Digitized by Google

sante a été créée dans le but de protéger et de définir la langue, d'en fixer l'orthographe et d'en rétablir la pureté. Elle se divise en trois sections : lettres et philosophie, histoire et archéologie, sciences. Elle comprend trois sortes de membres : honoraires, actifs et correspondants. Tout d'abord, l'Académie roumaine a adopté l'orthographe étymologique, qu'elle a ensuite combinée avec l'orthographe phonétique, qui est la seule qu'elle admette aujourd'hui. Désireuse de faire aussi connaître aux jeunes Roumains les chefs-d'œuvre classiques, elle a fait éditer des traductions excellentes d'auteurs grecs et latins.

La Constitution a déclaré la liberté de tous les cultes. Nous avons donné, dans les précédents chapitres, des renseignements sur l'organisation des religions catholique[1], musulmane, juive et sur les sectes russes. 91,5 pour 100 des Roumains appartiennent à la religion orthodoxe. Jadis, dans les églises, on officiait en vieux slavon, qui fut, au commencement du XVIIIe siècle, remplacé par la langue roumaine dans les cérémonies religieuses. On se servait aussi du grec jusqu'en 1859; nous l'avons constaté déjà, tous les hauts dignitaires étaient des étrangers. C'est sous le règne de Couza que l'église roumaine fut soustraite à l'autorité du patriarche

1. Il y a des évêques catholiques à Bucarest et à Iassi.

Digitized by Google

de Constantinople qui, après l'avoir déclarée schismatique, la reconnut en 1885 comme indépendante. L'organisation de l'église orthodoxe roumaine est due à la loi synodale de 1872 qui en confia l'autorité suprême à un Saint Synode composé des deux métropolites, des six évêques et de huit arkherei. Le pays est divisé en huit diocèses, dont deux sont dirigés par les métropolites : celui de la Haute-Valachie dont le chef, métropolite de Bucarest, a le titre de Primat de Roumanie, et celui de Moldavie et Suceava qui a à sa tête le métropolite d'Iassi.

Nous avons donné, au cours de notre étude sur l'administration des Domaines, sur le commerce et l'agriculture, des détails auxquels il sera facile de se reporter, mais nous n'avons encore rien dit de l'armée roumaine qui peut être appelée à jouer un si grand rôle dans les conflits qui menacent l'Europe aujourd'hui.

Les Roumains sont de très bons soldats et l'armée qu'ils forment doit son organisation excellente au prince Couza et au roi Carol. Seuls sont exempts du service militaire les infirmes, les membres du clergé; les soutiens de famille (fils de femme veuve ou aînés d'orphelins) en sont aussi dispensés. L'armée comprend une armée active, une réserve, des milices (armée territoriale) et une réserve des milices. L'infanterie se compose de 34 régiments de ligne et de 9 bataillons de chasseurs, la cavalerie

Digitized by Google

de 11 régiments de hussards noirs et de 6 de hussards rouges, l'artillerie de 12 régiments de campagne et de 2 de forteresse, le génie de 2 régiments, d'un bataillon de forteresse et d'une section d'aérostation. Les troupes auxiliaires sont formées par des gardes-frontières, des gendarmes, des compagnies du service des subsistances, infirmiers, administrations, train, etc.

Pour préparer les officiers, il existe plusieurs écoles : citons le gymnase militaire de Craiova, établissement réservé aux fils de soldats ; l'école militaire d'Iassi qui correspond aux cours supérieurs des lycées ; l'école d'infanterie et de cavalerie de Bucarest qui se recrute par concours et de laquelle les jeunes gens sortent, après deux ans d'études, sous-lieutenants d'infanterie ou de cavalerie ; l'école d'artillerie, génie et marine, l'école de perfectionnement pour la cavalerie ; l'école d'application de la marine ; l'école supérieure d'artillerie et de génie ; l'école supérieure de guerre. Pour le personnel inférieur, on a créé des écoles de régiment, d'enfants de troupes, de tir, etc.

L'effectif, sur le pied de paix, est de 3 370 officiers, 133 500 soldats, 23 000 chevaux, 400 canons et, en temps de guerre, de 3 950 officiers, 200 000 soldats, 32 000 chevaux et 450 canons. Si l'on fait appel aux milices et à leur réserve, l'armée roumaine atteint 600 000 hommes.

Digitized by Google

Pour préparer les munitions et l'équipement de tous ces hommes, on a fondé, à Bucarest même, un arsenal de constructions et un dépôt où l'on répare les armes, où l'on fabrique des voitures et fourgons de toute espèce, un établissement de pyrotechnie, un dépôt pour les projectiles et les munitions, un atelier et un dépôt du matériel sanitaire, une manutention centrale pour le pain et le biscuit. Le dépôt central de munition a des succursales en province. La poudrière où l'on prépare la poudre sans fumée a été établie à Dudesti, près de la capitale; le haras militaire est à Cislau, la tannerie à Bucarest, enfin c'est à Galatz que se trouvent l'arsenal de la marine et l'atelier de réparation des torpilles.

Le commandement suprême, de par la Constitution, appartient au roi. Les troupes sont réparties en quatre corps d'armée dont les chefs-lieux sont Craiova, Bucarest, Galatz et Iassi.

C'est avec cette armée excellente qu'on pouvait s'attendre à voir la Roumanie jouer un rôle actif dans la guerre des Balkans. Tout d'abord on a pu craindre qu'elle ne soit portée à marcher contre la Bulgarie pour les Turcs. Déjà les journaux l'annonçaient, mais elle a su rester calme et n'a semblé s'émouvoir qu'après la défaite des musulmans. Les sympathies du gouvernement étaient bien connues, sa politique, nous en avons dit la raison, n'était pas

Digitized by Google

favorable aux Slaves, elle prenait volontiers conseil à Vienne et à Berlin et, depuis longtemps, on pouvait supposer même qu'un traité secret la dirigeait. Elle semblait oublier que si les Roumains soumis à la Russie, depuis la perte de la Bessarabie, sont nombreux, ceux qui supportent avec peine en Bukovine et en Transylvanie le joug plus pesant de l'Autriche ne le sont pas moins.

La guerre, cependant, a trompé les prévisions; elle a démontré aussi que l'amitié allemande n'est pas toujours un bienfait; quelques Roumains le disent aujourd'hui.

« Notre pays n'est pas pays d'Orient », répétait-on souvent à Bucarest. C'était là comme un axiome qu'on se plaisait à proclamer. Être appelé balkanique ou oriental semblait la pire des injures, mieux valait presque, être traité de tsigane! Pourtant, après la victoire des alliés, ce dédain devint moins superbe; de Galatz à Craiova, de Bucarest à Iassi, on se sentit au fond et, malgré soi, quelque peu oriental. La carte des Balkans ne pouvait pourtant pas être changée sans que la Roumanie donnât son avis! Quel gain en pouvait-elle tirer? Devait-elle rester sacrifiée? Il était temps de rappeler les promesses qu'on lui avait faites jadis; elle avait droit à une rectification de frontière et à la revanche de ses déceptions : les grandes puissances devaient cela à sa sagesse, à son désir de ne pas

Digitized by Google

compliquer les affaires d'Orient; la Bulgarie le devait à sa neutralité.

Rappeler à l'Europe les espérances déçues et les promesses déjà anciennes était adroit et juste, mais demander aux Bulgares le prix de la neutralité gardée sembla à ces derniers une prétention pour le moins exagérée. Pourquoi la Roumanie n'avait-elle pas marché d'accord avec les alliés contre les Turcs : la cause était commune et l'Islam, l'ennemi héréditaire? Elle aurait aujourd'hui son droit aux dépouilles et au partage. La neutralité dont elle se prévalait fut-elle donc aussi complète qu'on veut bien le dire? Serait-ce à son insu que la contrebande de guerre a, dit-on, suivi ses voies ferrées pour se rendre à Constantinople? N'a-t-elle pas cru, comme l'Europe, — qui, d'ailleurs, ne sait jamais rien prévoir quand il s'agit des choses de l'Orient, — que la Turquie serait victorieuse? N'était-ce pas, même, son secret désir et ne comptait-elle pas tirer son profit de cette victoire aux dépens des Bulgares?

C'étaient là des questions embarrassantes et la Roumanie aurait été, peut-être, gênée pour y répondre avec précision; mais la fortune sourit à la hardiesse et il faut toujours profiter de l'occasion. Elle se souvint du passé et, comme l'Angleterre à Chypre, comme l'Autriche en Bosnie, comme l'Allemagne à Agadir, elle résolut, à son profit, la ques-

Digitized by Google

tion de Silistrie. Les braves gens de Silistrie qui ont envoyé leurs fils à Andrinople et à Tchataldja ne se doutaient guère que, pour prix de la victoire, des sacrifices lourds et du sang versé, ils deviendraient sujets roumains. Les nécessités politiques ont de tels résultats.

Après quelques jours d'anxiété où l'on crut que l'incendie allumé dans les Balkans allait se propager encore, une conférence se tint à Saint-Pétersbourg et la Russie put amener les deux parties à une entente : Silistrie, désormais, appartient aux Roumains. La frontière nouvelle partira du Danube à 3 kilomètres à l'ouest de la périphérie de la ville, elle la contournera, coupant la route de Varna et viendra de l'autre côté, toujours à 3 kilomètres, aboutir à la frontière actuelle. La Roumanie devra payer des indemnités à ceux des sujets bulgares qui, dans un délai de six mois, cesseront d'habiter le pays annexé. La Bulgarie ne pourra pas construire de fortifications depuis Silistrie jusqu'à la mer Noire. Elle reconnait, en outre, à la Roumanie, le droit de contrôler et de subventionner les écoles, les églises koutzo-valaques dans les provinces de Macédoine et d'y créer, même, un épiscopat.

Cet arrangement aura-t-il le résultat qu'on espère? Sera-t-il la base de cordiales relations entre les deux pays? Le désir qu'avait la Roumanie de

Digitized by Google

COSTUMES INDIGÈNES MOLDAVES.

Digitized by Google

Digitized by Google

faire rectifier sa frontière était connu depuis longtemps, la question de Silistrie date, à vrai dire, du traité de Berlin. La ville, à cette époque, fut donnée aux Bulgares, mais le tracé de la frontière était resté contesté. On avait dit alors aux Roumains que la Bulgarie ne serait jamais un État militaire et que, partant, Silistrie ne pourrait les menacer; la guerre des Balkans vient de donner un éclatant démenti à cette affirmation. Bien qu'il faille reconnaître que Silistrie roumain sera aussi dangereux pour Varna que Silistrie bulgare aurait pu le devenir pour Constantza et pour Tchernavoda, on peut dire cependant que les prétentions roumaines étaient admissibles et plus encore son désir de s'occuper du sort des populations valaques qui, éparses en Turquie, vont, avec la Macédoine, passer sous la domination bulgare. Malheureusement, si, au point de vue purement roumain, le moment était bien choisi pour hâter la réalisation de toutes ces ambitions, la façon de les imposer fut quelque peu critiquable et le geste « antiamical », pour employer un terme dont se sont servis si souvent les diplomates anglais. Les Bulgares se diront sans doute qu'ils n'avaient pas à récompenser les Roumains de ne pas les avoir attaqués sans cause au cours de leur campagne contre les Turcs; ils n'oublieront pas qu'une humiliation leur a été imposée et que, bien que vainqueurs, ils ont dû céder. De leur côté,

Digitized by Google

les Roumains ne pardonneront pas à leurs voisins leur victoire et l'accroissement de leur puissance : le petit Bulgare grandit trop vite ; il sait trop bien se servir de ses armes, ce n'est plus un paysan négligeable, c'est déjà un voisin dangereux. On ne saurait pourtant trop souhaiter qu'une entente solide soit établie entre les peuples balkaniques. C'est alors seulement qu'ils seront vraiment forts et qu'ils pourront jouer un grand rôle dans cette Europe si inquiète et qu'ils ont si profondément étonnée. Tous leurs amis doivent le souhaiter.

A la vérité, la Roumanie semble être à un tournant de son histoire. L'équilibre est rompu ; où va-t-elle chercher maintenant ses alliances ? L'heure est grave pour elle : on a vu que des événements intérieurs importants se préparent et que la question agraire demande à être résolue. La politique allemande n'a pas donné les résultats qu'on espérait. D'autre part, les États balkaniques ne resteront pas toujours d'accord et on peut supposer que si la Serbie sera fidèle à la Russie, par la force même des choses, Vienne s'entendra avec Sofia. On a même remarqué déjà que, depuis quelques mois, les hommes d'État bulgares s'arrêtaient bien souvent dans la capitale autrichienne et avaient là des conversations auxquelles leurs alliés n'étaient pas invités à prendre part. Une alliance entre l'Autriche et la Bulgarie déplairait aux Roumains tout autant

Digitized by Google

qu'aux Serbes. Qui sait si, bientôt, pensant aux Roumains de Bukovine et de Transylvanie, on ne parlera pas, à Bucarest, de la grande Roumanie, comme on fait à Belgrade de la grande Serbie? Ce serait là une bonne politique, c'est à Vienne, quoi qu'on en dise, que sont les ennemis des Roumains.

La Roumanie peut faire de grandes choses, c'est à elle de chercher où sont ses vrais amis. Pays fertile, elle possède un sous-sol admirable; les hommes qui l'habitent sont supérieurement intelligents. Lorsque la question agraire, lourd fardeau qui pèse sur la vie économique, sera réglée, les capitaux qui manquent encore s'offriront presque d'eux-mêmes pour l'exploitation des richesses. Or, c'est en France qu'amis et, hélas! ennemis aussi, cherchent presque toujours à négocier les emprunts. C'est notre pays qui fournit au monde entier les capitaux, lui qui aurait intérêt bien souvent à les réserver pour lui-même ou pour ses entreprises coloniales. En Roumanie, il trouverait, pour les faire fructifier, des richesses remarquables, des ouvriers intelligents et habiles, capables de s'adapter à toutes les tâches et un fleuve merveilleux qui rend plus facile l'exportation des objets fabriqués, du naphte, du charbon et des autres produits miniers. Souhaitons donc que l'argent français pénètre en Roumanie plus ouvertement qu'autrefois : honnêtement gagné, intelligemment épargné, il n'a pas

Digitized by Google

de raison de se cacher comme il le fait aujourd'hui.

« Les capitaux français, constatait le professeur Xenopol, viennent chez nous comme des petits garçons, toujours confiés à la garde des gouvernantes allemandes; ils sont pourtant assez grands pour voyager tout seuls. »

C'est, en effet, le pavillon de nos voisins de l'Est qui couvre nos capitaux et bien des Roumains ignorent, en lisant les noms des compagnies qui s'établissent chez eux, combien notre argent contribue à faire de leur patrie un pays florissant.

Notre commerce en Roumanie, hélas! n'est pas brillant. Le mal dont il souffre et dont les consuls et les commerçants s'accusent mutuellement, est celui qu'on constate partout, aujourd'hui, dans le monde entier : il ne doit pourtant pas être sans remède. Certes, nos rivaux sont dangereux, ils se sont rendu compte, mieux que nous, des besoins du pays et des conditions dans lesquelles les vendeurs qui veulent faire du commerce doivent obligatoirement passer. Ils ont trouvé à Bucarest, dans leurs légations, non pas une admiration béate des choses roumaines, mais des conseils éclairés et une direction très habile.

Il ne faut pourtant pas croire sur parole les Français, très nombreux, qui prétendent que, ne trouvant pas chez nos consuls les renseignements dont ils avaient besoin, ils doivent s'adresser, pour

Digitized by Google

les obtenir, aux agents étrangers, anglais ou allemands : ceux-ci seraient vraiment bien maladroits en guidant ainsi de leurs avis les concurrents de leurs compatriotes. Nos consuls sont très supérieurs à la réputation qu'on leur fait, mais on est envers eux, souvent injuste et méchant; c'est vraiment trop facile de mettre à leur compte les raisons d'insuccès dont ils ne sont pas responsables; il ne faut pas leur demander plus qu'ils ne peuvent donner; ils publient d'ailleurs d'excellentes choses et l'on ne saurait trop recommander la lecture de leurs rapports, souvent très documentés, mais que les commerçants, pour lesquels ils sont faits, dédaignent et dont, parfois, ils ignorent même l'existence. Ces rapports, dans les ministères comme dans les sociétés savantes, ne sont presque jamais consultés, sauf par quelques spécialistes qui en tirent profit pour leurs publications.

Il faut bien le dire, les étrangers connaissent mieux que nous la Roumanie; ils en parlent souvent la langue. Ils y ont des représentants à demeure, toujours à l'affût des affaires nouvelles. Leur tâche, tout d'abord, fut plus difficile que la nôtre, mais nous n'avons pas su tirer parti de ce grand avantage : le français est la seconde langue du pays.

Pour augmenter notre clientèle nous devons nous rendre compte, à notre tour, des goûts des

Digitized by Google

gens et de leurs coutumes, du genre de marchandises qu'ils préfèrent. Il faut ensuite livrer celles-ci rapidement, ponctuellement, conformes à la demande qui a été faite ou aux échantillons qui ont été choisis; ce sont là des exigences qui sembleront toutes naturelles à nos lecteurs : cela va sans dire, penseront-ils, pourtant hélas, partout où l'on passe, dans chaque pays du monde, on nous reproche notre inexactitude dans les livraisons, notre mépris des goûts et des habitudes de la clientèle, notre manque de souplesse et de complaisance; on a raison de le faire, j'en eus la preuve trop souvent. Pourquoi donc ne pas reconnaître nos défauts quand, si facilement, nous pourrions nous en guérir. Alors un grand progrès serait fait, une grande victoire remportée sur nous-mêmes : nous aurions supprimé ce qui est une des causes de l'infériorité du commerce français; nous lutterions enfin à armes égales.

Il faut aussi ajouter qu'en Roumanie les crédits à long terme sont nécessaires si l'on veut développer le commerce et que, dans ce pays où la fortune varie chaque année d'après le rendement agricole, il est nécessaire d'avoir des renseignements précis sur la solvabilité des clients. Il faut donc des agents sur place, des agents de notre race, car ce n'est jamais en employant des étrangers qu'on peut faire du bon commerce français; ils vous trahissent pour

Digitized by Google

une maison rivale et emportent avec eux la clientèle.

Pour reprendre en Roumanie la place que nous sommes en droit d'espérer, la lutte sera dure, mais le résultat en vaut la peine. Il est si pénible de constater qu'aujourd'hui, dans un pays de culture française, la France importe seulement pour 25 millions de marchandises, c'est-à-dire la moitié moins que l'Angleterre, le quart de l'Autriche-Hongrie, à peine le cinquième de l'Allemagne.

Et, puisque nous venons de parler de la question politique, des incertitudes de l'avenir et de la nécessité pour la Roumanie de chercher peut-être des alliances nouvelles, le moment ne serait-il pas venu pour la France de tenter un nouvel effort, afin d'établir avec les Roumains une entente meilleure. Souhaitons que les deux pays le comprennent, que les Roumains, qui sont comme nous des Latins, se rappellent que la France est la nation la plus généreuse et la plus désintéressée, celle qui reste l'amie, même et surtout, dans les mauvais jours; aux heures difficiles on la trouve fidèle. On n'agit pas à Paris comme on peut le faire à Berlin.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES ET D'ORDRE COMMERCIAL

Il nous semble nécessaire de faire connaître ici, dans l'intérêt de nos industriels et de nos commerçants, les renseignements que le Ministère de l'Agriculture, de l'Industrie,

Digitized by Google

du Commerce et des Domaines a publiés dans son livre intitulé : *La Roumanie* (1866-1906). Il a été, en effet, dressé un tableau d'après les statistiques du commerce extérieur qui donne, au point de vue de la valeur, les catégories de marchandises dont a besoin la Roumanie. C'est à ce travail documenté que nous avons emprunté les renseignements qui vont suivre.

Au premier rang, viennent, dans l'importation roumaine, les matières textiles et leurs dérivés qui représentent plus du tiers des marchandises importées. On achète surtout des tissus ordinaires de laine et de coton, de couleurs diverses, des fils de coton, des étoffes de soie, de la toile de jute, des confections de laine et de coton. Rien que pour les tissus de coton, l'importation dépasse 35 millions de francs; pour ceux de laine elle atteint presque 25 millions.

En second lieu viennent les métaux et les articles en métal (près de 25 pour 100 de l'importation totale). La Roumanie reçoit chaque année pour plus de 30 millions de francs de machines agricoles, industrielles, électriques, à vapeur, etc., environ 15 millions de francs de fer battu, laminé, blanc, 8 millions de tubes de fer pour le sondage du pétrole, près de 4 millions de rails, plus de 2 millions de vis, etc., etc.

Le troisième rang dans l'importation est occupé par les denrées coloniales et les fruits : riz, café, tabac, olives, raisins secs, thé, etc.

Au quatrième se trouvent les peaux, courroies, fourrures, cordonnerie. Ce sont les peaux fines, teintes ou vernies, et le cuir fin qui sont les articles préférés.

Citons ensuite les huiles grasses (huile d'olive, suif, stéarine, etc.) et enfin les matières minérales, céramique et verrerie (article de ménage en faïence et porcelaine, vitres, meules, etc.).

Après tous ces produits qui sont les plus demandés, il faut citer les chevaux, les matières tinctoriales, les vins, les wagons, le charbon de terre, les livres, etc.

On voit, en résumé, que la Roumanie a surtout besoin d'objets manufacturés.

Digitized by Google

L'Autriche-Hongrie fut presque toujours le plus grand fournisseur de la Roumanie. Pourtant, depuis 1886, les relations commerciales entre les deux pays ont souffert d'une guerre de tarifs dont les autres pays, l'Angleterre, la Belgique, l'Italie et particulièrement l'Allemagne, ont, avant tout, profité. Le protectionnisme qui règne en France n'a pas été favorable à nos échanges avec les Latins de l'Europe Orientale.

Après avoir noté quelles étaient nos marchandises qui trouveraient le plus facilement acheteur en Roumanie, nous empruntons, toujours à la même publication officielle qu'on ne saurait trop consulter, quelques détails sur les divers articles que peut nous vendre ce pays. D'ailleurs, la lecture des pages précédentes les a fait connaître déjà : ce sont d'abord les céréales et leurs dérivés (80 pour 100 de l'exportation totale), les pétroles bruts ou raffinés, les fruits, légumes et produits végétaux, les bois et les produits alimentaires animaux (le poisson surtout).

La moitié de ces marchandises est achetée par la Belgique et la Hollande. Puis viennent l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne, la Turquie et la France.

Il existe en Roumanie, pour les marchandises venant de l'étranger, trois grands entrepôts à Galatz, Braïla et Bucarest; nous les citons par ordre d'importance, celui de Galatz est le plus grand, il abrite parfois jusqu'à 90 pour 100 des marchandises entreposées.

Il y a dix chambres de commerce correspondant chacune à une région déterminée, comprenant de quinze à trente-cinq membres élus pour trois ans et rééligibles. Un Conseil supérieur du commerce et des domaines a été annexé au Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Domaines, il donne son avis sur les lois, étudie les mesures à prendre pour développer la vie économique, s'occupe de la création de marchés, de musées commerciaux, étudie les places étrangères où l'on pourrait vendre les produits du pays et cherche les réformes à proposer sur les tarifs divers.

Depuis la loi du 4 juillet 1881, des Bourses de commerce

Digitized by Google

ont été fondées à Bucarest, Braïla, Constantza, Craiova et Galatz. Elles ont été organisées à la façon des bourses libres où non seulement les courtiers officiels, mais aussi tous ceux qui font partie de la corporation des boursiers peuvent traiter des affaires. Les membres du comité sont nommés pour deux ans et les opérations ont lieu sous le contrôle de l'État, représenté par un commissaire du Gouvernement.

Digitized by Google

La Viv

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES GRAVURES

		Pages
Planche	1. — Paysans serbes au marché	Frontispice
—	2. — Panorama de Belgrade : vue de la Save . .	4
—	3. — Les murailles de Sémendria avec leurs tours carrées. — La digue du canal aux Grandes Portes de fer	8
—	4. — Défilé de la Chaudière ou de Kazan. — Village serbe. Greniers à maïs	16
—	5. — Bucarest. Église de Stavropolis. — Bucarest. La cathédrale.	28
—	6. — Constantza. Les réservoirs à pétrole. — Constantza. Vue des nouveaux docks. — Constantza. L'estacade d'un dock	40
—	7. — Une maison de paysans. — La baie de Constantza	44
—	8. — Courtéa d'Argès. Paysans endimanchés se promenant dans les rues	48
—	9. — Courtéa d'Argès. L'église. — Courtéa d'Argès. Groupe de paysans.	52
—	10. — Un village de la montagne. — Dans la montagne roumaine	56
—	11. — Le costume roumain. — Péris. Chancellerie du domaine de la Couronne.	64
—	12. — Une rue, dans un village de la plaine . . .	70

Digitized by Google

Pages

PLANCHE 13. — Jeunes filles de Sinaïa. — A Sinaïa, les habitations s'élèvent dans des nids de verdure et de fleurs 76

— 14. — Sinaïa. Le Palais Royal de Pélès 80

— 15. — La fabrique de drap à Azuga. — Une jolie rivière passe en chantant à Azuga. . . . 84

— 16. — Puits de pétrole dans le lit de la rivière Prahova 88

— 17. — Un puits de pétrole creusé à la main. — Campina. Les puits de pétrole entourés de baraquements en bois 96

— 18. — Slanic. Une véritable montagne de sel. . . 104

— 19. — Deux côtés d'une loessa. — Braïla. Un coin du marché 112

— 20. — Braïla. — Galatz. — Tulcéa 120

— 21. — Pêcheurs sur le canal Philippiou 124

— 22. — Appareil muni de roues, pour faciliter l'irrigation. — Krapina. 132

— 23. — Une barque de pêcheurs à Krapina 136

— 24. — Les pêcheurs de Krapina tirant leurs filets. — La relève du filet avec les pêcheurs de Krapina 140

— 25. — L'église « Tri Arki » à Iassi. — Saint-Nicolas à Iassi. — Le marché de Néamtsu. 146

— 26. — Ruines du château de Néamtsu 152

— 27. — Danseurs moldaves à Agapia. 156

— 28. — Les nonnes du couvent d'Agapia. — Le couvent d'Agapia 160

— 29. — Les moines de Néamtsu. — Le monastère de Néamtsu. 168

Digitized by Google

TABLE DES GRAVURES.

Pages

PLANCHE 30. — Paysans et leurs voitures. — Nomades ouvriers des champs stationnant dans la plaine 176

— 31. — Femmes tsiganes dansant 184

— 32. — Costumes indigènes moldaves. 192

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE V

CHAPITRE PREMIER. — DE BELGRADE A BUCAREST.

Belgrade. — La navigation sur le Danube. — Sémendria. — La route hongroise et la route de Trajan. — Le défilé de la Chaudière. — Les petites et les grandes Portes de Fer. — Turn Sévérin. — Les Roumains. — Les Tsiganes. — Bucarest : ville, mœurs, monuments. 1

CHAPITRE II. — DE LA VILLE AU VILLAGE.

La Dobroudja. — Le pont de Tchernavoda. — Le tumulus d'Adamclisi. — Constantza : docks et magasins. — Le paysan : le grand producteur du pays. — Courtéa d'Argès. — Mariages, mœurs et coutumes. — La question agraire. — Les domaines de la Couronne. — Les différentes cultures 35

CHAPITRE III. — DANS LE ROYAUME DU SEL ET DU PÉTROLE.

Sinaïa. — Les palais royaux. — L'industrie dans la vallée de la Prahova. — La montagne et la forêt. — Le pétrole : Campina et Bouchténar. — Les mines de sel : Slanic. — Les autres richesses souterraines. 75

CHAPITRE IV. — LES PÊCHERIES DU DANUBE.

Braïla. — L'organisation officielle de la pêche. — En chaloupe sur le fleuve. — Les pêcheries du canal Philippiou. — Galatz. — Bratecht. — Le lac Krapina. — Tulcéa et les bras du Danube. — La vente de la pêche miraculeuse 111

Digitized by Google

Pages

CHAPITRE V. — LES MONASTÈRES DE MOLDAVIE.

Iassi. — La ville et les monuments. — Pascani, Torga-Néamtsu. — Le couvent d'Agapia. — Le monastère de Néamtsu. — Les résultats de la sécularisation . . 145

CHAPITRE VI. — LA ROUMANIE D'AUJOURD'HUI.

La vitalité de la Roumanie. — Un triste passé. — La Constitution. — Les divers ministères. — L'armée. — La guerre des Balkans et la question de Silistrie. — Un tournant de l'histoire. — Nos rapports avec la Roumanie. 173

TABLE DES GRAVURES. 203

TABLE DES MATIÈRES 207

IMP. F. SCHMIDT,
5-7, AVENUE VERDIER,
MONTROUGE (SEINE)

Digitized by Google

L. A.
4/62

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

NOV 11 1934

24Jan'62SS

REC'D LD
JAN 31 1962

23Jul'62GW

REC'D LD
AUG 21 1962

LD 21-100m-7,'33

Digitized by Google

YB 33963

U. C. BERKELEY LIBRARIES

C051117673

280962

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google